LiRE magazine

ACTUALITÉ

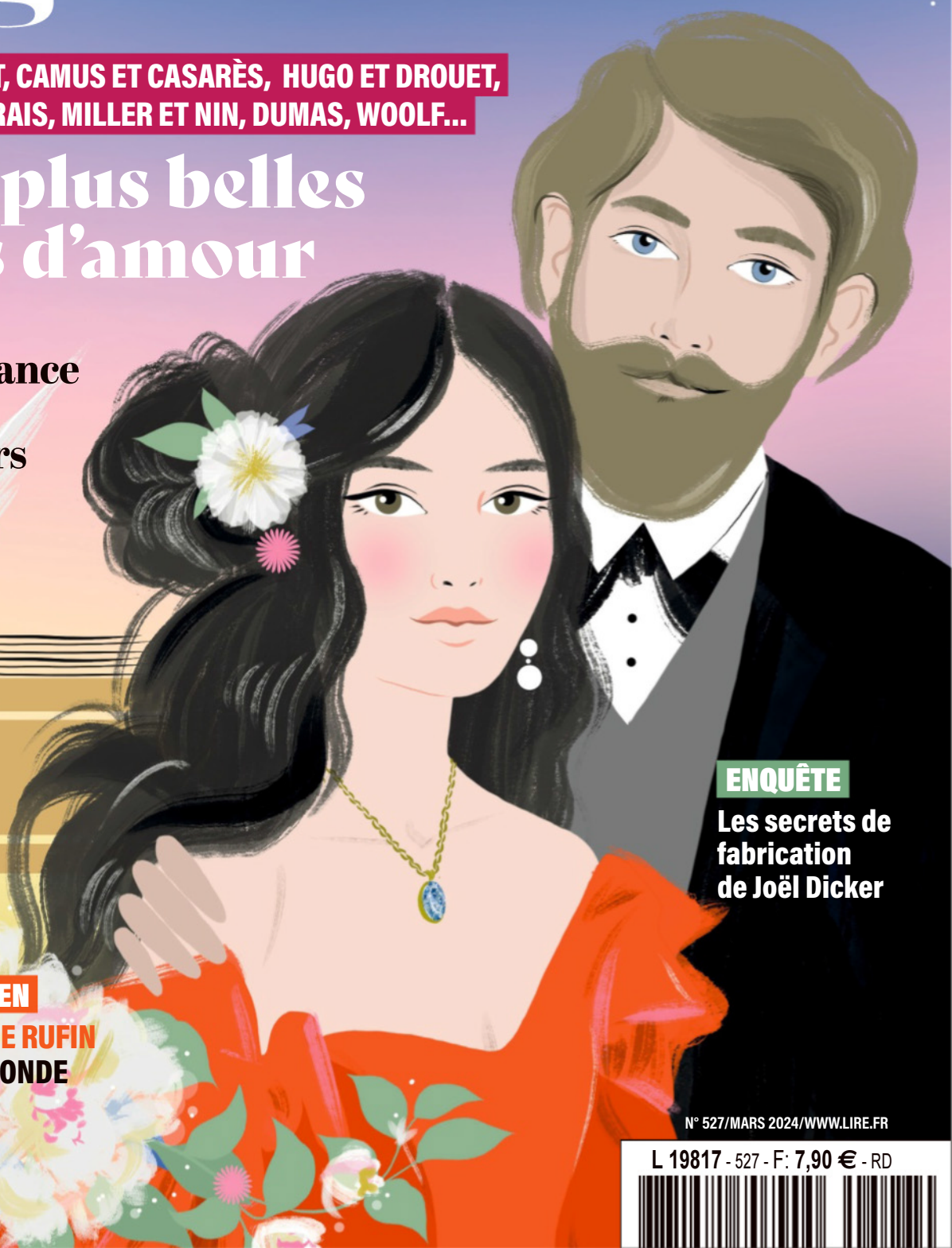
Paul Auster, Sarah Rivens, Delphine Horvilleur, Agathe Ruga, Lydie Salvayre, Jean-Paul Dubois, Stephen King, Daniel Cohen, Arnaldur Indridason...

SAND ET MUSSET, CAMUS ET CASARÈS, HUGO ET DROUET, COCTEAU ET MARAIS, MILLER ET NIN, DUMAS, WOOLF...

Leurs plus belles lettres d'amour

L'art de la correspondance intime

Les meilleurs romans épistolaires



ENQUÊTE

Les secrets de fabrication de Joël Dicker

GRAND ENTRETIEN

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

« J'IMAGINE LE MONDE CHANGER »

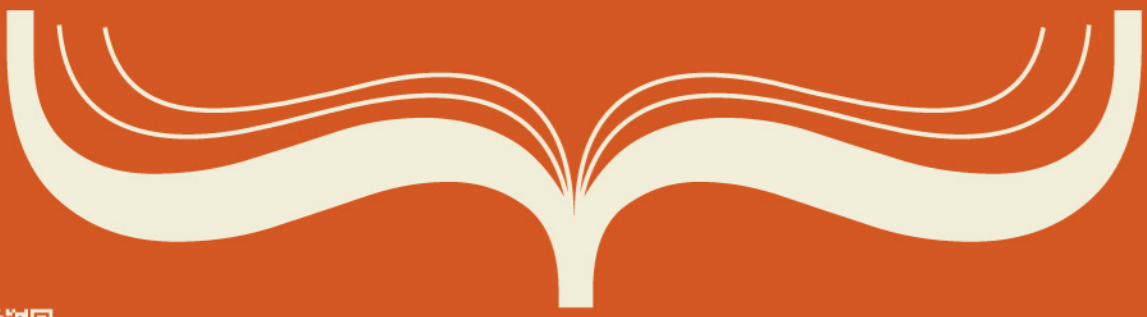
N° 527/MARS 2024/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 527 - F: 7,90 € - RD

Salon/du\Livre

Palexpo - Genève

6–10 mars 2024



Découvrir
le programme

salondulivre.ch

Fondation/pour\l'Écrit

LOTERIE ROMANDE

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENEVE

palexpo

N° 527 - MARS 2024
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
RYOKO SEKIGUCHI

40
LE DOSSIER
L'AMOUR EN TOUTES LETTRES

56
L'ENQUÊTE
JOËL DICKER, UN CONTE EN SUISSE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Jean-Christophe Rufin

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Ryoko Sekiguchi

40 **LE DOSSIER**
L'amour en toutes lettres

52 **LE PORTRAIT**
Agathe Ruga

56 **L'ENQUÊTE**
Joël Dicker, un conte en Suisse

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Delphine Horvilleur
70 • Littérature française
76 • Polars
77 • Fantastique/Science-fiction/Romance
82 • Littérature étrangère
87 • Jeunesse
92 • Bande dessinée/Manga
94 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

66 **LES EXTRAITS**
66 • *L'Origine des larmes,* de Jean-Paul Dubois
78 • *Holly,* de Stephen King
88 • *Sang neuf,* de Jean-Christophe Chauzy

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Mathias Malzieu

LA CHRONIQUE DE
31 **Marylin Maeso** Philosophie
39 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
62 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
108 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE :
BABETH LAFON POUR LIRE MAGAZINE

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE – RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES – ANOUSH ABRAR

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard, Cyrille Derouineau
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Marylin Maeso, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Une fameuse publicité mettait en avant ce slogan : « Dites-le avec des fleurs ». Sans vouloir faire offense aux amateurs de roses, œillets et autres tulipes, le faire avec des mots a tout de même une autre classe. Si, toutefois, on trouve les termes qui font mouche. L'histoire littéraire l'a maintes fois prouvé, en témoignent les correspondances des auteurs avec l'être aimé – que ce soit dans les déclarations de sentiments, l'évolution de la passion, les difficultés du quotidien ou les tumultes de la relation. On en apprend ainsi beaucoup grâce aux mots échangés entre Victor Hugo et Juliette Drouet, Virginia Woolf et Vita Sackville-West, Zelda et Francis Scott Fitzgerald ou Alexandre Dumas et ses multiples amantes. À travers les pages de ce dossier de *Lire Magazine,* où vous croiserez aussi James Joyce, Guillaume Apollinaire, Colette, Marcel Proust ou George Sand, vous pourrez peut-être trouver quelques trucs ou idées pour savoir dire, ou écrire, « je t'aime » à l'autre. On a déjà entendu des termes de ce type, déclamés par des groupies, lors de rencontres avec celui dont la sortie de chaque nouveau roman constitue un événement : Joël Dicker. Depuis la parution en 2012 de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert,* il n'en finit plus de confirmer cet engouement – malgré, parfois, les railleries de la critique. Quelles sont les raisons du succès de l'écrivain suisse ? Au moment où débarquent en librairies des centaines de milliers d'exemplaires d'*Un Animal sauvage,* une petite enquête sur la « méthode Dicker » s'imposait. Enfin, même s'il préférait la fougue des océans aux rives du lac Léman, Jean-Michel Barrault était une plume bien connue des lecteurs de *Lire,* où il a, pendant de longues années, défendu les écrivains voyageurs et les livres de marine. Notre ancien collaborateur nous a quittés, pour d'autres flots, le 17 janvier dernier, à l'âge de 96 ans. Salut à l'Amiral ! ■

Thomas Schlesser

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ C'est le succès surprise de ce début d'année : *Les Yeux de Mona*, de Thomas Schlesser, l'histoire d'un grand-père passionné d'art et de sa petite-fille qui perd peu à peu la vue. Mêlant émotion et érudition, ce premier roman événement (en lice pour le grand prix RTL- *Lire Magazine*) touche déjà un très large public – et quelque chose nous dit que ça n'est pas fini… L'auteur vous révélera tout sur vos toiles préférées lors d'une rencontre dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés, le 4 mars à 18 h 30, animée par Baptiste Liger, et suivie d'une séance de dédicaces. Avant d'aller faire un tour au musée ?
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33 (00) 1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - ROBERTO FRANKENBER

Photo : Dolorès Marat

MEP MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

28.02.24
26.05.24

Extérieurs

ANNIE ERNAUX & LA PHOTOGRAPHIE

5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris

mep-fr.org

Dolorès Marat, *La femme aux gants* (détail), 1987, Collection MEP, Paris © Dolorès Marat

Conception graphique : Joanna Starck

L'instant LiRE: à la fnac
À retrouver sur leclaireur.fnac.com

« Je ne change pas le monde en écrivant des livres, je l'imagine changer »

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Un nom pourrait en remplacer un autre. Ainsi, après la lecture de *D'or et de jungle*, on aurait envie de surnommer l'un de nos plus célèbres académiciens Jean-Christophe « Ruffian » – ceux qui se souviennent d'un vieux film de José Giovanni avec Lino Ventura connaissent forcément ce mot. Qui renvoie à la fois à un homme de mauvaise vie – un souteneur ? – et à un baroudeur aux mœurs pas toujours très morales. Mais, disons-le, la présente définition ne concerne pas l'auteur de *Rouge Brésil*, mais l'univers de son nouveau roman. Imaginez en effet qu'une société puisse proposer le plus sérieusement du monde un *« coup d'État clés en mains »*. C'est l'opération que doit organiser, pour le compte du patron d'une énorme société du numérique californienne, l'agence de Ronald Daume. Le territoire visé ? Le sultanat de Brunei, petit pays d'Asie du Sud-Est, réputé – à raison ou à tort – pour son pétrole, *« au carrefour des zones d'influence de la Chine, de la Malaisie et de l'Indonésie »*. Le professionnel doit constituer une équipe et fait notamment appel à Flora, trentenaire qui abandonne son job sur des bateaux de croisière pour renouer avec des missions dignes de son talent. Mais, attention, les méthodes et techniques des « barbouzeries » ont bien changé avec les années… Mêlant à loisir aventures, espionnage, anticipation et techno-thriller, Jean-Christophe Rufin signe, avec *D'or et de jungle*, un pur divertissement à l'ancienne à l'heure des Gafam. Derrière l'image de « l'homme en habit vert » se cache en effet un romancier de genre moins académique qu'on ne l'imagine, n'ayant pas peur ici de convoquer certes Malaparte et Machiavel, mais aussi John Le Carré, Frederick Forsyth (souvenez-vous des *Chiens de guerre*) et même… Gérard de Villiers (certes en moins « incorrect ») ! Surtout, l'écrivain-diplomate-médecin continue d'explorer quelques-uns de ses thèmes fétiches – l'interventionnisme politique, la mondialisation, les différences culturelles –, à travers un récit trépidant, tenant le suspense sans abuser des scènes spectaculaires. Si ces dernières sont bien présentes, la tension repose pourtant principalement sur les mots, les discussions et les non-dits. Qui a dit, la moindre des choses pour un homme de lettres ? Et ce qu'il décrit dans *D'or et de jungle* pourrait-il arriver un jour, et plus tôt qu'on ne le croit dans l'Hexagone ? Il était temps d'en parler avec le « french doctor » Rufin… •••

UN ROMANCIER MOINS ACADÉMIQUE QU'ON NE L'IMAGINE

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
D'OR ET DE JUNGLE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
450 P., CALMANN-LÉVY, 22,50 €

BIO- *bibliographie*

1952

Naissance à Bourges. Après des études de sciences politiques et de médecine, Jean-Christophe Rufin devient interne en neurologie en 1976, marquant le début d'une carrière dans les hôpitaux parisiens. Il œuvrera également dans l'humanitaire, lors de différentes missions pour Médecins sans frontières en Afrique et en Amérique latine. Il occupe plus tard des fonctions dirigeantes pour Action contre la faim et la Croix-Rouge.

2001

Quatre ans après avoir reçu le prix Goncourt du premier roman pour *L'Abyssin*, *Rouge Brésil* obtient le Goncourt – l'un des lauréats les plus vendus de ces trente dernières années. Suivront des romans très variés, parmi lesquels *Globalia*, *Le Collier rouge*, *Le Grand Cœur* ou *Le Tour du monde du roi Zibeline*, qui feront de ce grand amoureux de la montagne l'un des romanciers préférés des Français.

2008

Il est élu à l'Académie française au fauteuil d'Henri Troyat. Parallèlement à sa carrière littéraire, il a enchaîné les fonctions politiques et diplomatiques. Il fut tour à tour conseiller du secrétaire d'État aux Droits de l'homme, conseiller spécial auprès du ministre de la Défense, attaché culturel au Brésil et, bien sûr, ambassadeur de France au Sénégal et en Gambie.

Avant d'évoquer *D'or et de jungle*, parlons « boutique ». Vous venez de chez Gallimard et faites votre entrée chez Calmann-Lévy, maison du groupe Hachette – un changement qui peut être interprété comme un symbole fort. C'est votre manière de faire votre petite révolution, votre coup d'État ?

Jean-Christophe Rufin. Oui. Enfin, un coup d'État vis-à-vis de moi-même déjà, parce que ce changement m'a quand même mis une grosse pression et m'a obligé à me renouveler. Car le problème des auteurs un peu confirmés, c'est qu'ils peuvent avoir tendance à se complaire dans une certaine paresse. C'était le moment pour moi de rebattre toutes les cartes.

À quel genre littéraire rattacheriez-vous *D'or et de jungle* qui, donc, symboliserait ce renouvellement ?

J.-C.R. Bizarrement, il fédère un peu tout ce que j'ai fait jusqu'alors. J'ai commencé par le roman historique car, à l'époque, j'étais tétanisé en tant que médecin par le serment d'Hippocrate. Il fallait que je mette le présent à distance. Je ne pouvais pas parler directement de choses que j'avais vécues. Pour autant, je ne me suis jamais perçu comme un auteur de romans historiques – j'en lis très peu d'ailleurs, en comparaison d'autres formes de littérature. Par exemple, j'admire énormément John Le Carré, qui écrit des romans d'espionnage. J'ai eu la chance de le rencontrer, et il se revendiquait sans complexe de la littérature française, notamment de Dumas. Dans *D'or et de jungle*, j'ai fédéré ces deux genres. J'ai utilisé la forme très classique du roman d'aventures, qu'on peut qualifier de « dix-neuviémiste », pour peindre des situations passées. C'est un outil puissant, très accessible au lecteur, qui peut éclairer le présent, voire un peu l'avenir.

D'où vous vient cette idée de « *coup d'État clés en main* » ?

J.-C.R. Eh bien, j'ai un peu patrouillé dans la diplomatie… Et je me rappelle avoir eu un entretien avec le président du Sénégal, qui m'avait raconté que, quand il était dans l'opposition, des sociétés de sécurité étaient venues lui proposer un coup d'État clés en main. Ils lui avaient dit : Voilà, on vous met au pouvoir, on s'occupe de tout, vous n'avez rien à payer pour l'instant. Mais après, évidemment, vous nous rembourserez… Cette anecdote s'était recoupée avec le fait qu'à peu près à la même époque il y avait eu une tentative de ce type en Guinée équatoriale, où un avion de mercenaires était parti avec un président de rechange, pour le mettre aux commandes du pays. Cet État est aujourd'hui très riche, l'un des plus riches du continent africain, en raison du pétrole découvert. La tentative en question avait été financée et téléguidée par le fils de Margaret Thatcher. Quand j'ai appris tout ça, j'ai songé que ce n'était pas seulement un truc de barbouzes comme il y en a eu tant ! Je me suis alors plongé dans la littérature traitant des coups d'État, et je me suis entretenu avec un ami, devenu l'un des théoriciens du sujet, qui m'a raconté énormément de choses. J'ai alors mis toutes ces pièces bout à bout, et j'ai choisi d'aller dans un pays qui servirait de laboratoire pour une telle situation. J'avoue, c'était marrant parce que j'y étais pour imaginer un vrai coup d'État ! Mais pour une fiction. Je me promenais sous les ponts, je me disais qu'il fallait mettre les explosifs à tel endroit. Le tout en étant officiellement touriste !

Faut-il voir une mise en abyme du romancier dans celui qui imagine le coup d'État ?

J.-C.R. Bien sûr ! Si l'auteur n'est pas dans son livre, on ne sent pas la vie. Je devais me rendre sur place et prendre moi-même le pouvoir !

Comment avez-vous déterminé le lieu – à savoir le sultanat de Brunei ?
J.-C.R. J'avais rencontré le sultan, et j'ai entendu parler de ce psychiatre allemand très bizarre qui avait un trou dans sa biographie, entre 1933 et 1945, et qui visiblement avait foutu le camp et était devenu le psychiatre du père du Sultan… Tout cela avait attiré mon attention. Brunei est un pays fascinant, un bon terrain d'expérimentation. Il est petit, sa population est relativement réduite, il est très stable, très riche, du moins en apparence.

Sans trop en dévoiler, vous donnez de très nombreuses clés dans la postface qui apporte un effet de réel stupéfiant à tout ce qui est raconté dans le roman et qui pourrait paraître incongru…
J.-C.R. Je rédige très souvent une postface dans mes livres, parce que beaucoup de lecteurs me demandent ce qui est vrai dans ce que je raconte. Certains se précipitent sur Wikipédia pour se rendre compte que certaines choses se sont vraiment produites. Dans *D'or et de jungle*, on a même été obligé de mettre un avertissement juridique, car le prince Abdul Mateen – qu'on peut d'ailleurs suivre sur Instagram – ou le prince Jefri existent réellement. Que ce soit avant ou après la lecture du roman, le lecteur doit pouvoir se référer aux informations lui précisant ce qui est de l'ordre de la fiction et ce qui relève de la réalité.

Dans un certain nombre de vos romans, vous décrivez des événements se produisant à un endroit précis, à un moment donné, et vous montrez leurs conséquences ailleurs – application du fameux effet papillon. D'où vous vient cette obsession ?
J.-C.R. C'est ce qui fait toute la puissance du roman, c'est ce que disaient les classiques en tout cas… Ce qui m'intéresse – et je n'y arrive pas toujours –, c'est de donner une perspective. J'aime avoir une scène identifiée, avec des personnages qui ont leur réalité psychologique. Au départ, j'ai toujours une petite intrigue, presque familiale, et cela débouche sur une intrigue plus large. En imaginant l'implication d'une entreprise du numérique dans un coup d'État, l'arrière-plan géopolitique était fondamental. La technique même du coup d'État évolue grâce aux nouvelles technologies. Ce qui est essentiel, ce sont les réseaux, pouvoir y injecter des *fake news* – de ce point de vue l'IA est fascinante – et de fausses images. Cela questionne l'avenir de ces mastodontes du numérique, qui ont aujourd'hui envie de s'autonomiser. Parce que ces sociétés arrivent dans des phases de leurs recherches, de leurs découvertes et de leur influence sur le monde où elles se heurtent directement aux législations éthiques, environnementales, etc.

TUYA70/WIKIPÉDIA

Vue du sultanat de Brunei, où l'auteur s'est rendu pour *« prendre le pouvoir ».*

« Avant de commencer à écrire, il faut tout savoir, mais pendant l'écriture il faut tout oublier »

Vous rappelez d'ailleurs que toutes ces entreprises, particulièrement nord-américaines, sont très souvent d'obédience libertarienne. Y aurait-il des liens entre libertarisme et totalitarisme ?
J.-C.R. Oui, je pense que c'est toujours une forme d'excès. On pousse une idéologie tellement loin qu'elle ne peut plus s'accommoder du pouvoir : il faut qu'elle ait le pouvoir.

Vous mettez d'ailleurs en lumière un élément sous-estimé : le paramètre psychologique de ceux qui réussissent dans ce domaine, souvent très – trop ? – jeunes…
J.-C.R. Oui, c'est essentiel. D'ailleurs, Giuliano da Empoli, qui avait fait un essai là-dessus, connaît bien ce domaine. Tous ces types ont une grande pauvreté de pensée géopolitique. Ce sont des geeks qui connaissent Internet par cœur. Mais dès qu'on leur parle du monde, ils cultivent et, pire, revendiquent une forme de naïveté. Ce truc-là n'est pas possible ? C'est pas grave, on va le faire. Qu'il s'agisse d'aller sur Mars ou de s'emparer d'un État ! Cette immaturité est aussi due à l'information américaine, principalement axée sur l'efficience et peu sur la culture générale. Ces gars – oui, ce sont principalement des hommes – n'ont pas de culture historique, pas de culture géopolitique. Ils sont un peu comme des ados, sauf qu'ils peuvent y arriver. Parce qu'ils ont les moyens. C'est ça qui est fabuleux. Et fou.

Votre série *Les Énigmes d'Aurel le Consul* est ancrée dans une certaine tradition du roman populaire voire de gare, au meilleur sens du terme. Vous avez cité John Le Carré, mais on peut aussi songer, plus encore après la lecture de *D'or et de jungle*, à Gérard de Villiers. Il y a d'ailleurs un Gérard dans le livre… Étiez-vous un lecteur des SAS et autres ?
J.-C.R. Il se trouve que j'ai bien connu Gérard de Villiers. D'ailleurs, quand je suis arrivé à Brunei, je suis allé voir l'ambassadeur de France. J'avoue, je ne lui ai pas dit ce que je voulais faire précisément, mais que je souhaitais faire un livre. Il m'a dit qu'il y avait deux excellents livres sur Brunei : celui d'une universitaire et le SAS *Arnaque à Brunei*, un classique du genre. C'est quand même très étrange de se dire que, si les touristes veulent connaître un pays, ils doivent lire Gérard de Villiers… Bon, pour autant, j'espère quand même ne pas faire du SAS. Mais j'ai retenu une leçon de Villiers : d'abord, c'est qu'il faut se rendre sur place. Gérard de Villiers avait certes tous les défauts de la Terre, mais il allait •••

sur les lieux dont il parlait dans ces romans– ne serait-ce que huit jours. Il avait la couleur des décors.

Concernant votre technique d'écriture, comment, notamment pour ce livre, avez-vous déterminé l'équilibre entre la nécessaire information géopolitique et la fiction ?
J.-C.R. C'est compliqué, parce qu'on risque toujours de tomber d'un côté ou de l'autre… Quand on écrit, il faut oublier la documentation, sinon ça sent la fiche. J'ai une fascination pour la technique des scénaristes. Ils apprennent leur métier avec des bouquins. Avant de commencer à écrire il faut tout savoir, mais pendant que vous écrivez il faut tout oublier : les romanciers ont tort de mettre cette règle de côté.

Très souvent dans ce genre de littérature, on trouve de nombreuses scènes spectaculaires qui rythment l'intrigue. Or, si *D'or et de jungle* est trépidant, le récit repose souvent sur des discussions entre des personnages. Pourtant, et c'est troublant, on a l'illusion du spectaculaire. Comment expliquez-vous cette impression paradoxale ?
J.-C.R. Moi, j'aime bien les dialogues, parce que c'est le côté socratique de la littérature, c'est la maïeutique, c'est faire apparaître les événements et les concepts à travers l'échange humain. Par le dialogue et non pas l'enseignement. On tient là la différence entre un essai et une thèse, avec quelqu'un en chair et des étudiants qui écoutent. Le dialogue, c'est une égalité. Chacun apporte quelque chose, et l'intrigue progresse ainsi, et la connaissance du lecteur aussi. Même en tant que lecteur, ce que j'aime, ce sont les dialogues réussis.

Vous semblez avoir un malin plaisir à composer des personnages relevant a priori du gros cliché, avant de les remettre en perspective, d'insérer des détails inattendus déjouant la caricature…
J.-C.R. Ça doit être mon côté médecin. En médecine, on commence toujours l'examen clinique par l'inspection, c'est-à-dire ce qui apparaît d'abord. Comment le patient marche, comment il parle, comment il se tient, s'il est gras, s'il est maigre, etc. Cette première approche est forcément un peu réductrice. Les gens veulent montrer d'eux-mêmes ce qu'ils veulent. Après, on creuse, et on essaie de voir comment ça fonctionne et ce qu'ils ont. Et, en général, on trouve non pas un approfondissement de leur apparence, mais le contraire à l'intérieur d'eux. Ce qui me plaît chez les personnages, c'est lorsqu'ils donnent une impression : ils veulent paraître très méchants, et en fait ils sont très faibles ou très gentils, fraternels. Les contradictions sont toujours passionnantes.

« En imaginant un géant du numérique impliqué dans un coup d'État, l'arrière-plan géopolitique était fondamental »

Le personnage manipulateur de Ronald, est-ce un peu vous ? Ou du moins le personnage qui vous ressemble le plus ?
J.-C.R. Je ne pense pas… Je crois en fait qu'ils me ressemblent tous, mais disons que Ronald remplit une fonction qui est un peu celle de la transgression. C'est celui qui ne se contente pas des choses telles qu'elles sont et qui veut les transformer. Donc cela correspond sans doute un peu à moi. C'est peut-être ce que j'aurais voulu être mais ce n'est pas ce que je suis. Parce que je n'ai jamais rien transformé dans ma vie. Je ne change pas le monde en écrivant des livres, je l'imagine changer, c'est ma manière à moi de transformer les choses, sinon j'aurais fait de la politique.

Vous citez dans le roman quelques grands classiques de la littérature politique, notamment *Le Prince* de Machiavel. Avez-vous voulu donner un mode d'emploi pour faire un coup d'État, ou, au contraire, nous mettre en alerte sur les éléments qui pourraient nous faire reconnaître un coup d'État ?
J.-C.R. L'historien et économiste Edward N. Luttwak, avec son livre *Coup d'État, mode d'emploi*, voulait alerter sur ce qu'était théoriquement un coup d'État. On a trouvé cet ouvrage, annoté, dans les valises d'un certain nombre de gens qui tentaient des coups d'État, notamment le général Oufkir au Maroc. C'était devenu leur mode d'emploi ! Bien sûr j'y ai pensé en faisant ça, je me suis dit qu'il y avait forcément des gens auxquels ça allait donner des idées ! Quand on décrit une réalité, on le fait malgré soi aussi bien pour ceux qui veulent l'empêcher d'advenir que pour ceux qui, au contraire, veulent s'en emparer. Je ne m'attends pas à avoir le même destin littéraire, mais c'est pour ça que *Le Prince* de Machiavel est toujours lu six siècles après. Personne n'a jamais tranché sur son intention réelle, car si on tranche, on tombe dans l'injonction…

Enfin, avez-vous le sentiment de faire face, aujourd'hui, à une résurgence de ce type de fictions avec une famille d'écrivains s'intéressant de plus en plus aux considérations géopolitiques – que ce soit dans le thriller en tant que tel, ou en littérature générale comme Marc Dugain ou Giuliano da Empoli ?
J.-C.R. Ce genre a aussi été mis de côté en raison de quelques tentatives un peu catastrophiques… On peut vite tomber dans la démonstration, alors que, finalement, ces « nouveaux » écrivains, ces « nouvelles » œuvres prennent soin de garder une certaine forme de neutralité et de surtout de privilégier l'aspect littéraire. Disons que ça existe, même si on reste peu nombreux – tout du moins en France. La littérature anglo-saxonne est davantage présente, à l'image de toute la veine américaine de Frederick Forsythe, Tom Clancy et de leurs héritiers. Ils ont gardé cette tradition, contrairement aux auteurs français qui s'en sont éloignés. J'espère en tout cas qu'il y a bel et un bien un renouveau de toute cette littérature, très romanesque. Je n'ai jamais été un fan de l'autofiction. Attention, je respecte tous les genres, je trouve très bien qu'il y ait une offre importante d'autofiction, mais je trouve que la littérature peut ouvrir d'autres voies. Et je suis content que vive toute cette veine qui raconte de grandes histoires. Et si j'y participe, eh bien, tant mieux ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

Un design
suédois
à l'âme
verte
Naturellement nordique
GOTLAND
Se promener le long d'une plage en contemplant l'horizon tranquille de la mer ne laisse aucune âme indifférente.
Gilet long en laine biologique, 159 €
Gudrun Sjödén
www.gudrunsjoden.com
Numéro vert 0800 73 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
UN ANIMAL SAUVAGE

Le nouveau roman de
JOËL DICKER

UNE INTRIGUE PASSIONNANTE,
RICHE EN REBONDISSEMENTS !

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***Un Animal Sauvage*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~102€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM527

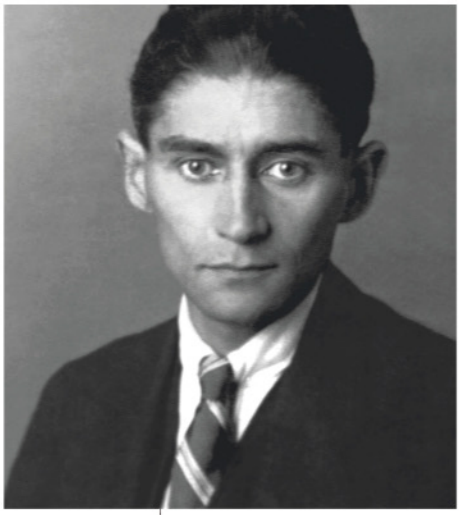
LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

16 **DOMINIQUE MOÏSI**
« LE SCÉNARIO NÉGATIF DOMINE »

20 **SARAH RIVENS**
ROMANCE NERVEUSE

24 QUAND **BLANCHE GARDIN** RENCONTRE **MICHEL HOUELLEBECQ**



30 UN MAUVAIS PROCÈS POUR **KAFKA** ?

ZEKAI ZHU – ROMAÏSSA DJIDEL – JEAN-CLAUDE LOTHER – SDP

Vous avez dit blizzard ?

Cette Islande-là est un labyrinthe à ciel ouvert : on s'y cogne, on s'y perd, on se garde des vivants, et le vent est le cri des fantômes. Au cœur du dédale, Arnaldur Indridason règne en marionnettiste suprême.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, et malgré son statut de neutralité, l'Islande est envahie par les Britanniques : il s'agit d'éviter à tout prix que les nazis ne prennent le contrôle de l'Atlantique Nord. Les Anglais s'installent, entre autres, près de Keflavik, à 45 kilomètres de la capitale. Les Américains débarquent à leur tour et réclament à la fin du conflit des bases permanentes dans le pays. Leur présence ne prend fin qu'en 2006. C'est là un pan méconnu de l'histoire islandaise (pas le plus glorieux), et l'un des éléments de contexte du nouveau roman d'Arnaldur Indridason – le vingt-sixième publié en français, et le cinquième de la série *Konrad*. *Les Parias*, comme souvent chez le natif de Reykjavik, remue la tourbe du passé ; de peu ragoûtants relents s'en exhalent. Jón Kalman Stefánsson (également traduit par l'excellent Éric Boury), quand il évoque les rudesses d'antan, prend au moins soin d'exalter les étoiles, les aurores boréales. Ici, c'est blizzard déchaîné et neige collée au pare-brise. Il y a la mémoire du pays, tissée de misère et de compromissions, et celle des hommes, imparfaits par essence, coupables de vivre, bourreaux et/ou victimes. « *Le temps en tant que concept est quelque chose qui m'intéresse énormément – la manière dont le temps passe, mais aussi son influence, les conséquences de son passage sur nos vies* », déclarait déjà l'auteur il y a plus de quinze ans. Le temps : grand tourmenteur, démon aveugle dont les frôlements brûlants laissent des blessures inguérissables. Les personnages d'Indridason lèchent leurs plaies en claudiquant ; leur regard est hanté.

REMUER LES CENDRES, GRATTER LES CROÛTES

Inspecteur à la retraite, Konrad n'a pas réellement raccroché. Il est seul, sa femme Erna a succombé au cancer, il ne l'a pas très bien traitée, à présent, il ne peut que la rêver – ici, insérer le gémissement d'un cœur que l'on déchire. « *Des éclats de rire lui parvenaient. Des enfants jouaient sur la plage, le soleil scintillait sur la mer, il était allongé avec Erna sur le sable moelleux, on entendait au loin leur chanson fétiche. Erna lui souriait dans sa robe d'été, ils s'embrassaient, il sentait son parfum qui lui avait tant manqué, le parfum de mille fleurs.* » Trop tard, mon pauvre. Au veuf meurtri, il reste un fils, Hugo, médecin à l'hôpital, avec qui les relations sont pour le moins tendues. Mais il y a plus grave, plus lancinant encore : son propre père, un homme violent et imprévisible, est mort assassiné « *devant les abattoirs de la rue Skulagata* » dans des circonstances jamais élucidées. On a soupçonné son épouse, rien de moins ; Konrad est perdu.

À cette quête des origines, quasi existentielle, se mêlent, tout au long de la série, d'autres affaires : le cadavre d'un businessman pris dans un glacier ; une jeune fille noyée dans un étang ; un corps

P. MATSAS/MÉTAILIÉ

retrouvé dans une cave. Le passé, comme la lave, palpite sous les fissures. Dans ce tome-ci (qui ne sera pas le dernier), une vieille dame apporte au commissariat une arme qui aurait appartenu à son époux : un Luger 9 mm, un vieux pistolet allemand. On découvre qu'il a servi, en 1955, « *à commettre un meurtre oublié de tous dans un baraquement aujourd'hui rasé depuis longtemps, situé dans un quartier qui faisait désormais partie de l'histoire* ». Crime non résolu, mystère irrésistible pour notre grand solitaire, qui n'aime rien tant que remuer les cendres et gratter les croûtes. D'autant, se souvient-il, que son père possédait une arme semblable.

LE SIMENON DU GRAND NORD

On a pu comparer Indridason à Simenon : portraits nuancés, huis clos étouffants, intrigues denses, intimités douloureuses. Konrad est un type pour le moins bourru, assez peu sympathique, bourrelé de doutes et de remords, moins obsédé par le bien que par la vérité. La mort de son père est un trou noir où sa psyché menace de sombrer. Il ne prend pas de gants, n'épargne ni ne ménage personne, n'hésite pas à doubler ses ex-collègues, à mettre ses proches en danger ; ses choix moraux sont contestables. Un parfum de surnaturel plane sur ses investigations, personnifié par Eyglo la médium, déjà croisée précédemment, et qui, lors d'une séance de spiritisme, voit deux femmes vêtues à l'ancienne. « *Elles avaient l'air tellement réelles qu'*[elle] *avait cru un instant qu'elles faisaient partie des invités, puis elle avait compris qu'il n'en était rien. Elles n'étaient pas de ce monde.* »

Il est question, dans *Les Parias*, de trafics un peu minables… et de pédophilie organisée au sein d'une institution « *pour garçons à problèmes* ». « *Ça ne nous venait même pas à l'esprit de protester. On n'osait pas. On risquait des coups de ceinture ou même d'être mis à l'isolement par le directeur si on se plaignait.* » Et que dire des tourments de la communauté homosexuelle, à une époque où « *les invertis* » étaient mis au ban de la société ? Tout est répétition, dans cette série à l'atmosphère aussi sombre qu'une nuit d'hiver, tout est ressassement, récapitulations, ratiocinations, douleur : les fantômes, non seulement, refusent de disparaître, mais viennent hanter le présent. L'enquête se ramifie, les flash-back se multiplient, on ne sait plus très bien ce que Konrad cherche, ni même s'il le sait lui-même. Il s'enfonce ; le lecteur suit, à tâtons. Les fausses pistes abondent, les impasses sont légion, des ivrognes râlent, des brutes sont passées à tabac, un fou ricane dans sa cellule aux allures de fosse septique. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : l'intrigue est tenue, parfaitement maîtrisée. Le vieux Konrad devient dingue, ment, louvoie, se fâche avec à peu près tout le monde mais il avance, obstiné. L'immobilité, c'est la mort et le vieux flic, perdu dans la nuit glacée, n'est pas prêt encore à partir. ■ **Fabrice Colin**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

LES PARIAS (KYRRÞEY)
ARNALDUR INDRIÐASON
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY
304 P., MÉTAILIÉ NOIR, 22,50 €

★★★★
UN RÉGAL !
LIRE MAGAZINE
DEUX ACTRICES FABULEUSES
VERSION FEMINA
LE PORTRAIT ÉMOUVANT D'UNE FEMME LIBRE
FEMME ACTUELLE

« Dans un monde polarisé, seule la modération peut nous sauver »

Avec *Le Triomphe des émotions*, Dominique Moïsi poursuit sa réflexion sur les enjeux géopolitiques et analyse leur impact sur l'équilibre planétaire. Entretien.

JEAN-CLAUDE MOSCHETTI/REA/ROBERT

Les émotions négatives ont-elles triomphé ?

Dominique Moïsi. À la fin de *La Géopolitique des émotions*, publié en 2008, j'avais élaboré deux scénarios de ce que pourrait être le monde en 2025 selon qui, de l'espoir ou de la peur, l'emporterait. Nous sommes en 2024 et je ne peux que constater que le scénario négatif domine. Mon intuition d'il y a quinze ans – que les émotions sont essentielles pour comprendre l'évolution du monde – était juste, et a eu des conséquences négatives. L'objet de ce nouvel ouvrage, *Le Triomphe des émotions,* est de donner les raisons de cette évolution et de fournir une grille de lecture pour comprendre le nouvel ordre émotionnel du monde.

Ce nouvel ordre est tripolaire, avec notamment le « Sud global ». Qui serait donc devenu une réalité géopolitique et économique ?

D.M. Le concept de Sud global est contesté, mais je pense qu'il existe et qu'il est animé par le ressentiment à l'égard du monde occidental et aussi par l'espoir pour lui-même. Il se développe économiquement et, surtout, il a trouvé un leader naturel : l'Inde. Mon propos est provocateur : pour moi, le Sud global n'est pas l'héritier du tiers-monde mais du mouvement des non-alignés qui, lui, n'avait pas de leader naturel !

L'Inde et la Chine sont deux pays qui semblent aussi concurrents qu'alliés dans ce nouvel ordre…

D.M. La Chine est située dans le Sud mais surtout dans l'Est. Elle a pour ambition de substituer son modèle au modèle occidental. Elle fait partie de ces pays qui ont la volonté de détruire le bloc occidental, ce qui n'est pas le cas de l'Inde. La Chine pourrait être le numéro un du Sud, mais elle a choisi d'être celui de ce que j'appelle l'Orient ou l'Est global.

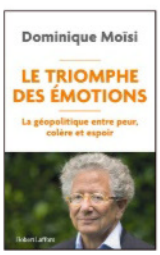
L'Orient global, lui, est dominé par la colère. Pourquoi ?

D.M. Il est en colère parce qu'il est dans une volonté de revanche par rapport au monde occidental, qui est plus grande que celle des pays du Sud. L'Orient global joue de l'humiliation, c'est la carte de Poutine : la Russie n'a pas été prise au sérieux entre 1990 et 2000, vous avez imposé vos volontés et nous avez délibérément humiliés. C'est une réécriture de l'Histoire. Nous avons commis des erreurs, mais la réalité est plus nuancée que ne le présente Poutine. Même chose pour la Chine, qui utilise toujours la période de la fin de l'Empire chinois et le sac du palais d'Été, ou l'Iran qui, depuis quarante ans, voit les mollahs brandir la carte Mossadegh du nom du Premier ministre iranien qui a été renversé en 1953 lors d'un coup d'État fomenté par la CIA. Ces pays dénoncent un monde occidental arrogant, décadent, sur le déclin. Mais la démocratie n'a pas dit son dernier mot *[sourire].*

Vous n'êtes pas si pessimiste sur l'avenir de l'Occident ? Sur l'Europe ?

D.M. Dans un monde polarisé, seule la modération peut nous sauver. Nous nous sommes surpris nous-mêmes en étant plus résilients que nous ne le pensions face au terrorisme, face à Poutine. Dans le sous-titre du livre figure le mot « espoir ». L'espoir dans le fait que le pire n'est pas certain concernant la victoire de la Russie en Ukraine ou l'élection de Trump. Il y a une sorte de consensus mou et négatif consistant à dire qu'il n'y a rien à faire pour éviter la descente du monde vers le chaos, les populismes et nationalismes. C'est une simplification, ce scénario est possible mais pas inéluctable. Le livre est provocateur dans la mesure même où il ne cède pas au désespoir ! ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



LE TRIOMPHE DES ÉMOTIONS. LA GÉOPOLITIQUE ENTRE PEUR, COLÈRE ET ESPOIR
DOMINIQUE MOISI
240 P., ROBERT LAFFONT, 19 €

ÉRIC BAUDET/DIVERGENCE IMAGES/ANAMOSA

Le pourquoi du comment

À partir de l'analyse de chaque minute d'un match de boxe, Christophe Granger mène une étude sur la complexité des actions humaines. Une exploration audacieuse de l'univers mental.

Voilà un livre qui apporte un message dont il convient de se réjouir : nonobstant la *« misère de l'université française »*, dont l'historien Christophe Granger a lui-même pâti au point d'y avoir consacré un essai – *La Destruction de l'université française* –, la recherche en histoire et en sciences humaines, héritière de nos Marcel Mauss, Paul Veyne ou Alain Corbin hexagonaux, reste d'une richesse et d'une créativité exceptionnelles. Mais plutôt que de livre, peut-être serait-il plus juste de parler de *Quinze minutes sur le ring* comme d'un livre-outil, didactique et ludique. Prenant l'occasion d'une scène de combat pour nous plonger dans l'univers mental, le corps et le monde de deux boxeurs dont l'un sera amené à ne pas jouer le jeu, cet objet singulier contient une foule de photogrammes, textes, notes et archives qui sollicitent la réflexion, mais aussi le regard, l'imagination et l'émotion. Cette manière kaléidoscopique de transmettre un savoir pluriel (il embrasse l'histoire, les sciences cognitives, la linguistique, la sociologie, l'art pugilistique, etc.) fait irrésistiblement penser aux premiers numéros de la revue des *Actes de la recherche en sciences sociales* que Pierre Bourdieu, Luc Boltanski et Rosine Christin bricolaient fiévreusement, la nuit, dans les sous-sols de la Maison des sciences de l'homme, à coups de ciseaux, scotch et Letraset, et à l'insu des pontes fonctionnarisés du CNRS. Ce n'est, du reste, pas un hasard si les Actes publièrent le premier travail ethnographique jamais réalisé sur le milieu de la boxe, celui du sociologue Loïc Wacquant. Granger lui rend un discret hommage dans cette enquête pugilistique qui, malgré l'originalité de sa méthode, suit à la lettre la règle d'or du métier d'historien, que Paul Veyne résumait en ces mots, dans *Comment on écrit l'histoire* : *« raconter un événement vrai qui a l'homme pour acteur »*. ■

Jean-François Paillard

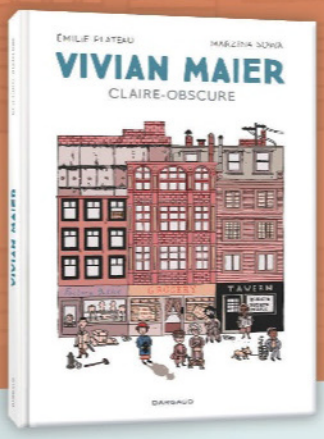
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

QUINZE MINUTES SUR LE RING. SUR LES TRACES D'UNE ACTION PASSÉE, 24 SEPTEMBRE 1922
CHRISTOPHE GRANGER
448 P., ANAMOSA, 26 €

Un début d'année GRAPHIQUE !

Qui était Vivian Maier, cette femme décédée dans l'anonymat et considérée aujourd'hui comme une des plus grandes photographes du XXe siècle ?

Emilie Plateau et Marzena Sowa signent un portrait unique, sensible et très documenté de cette artiste incontournable et énigmatique.



© Sowa – Plateau / Dargaud (2024)

© Panddafo – Risbjerg / Dargaud Benelux (2024)

Une enquête troublante et romanesque autour du meurtre d'une sirène de Copenhague !

Le royaume du Danemark est en émoi, les rues se vident, les aéroports ferment. Nana Miller et Thyge Thygesen enquêtent sur cette affaire mystérieuse. L'heure est grave, on a touché à un trésor national. Mais c'est un bien plus précieux encore qui a été attaqué : l'imaginaire, la poésie, l'enfance.

AU RAYON BANDE DESSINÉE DARGAUD

L'écrivaine et son double

Pour son premier roman, Ève Guerra a puisé dans son histoire la matière d'un éblouissant portrait, celui d'une jeune femme aspirant à se libérer de son passé.

Annabella apprend le décès de son père, auquel elle ne parlait plus depuis deux ans. Elle vit à Lyon, lui est mort dans des circonstances troubles sur un chantier forestier du Cameroun. Pour rapatrier son corps, des dizaines de milliers d'euros sont nécessaires. Annabella n'a pas cette somme, sa famille non plus. Mais l'argent est-il le seul obstacle l'empêchant d'enterrer son père auprès des siens ?

Ce livre, Ève Guerra ne voulait pas l'écrire. Trop intime, trop proche de sa propre histoire. *Rapatriement* s'est néanmoins imposé, sous une première forme dénuée de romanesque qui, de l'aveu de son autrice, *« ne fonctionnait pas »*. Comment écrire un premier roman quand personne ne vous a appris à construire un récit, à étoffer des personnages ? C'est dans l'œuvre d'António Lobo Antunes qu'elle trouve des réponses – dans *La Splendeur du Portugal* notamment, récit alternant les monologues d'une femme et de ses trois enfants, viscéralement attachés à une Afrique coloniale pourtant à l'origine de leur malheur. Chez Proust également, que la primo-romancière étudie au moment de passer l'agrégation, et dont elle retient la définition du personnage à quatre dimensions pour développer son héroïne. *« Au début du livre, Annabella est l'orpheline, celle que l'on plaint. Puis le lecteur découvre les relations orageuses qu'elle entretenait avec son père et en vient à se demander si elle souhaite vraiment voir son corps rapatrié. Un personnage ne devient complet que lorsqu'il acquiert cette ambiguïté, cette duplicité chère à Proust. »*

UNE HÉROÏNE EN QUÊTE D'ÉMANCIPATION

Annabella est née au Congo-Brazzaville d'un père franco-italien et d'une mère congolaise. Lui rêvait de faire fortune en costume d'aventurier, elle était trop jeune et trop belle pour rester mère au foyer. Après des coups de trop, elle quitte mari et enfant pour ne jamais revenir. Demeurée seule avec son père, Annabella l'observe sombrer dans la folie, sur l'exploitation de manganèse où ils ont trouvé refuge après avoir fui la guerre civile congolaise, puis au Cameroun, dans le quartier de Bonapriso et ses *« longues avenues propres »*, ses villas *« qu'on devinait spacieuses et pourvues de piscine »*. Son bac en poche, Annabella s'éloigne enfin de cet homme instable et toxique, sans néanmoins parvenir à se détacher tout à fait de lui.

Si Ève Guerra s'est bel et bien inspirée de son histoire familiale pour écrire ce portrait de femme en quête d'émancipation, son héroïne relève d'une construction romanesque ayant permis au roman d'advenir. *« Annabella me ressemble, mais je n'ai ni son courage ni son audace. Mon récit n'aurait pu rester purement autobiographique : il aurait tout au plus ressemblé à une nouvelle, mais pas à un roman. »* Lectrice de poésie, Ève Guerra admire des écrivains dont la langue l'emporte sur l'intrigue – et cite Pierre Michon. En 2022, elle publiait un premier recueil de poèmes, *Corps hostiles* (Le Réalgar), réminiscences d'images surgies de l'enfance, trajectoire d'un corps en quête de rédemption. L'incipit qu'elle avait envisagé pour *Rapatriement* est devenu le dernier poème de ce recueil intimement lié à ce roman. Aujourd'hui, Ève Guerra enseigne les lettres classiques et écrit – on lui doit d'ailleurs des chroniques dans *Écrire*, publication de *Lire Magazine* sur l'écriture. Son travail se nourrit de cette temporalité double, parfois schizophrène, entre la préparation de ses cours et les recherches nécessaires à l'élaboration d'un second roman, auquel elle songe depuis ses 14 ans, et qui plongera son lecteur au cœur de la guerre civile au Congo-Brazzaville. Une histoire elle aussi imprégnée de vécu… ■

Laëtitia Favro

RAPATRIEMENT
ÈVE GUERRA
216 P., GRASSET, 19,50 €

JF PAGA

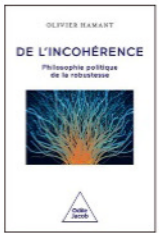
Penser à rebours

Dans son nouvel ouvrage, le biologiste Olivier Hamant nous invite à emprunter les voies du vivant pour nous sortir de l'impasse climatique, économique et politique.

Voici un livre à mettre entre toutes les mains : celles des éco-anxieux, ils y trouveront de quoi reprendre espoir. Celles des politiques, ils y puiseront l'inspiration qui leur fait défaut. Celles des économistes, ils pourront réviser leur copie sur la performance. Celles des jeunes en rupture de société, ils y découvriront ce dont ils ont tant besoin pour se projeter. Celles des parents en panne d'itinéraire. Celles de tous les citoyens qui s'inquiètent du devenir d'une société bâtie sur un modèle qui ne tourne plus très rond. À l'instar de la planète Terre.

Avec *De l'incohérence,* Olivier Hamant nous propose de saisir la toxicité des systèmes à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines axées exclusivement sur le champ de la performance. En utilisant des exemples tirés du champ de la systémique, mais aussi des sciences biologiques et sociales, il réhabilite l'incohérence comme un remède quasi universel, puisqu'il est celui qui anime le vivant. Surtout, il nous démontre combien la décision cohérente empêche de remettre en question les archétypes qui alimentent une trajectoire toxique. Rien de subversif. Mais une logique au fond implacable : notre monde se polarise, paradoxalement, parce qu'il est devenu trop cohérent. En considérant l'incohérence comme une valeur, l'auteur nous entraîne à questionner avec lui des dogmes issus de l'histoire et des pratiques (la croissance économique, la méritocratie, l'emploi) pour, dit-il, « *mettre à nu la sincérité des décisions* » et « *choisir la puissance contre le pouvoir* ». Dans un dernier chapitre, le voilà qui nous donne la feuille de route : « *s'arrêter pour résister* », « *s'ouvrir pour se protéger* », etc. Et si Olivier Hamant nous avait écrit le programme politique que chacun attend en secret ? ■

Sophie Péters



DE L'INCOHÉRENCE. PHILOSOPHIE POLITIQUE DE LA ROBUSTESSE
OLIVIER HAMANT
224 P., ODILE JACOB, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

Dans l'arrière-boutique

Mais qu'est-ce qui se cache derrière les bien réelles Éditions de la Plume dans le Cul (sic) ? Un tel intitulé ne pouvait qu'intriguer notre chroniqueur…

Dieu fasse qu'il reste des fantômes. Dans notre monde atrocement lisible, d'une désolante transparence, les spectres se glissent çà et là, résistants et résilients. Peu importe qu'ils existent vraiment car l'essentiel est qu'on croie en eux, que leur réalité dépende de notre propension à l'imaginaire. On le sait, l'édition devient une guerre rangée où quelques dinosaures se tirent la bourre pour tout avaler. Mais ces mastodontes sont si hauts, si massifs, si incontestables, que jamais ils ne verront se glisser à ras de terre des orvets potaches comme le joyau dont nous parlons jourd'hui.

Les Éditions de la Plume dans le Cul sont-elles bien réelles ? Leur site Internet (d'une arrogance rigolarde, où l'on se demande si le dix-huitième degré ne confine pas au narcissisme absolu) les crédite d'un état d'esprit, d'un catalogue et même d'un logo : une plume d'oie plantée dans un étron. Aussitôt l'amateur de mauvais goût vagit d'allégresse ! En se plaçant sous la double égide de Rimbaud et de Marx, cette maison entend défendre « *des auteurs et des œuvres ayant l'honnêteté d'être le plus éloignés possible des pudeurs d'usage de notre toxique doxa et son fascisme du bon goût* ». Voilà de quoi exciter nos papilles. Et de nous vendre un unique écrivain : le dénommé et polymorphe David(s) Barrouk (qui « *a un enfant qu'il ne connaît pas d'une femme envoûtée qu'il adore et qui lui fait la gueule* »), auteur d'un seul livre, *Lettre ouverte à femme fermée*. Le site propose également de nombreux *goodies* à l'effigie de la maison : des tee-shirts, des *tote bags*, des badges ainsi que d'élégants rouleaux de papier-toilette. Un must ! Reste maintenant à savoir qui, de Kretinsky ou de Bolloré, rachètera cette maison d'avenir ? Les paris sont ouverts. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

C. SLAGMULDER

L'engouement pour Sarah Rivens, repérée sur Internet avec sa série *Captive,* se confirme. Son dernier roman, *Lakestone,* caracole en tête des meilleures ventes. Un succès d'édition assuré grâce à à sa formule addictive bien exploitée et des fans toujours au rendez-vous.

Dark romance et dépendances

De l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. Dès la première page de *Lakestone* destiné à un « public averti », le lecteur est prévenu. Il tient en main *« un dark roman qui n'entre pas dans les codes de la romance classique, romance y rime avec violence ».* Les personnages sont plus sombres, plus torturés, évoluant dans un univers de gangs. Exploration du désir, des tabous et de l'interdit assurée. L'héroïne de *Captive* (paru en 2022), Ella, passe d'un *« possesseur »* à l'autre. Jérémy Parrot, responsable de ce secteur à la librairie Decitre Part-Dieu à Lyon, où environ 1 000 exemplaires du premier tome de la saga se sont écoulés, décrypte la mutation : *« C'est une façon plus contemporaine et plus en phase avec la société de nous raconter l'amour, une vision qui ne cherche pas à idéaliser le sentiment amoureux ou le schéma que doit suivre une relation. »*

À 25 ans, Sarah Rivens, d'origine algérienne, s'impose comme le phénomène du roman Harlequin 2.0. Elle a été détectée selon un processus pulvérisant par sa vitesse les méditations des comités de lecture des maisons d'édition traditionnelles. L'équipe de BMR, qui est la collection consacrée à la romance au sein d'HLab, la maison d'Hachette Livre, au rôle d'incubateur ès nouveaux formats et contenus narratifs, l'avait repérée sur Wattpad, la plateforme d'écriture en ligne autoproclamée *« la plus grande communauté de narrateurs au monde ». « Elle permet de passer d'un texte à l'autre avec un système de mots-clés et de recommandations,* explique Marie Legrand, directrice d'HLab. *C'est ainsi que la responsable éditoriale Zélie Bertrand est arrivée à l'histoire de* Captive, *qui était terminée à l'époque. Elle a lu les premiers chapitres et s'est trouvée happée par le côté addictif »,* caractéristique du roman-feuilleton au style haletant, à l'intrigue pleine de rebondissements. *« Par sa nature digitale, l'écriture sur Wattpad se fait souvent directement sur le téléphone, elle est vraiment pensée par chapitre. »* C'est une littérature sérielle qui charrie souvent d'inévitables répétitions *« pour que les lecteurs arrivant au cours de l'histoire puissent suivre malgré tout ».* Après être retournée plusieurs fois sur Wattpad, l'éditrice a estimé le travail éditorial de structuration, de coupes et d'harmonisation. Elle a proposé à Sarah Rivens un contrat d'édition pour une parution d'abord au format numérique, suivie d'une édition papier, avec un défi à la clé. Les lecteurs retrouvent l'histoire qu'ils ont aimée sans se rendre compte qu'elle a été adaptée au format livre.

UN PUBLIC SURTOUT FÉMININ

Quel est le public de cette littérature de genre ? Pour Anna Rossi, libraire à Marseille, il est composé à 98 % de femmes à partir de 18 ans, *« le public de la dark romance attend une production de qualité. Très exigeant, il se lasse très vite. Les lectrices de romances sont de grosses lectrices, elles ont une soif perpétuelle, certaines pouvant dévorer jusqu'à 25 livres par mois, y compris des livres autoédités et anglo-saxons ».* Le pouvoir de fascination est prégnant : *« Le stéréotype du* bad guy *attire »,* analyse Laura Chevalier, responsable de la librairie indépendante 9e Quai Romance à Annecy. Et met en garde : *« Il ne faut pas "romantiser" ces amours toxiques et défaillants. C'est purement fictionnel. »* Deux cents exemplaires ont été vendus lors de la dédicace de *Lakestone,* titre déjà culte sur Wattpad et les réseaux sociaux. Un dispositif inédit a été conçu pour le lancement. Installée à Paris, une salle immersive éphémère a reproduit les décors du roman, reconstitués avec force détails et sons. Transportés, les fans ont vécu leur lecture. Le roman crée l'envie d'une expérience sensitive et sensorielle. HLab a exaucé un rêve de lecteurs. Une révolution est-elle en marche ? ■

Olivier Cariguel

LAKESTONE (T. 1)
SARAH RIVENS
800 P., BMR, 20 €

ROMAISSA DJIDEL

Pour l'amour des livres

Aux feuilles volantes*, c'est un nouveau chapitre dans la vie de Benoît Lacoste qui, depuis un an, partage désormais sa passion dans sa librairie des Landes.

Ce 8 mars, Benoît Lacoste fêtera ses 47 ans. Mais une semaine avant, il aura arrosé un tout autre anniversaire, le premier d'Aux feuilles volantes, sa librairie. Le 1er mars 2023, en effet, il avait ouvert au public les deux salles et les 80 mètres carrés de son antre. Commençant ainsi une nouvelle saison de sa vie.

Originaire de Herm, à 14 kilomètres de Dax, Benoît Lacoste a d'abord été ingénieur dans le domaine de la mobilité urbaine, puis dans l'informatique : « *Vingt ans à Bordeaux, trois à Paris, avec aussi des voyages autour du monde.* » Au milieu des années 2010, une grosse remise en question le fait entamer un bilan de compétences. D'une voix émue, il se souvient : « *Le coach m'avait demandé une liste de dix envies de métier. J'avais noté "libraire". Mais sans y croire. Il avait eu cette phrase : "C'est sûrement ce que tu feras un jour, on en reparlera".* » Benoît Lacoste entame pourtant un master à l'École supérieure d'études cinématographiques de Paris. « *Mais je me suis planté. Quelques amis m'ont secoué, et mis en face de mon envie : la librairie.* » D'autant que ce fils de professeurs, plongé dans les livres depuis l'enfance, tenait depuis 2016 un blog littéraire, « À l'ombre du noyer », pour lequel il arpentait de nombreux festivals (Brive, Lyon, Bordeaux, Paris). Il s'inscrit alors à l'Institut national de formation des libraires, puis effectue un stage de deux mois dans un magasin Fnac, à l'été 2019.

De retour en Aquitaine, il se met en quête d'un local. Dans les Landes, par « *volonté de retrouver* [ses] *racines, et* [sa] *mère* ».

En août 2022, il présente son projet au maire de Saint-Paul-lès-Dax, « *très partisan de redynamiser son avenue principale* ». Avec près de 14 000 habitants, la ville est l'une des communes du Grand Dax Agglomération. Depuis un an, Aux feuilles volantes *(« ce nom pour montrer que je voulais amener la littérature un peu partout »)* en est l'une des quatre librairies généralistes. Il y officie et l'incarne seul, en tant que gérant non salarié. « *Les débuts ont été un peu chaotiques*, admet-il, *j'ai commis des erreurs de débutant, j'ai dû apprendre à connaître mon public.* » La rentrée littéraire 2023 a été l'occasion de mettre en avant « *la confiance des auteurs et des éditeurs* » : « *J'ai reçu David Le Bailly, Mokhtar Amoudi, Oscar Lalo et Olivier Liron.* » Aujourd'hui, il revendique « *un noyau de fidèles, des classes moyenne et populaire, contents de recueillir des conseils en parutions nationales, mais aussi de trouver des maisons d'éditions locales* ». Voilà pourquoi il « *attaque 2024 surmotivé* » ! ■

Hubert Artus

* Aux feuilles volantes, 10 avenue de la Liberté, Saint-Paul-lès-Dax. Ouvert du mardi au samedi de 9 h à 12 h et de 13 h à 19 h, le dimanche de 9 h 30 à 12 h 30. *auxfeuillesvolantes.fr*

AUX FEUILLES VOLANTES

« J'ai voulu faire entendre la langue du XVIIe siècle »

Madame de Sévigné d'Isabelle Brocard, avec Karin Viard et Ana Girardot, se focalise sur la relation entre la marquise et sa fille. Pour ce faire, la réalisatrice a utilisé les lettres de la marquise de Sévigné, parues en Pléiade. Résultat : un film brillant, piquant, parfois acide, sur la si belle langue du XVIIe siècle.

D'où vient cette idée originale d'adapter les lettres de Mme de Sévigné ?

Isabelle Brocard. Je voulais d'abord parler des relations mère/fille. J'ai donc lu les lettres de Mme de Sévigné : une femme excessive et une voix très originale. Le XVIIe siècle est présenté sous les fastes de Louis XIV alors qu'il y a des famines et des guerres. Il fallait tout dépoussiérer. Notamment montrer que les femmes écrivent sans qu'on le sache forcément. *La Princesse de Clèves* est un texte moderne et passionnant. J'aime aussi beaucoup les *Maximes* de La Rochefoucauld. C'est un siècle dont la langue me plaît et je voulais la faire entendre.

Vous êtes-vous dit que ce serait compliqué de mettre en scène cette langue-là ?

I.B. Je mûris ce film depuis longtemps. Il s'est écrit durant dix ans. Sans moderniser la langue, je voulais éviter la théâtralité. Il fallait sentir qu'on était dans une autre époque. Les projections et les débats m'ont confortée dans ce choix : les jeunes ne sont pas rebutés par le texte. L'expression des sentiments est très précise et très compréhensible.

Quelles ont été les premières décisions concernant l'écriture ?

I.B. Je ne voulais pas réaliser une biographie. Il fallait donc trouver une dramaturgie qui fasse avancer le récit. La première version du scénario faisait 200 pages. J'imaginais tout raconter du quotidien des femmes au XVIIe. Yves Thomas, mon coscénariste, a tout mis par terre. J'ai utilisé les lettres que je replaçais dans les dialogues. Yves s'est occupé de la structure.

Justement, comment avez-vous intégré les lettres dans les dialogues ?

I.B. Nous n'avons pas les lettres de la fille de la marquise, uniquement celles de cette dernière. Il fallait donc inventer la voix de Françoise. Il a été décidé de s'en tenir à la relation entre les deux femmes, en s'attardant surtout sur Mme de Sévigné. Ce qui m'intéressait, c'était la naissance d'une écrivaine qui devient une autrice à part entière. En écrivant, la musique des mots a pris le dessus et les dialogues sont venus facilement.

Comment s'est passé le travail avec les comédiennes ?

I.B. On a beaucoup parlé des personnages et de leur relation. On a fait des lectures. Ana Girardot et Karin Viard ont travaillé de leur côté. Elles étaient très excitées. Cédric Kahn, lui, était plus anxieux : ce n'est pas du tout son univers. Parler dans une langue différente construit un personnage. La langue donne une ossature.

Comment avez-vous imaginé votre mise en scène ?

I.B. Je ne fais pas beaucoup de prises, mais je laisse chaque séquence se dérouler en entier. J'aime quand on est très loin ou très près des acteurs. L'histoire raconte aussi le corps des personnages. Je ne voulais pas que les scènes soient statiques, au besoin je faisais des mouvements légers.

***Madame de Sévigné* est aussi un livre que vous avez écrit, tiré… de votre film.**

I.B. C'est un hasard. Fayard avait acheté les droits d'adaptation du film pour une novélisation. J'ai reçu un chapitre : ce n'était pas bien du tout. Fayard m'a proposé d'écrire. J'ai beaucoup aimé l'exercice. Je pouvais entrer dans la tête des personnages surtout dans celle de la fille de Mme de Sévigné. Et j'ai pu écrire des scènes que je n'avais pas filmées. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Madame de Sévigné** d'Isabelle Brocard, avec Karin Viard, Ana Girardot, Cédric Kahn… En salles le 28 février.
→ À noter aussi la parution de *Madame de Sévigné. L'excessive tendresse* d'Isabelle Brocard (Fayard).

SDP

THOMAS SWEERTVAEGHER

5 QUESTIONS À... VEERLE BAETENS

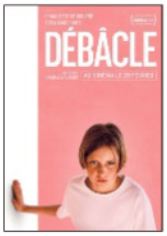
L'actrice, vue notamment dans *Alabama Monroe*, réalise son premier film, le très réussi *Débâcle*, d'après le roman de Lize Spit. L'histoire d'Éva qui revient dans son village après avoir vécu un traumatisme dans son enfance.

Connaissiez-vous le roman ?

Veerle Baetens. Je le connaissais sans l'avoir lu. Après la lecture, j'ai tout de suite senti ce qui me touchait : le glaçon comme élément de suspense, la tension entre les enfants et cette jeune adulte incapable d'avoir des relations avec autrui. La notion de traumatisme me touche en général. Chez Éva, il détermine toute sa vie.

Écrire un scénario original, comme vous l'avez fait pour la série *Tabula Rasa*, ou adapter un roman : quelles sont les différences ?

V.B. Tous deux ont leur singularité. Écrire un scénario original, c'est planter une gaine et la laisser pousser. Adapter un livre, c'est comme un bonzaï qu'il faut couper petit à petit. C'est choisir et éliminer, en gardant l'histoire et l'atmosphère.



Comment amener à soi une histoire écrite par quelqu'un d'autre ?

V.B. Il faut d'abord oser le faire. J'ai écrit toute seule pendant deux ans puis j'ai eu besoin de quelqu'un pour me sortir de la bulle du roman. On dit souvent qu'il faut lire le livre une fois et le jeter à la poubelle. Je n'ai pas suivi ce conseil ; je l'ai lu cinq fois. Je suis fidèle, même si je reconnais aussi avoir trahi. Le livre était un monologue et le personnage est très passif. On a eu besoin d'une confrontation physique alors que, dans le livre, tout se passe dans la tête du personnage. Dès le début, j'ai supprimé la voix off, même si j'adore ce principe narratif.

Comment avez-vous travaillé avec votre scénariste ?

V.B. Nous avons écrit à partir de conversations : je parle, il résume, j'écris. J'avais déjà fait un tri dans les scènes, mais on a beaucoup travaillé la fin.

Aviez-vous des références cinématographiques ?

V.B. Les films de Michael Haneke et de Lars von Trier. Combiner caméra fixe et caméra en mouvement comme dans *Blue Valentine* aussi, réalisé avec beaucoup de délicatesse. *Les Goonies* pour les scènes avec les enfants. *Kill Bill* pour le personnage adulte : la robe jaune que porte Éva est inspirée de celle d'Uma Thurman. ■

Propos recueillis par E.L.

→ **Débâcle** de Veerle Baetens, avec Sébastien Dewaele, Charlotte De Bruyne… En salles le 28 février.

Duras, Rousseau, Colette, Tolstoï...

Leurs vies comme vous ne les avez jamais entendues

Portraits, Un podcast de LiRE magazine

DVD

REMORQUES
JEAN GRÉMILLON
(CARLOTTA)
→ **Si, lorsqu'on évoque le travail de Jacques Prévert pour le cinéma, on pense spontanément aux *Enfants du paradis* ou à *Quai des brumes*, il ne faudrait pas oublier d'autres chefs-d'œuvre. Ainsi, on peut redécouvrir en version restaurée 4K ce magnifique long-métrage avec le couple Gabin-Morgan, qui restitue les mouvements des vagues et des sentiments.** B.L.

JOURS TRANQUILLES À CLICHY
CLAUDE CHABROL
(LCJ)
Parmi les adaptations les plus étonnantes signées Chabrol, cette relecture du roman autobiographique d'Henry Miller, sortie en salles en 1990, mérite d'être redécouverte. Un drôle d'objet, où se mêlent prostitution et quête proustienne, dans la France des années 1930. Et une curiosité, dans la carrière de « Chacha ». B.L.

LIVRE

BUSBY BERKELEY. L'HOMME QUI FIXAIT DES VERTIGES
SÉVERINE DANFLOUS, PIERRE-JULIEN MAREST(MAREST)
→ **Ce n'est pas si commun : allier un travail de cinéphiles, d'historiens, d'écrivains. Résultat : une *« biocinégraphie romanesque »* de Busby Berkeley, réalisateur et surtout chorégraphe hollywoodien méconnu, des années 1930-1950, mais dont les ballets sont spectaculaires ; on en trouve des extraits sur Internet. Une sorte de kaléidoscopes géants avec des effets visuels ahurissants. Berkeley a révolutionné le genre comédie musicale. Il valait bien ce livre, écrit à quatre mains : un gros travail de documentation, des anecdotes florissantes et des échappées littéraires bienvenues pour maintenir l'intérêt. En filigrane, une autre histoire de l'âge d'or hollywoodien.** E.L.

Vas-y Michel, c'est bon-bon-bon !

Un concours de sosies de l'auteur de *Soumission* sur l'île de la Guadeloupe avec Blanche Gardin ? C'est le sujet du très drôle et grinçant *Dans la peau de Blanche Houellebecq*.

Il faut vraiment avoir abusé des champignons hallucinogènes ou du rhum au bois bandé pour imaginer un concours de sosies de Michel Houellebecq à la Guadeloupe. Tel est pourtant l'improbable point de départ du nouveau long-métrage de Guillaume Nicloux – celui-là même qui avait concocté l'irrésistible *L'Enlèvement de Michel Houellebecq*. Après avoir discuté dentition avec Jean-Pascal Zadi (sic), l'homme de lettres prend donc la direction des Antilles, en compagnie de son ex-kidnappeur, et retrouve là-bas Blanche Gardin, qui préside la manifestation. C'est le début d'une odyssée, aussi grinçante qu'hilarante. Certes, le rythme est en dents de scie et les saynètes sont inégalement inspirées. Mais c'est paradoxalement ce ton foutraque qui donne tout son charme et sa drôlerie à *Dans la peau de Blanche Houellebecq*. Dans lequel on soulignera un parallèle « audacieux » entre la littérature de la créolité et les œuvres de l'homme à la parka. Et comment ne pas apprécier l'interprétation, surprenante, de *La Marseillaise* par… Francky Vincent ! ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 13 mars)

Peut mieux faire

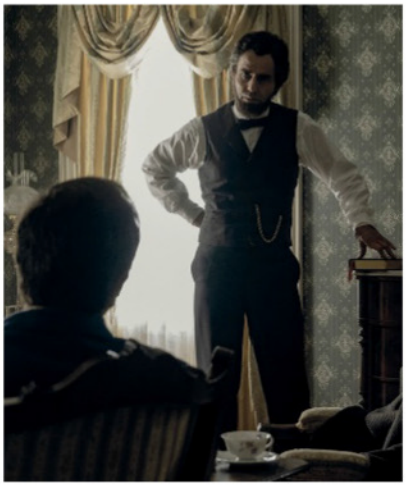
Le travail est propre et bien fait. Mais sans génie ni beaucoup de cinéma. Pour son premier long-métrage, Philippe Pollet-Villard adapte avec *Tombés du camion* son propre roman (*Le Naufrage de Stanislas,* qui paraît simultanément chez Flammarion), l'histoire d'un pêcheur sans bateau, obligé de s'adonner à des petits trafics et qui tombe, un jour, sur un gamin, passager clandestin d'un camion. Un sujet sociétal et actuel, comme on dit, que Pollet-Villard raconte par le menu, bien aidé par les interprètes, notamment Patrick Timsit (Stanislas) et Valérie Bonneton (sa femme Françoise). Mais il aurait fallu moins d'application dans la mise en scène pour s'attacher aux personnages. Un peu plus de mordant et de mouvements aussi. On ne s'y ennuie pas vraiment, on ne se passionne pas vraiment non plus. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 28 février)

ET AUSSI…

Paul Atréides va-t-il cette fois sauver le monde ? *Dune. Deuxième partie* devait sortir en novembre 2023, date reportée au 28 février pour cause de grève à Hollywood. Denis Villeneuve ne s'est pas noyé dans le sable, avec cette adaptation de Frank Herbert (28/2). *Les Carnets de Siegfried* est le dernier film de Terence Davies (*Distant Voices*) : l'histoire d'un poète pacifiste plongé dans la (cruelle) vie mondaine (6/4). Les fans de jazz et de BD nippone seront aux anges avec *Blue Giant,* une adaptation sensorielle et sensationnelle du manga (6/4). Enfin, Christine Angot continue d'explorer son histoire personnelle, cette fois-ci sous la forme d'un documentaire, avec *Une famille* (20/4). ■ **E.L. et B.L.**

JEAN-CLAUDE LOTHER



Qui va à la chasse…

La traque de l'assassin d'Abraham Lincoln vue à travers les yeux de son bourreau et de son entourage intime.

Comme son titre l'indique, *Manhunt* raconte l'histoire d'une chasse à l'homme. En l'occurrence, celle de John Wilkes Booth, acteur de théâtre et sympathisant des Confédérés qui, le 14 avril 1865, assassina Abraham Lincoln d'une balle alors qu'il assistait à la représentation de la pièce *Our American Cousin*. Un événement qui marqua à jamais l'histoire américaine, au même titre que l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, près d'un siècle plus tard. Créée par Monica Beletsky (*Fargo, The Leftovers, Friday Night Lights*) et en partie réalisée par Carl Franklin – bien connu des amateurs de films noirs pour ses formidables *Un faux mouvement* et *Le Diable en robe bleue* –, cette mini-série adaptée du livre *Manhunt. The 12-Day Chase for Lincoln's Killer* de James L.Swanson, relate les impacts à la fois sociaux, politiques et privés de cet assassinat. En mettant dos à dos l'enquête du secrétaire à la Guerre Edwin Stanton et la fuite désespérée de Booth, la série nous donne à voir les deux facettes d'une Amérique irréconciliable, prise en étau entre progressisme et régression. Révélé par la pièce de théâtre *Harry Potter et l'Enfant maudit* en 2016, l'Irlandais Anthony Boyle prête ici ses traits à l'ambivalent John Wilkes Booth. Tour à tour charismatique et repoussant, magnétique et diabolique, le comédien incarne à la perfection les multiples facettes de ce personnage plus complexe qu'il n'y paraît. Face à lui, Tobias Menzies (excellent prince Philippe dans les saisons 3 et 4 de *The Crown*) se révèle d'une incroyable justesse dans la peau d'Edwin Stanton, homme brisé par la guerre de Sécession et ses effets collatéraux. Jouant habilement sur différentes temporalités, *Manhunt* se révèle extrêmement prenante, brillant à la fois par sa qualité d'écriture mais également d'interprétation. ■

Ilan Ferry

(Sur Apple TV + à partir du 15 mars)

• THÉÂTRE

Une mère déchue

Clémentine Célarié livre l'une de ses plus belles prestations dans *Je suis la maman du bourreau*, adaptation du roman poignant de David Lelait-Helo.

On la savait grande actrice, mais sans l'avoir jamais vue à ce point métamorphosée pour un rôle qui restera sans doute comme l'un des plus éprouvants de sa carrière : celui d'une mère, Gabrielle de Miremont, fervente catholique depuis toujours, qui découvre, au crépuscule de son existence de prières et de sacrifices, que son fils adoré, ce fils unique qu'elle avait offert à Dieu dès sa naissance au point de le conduire jusqu'à la prêtrise, était, en fait, un monstre. Debout ou assise, parfois à genoux, presque tout le temps agrippée à son journal intime, cette mère, dont l'éducation lui avait toujours interdit de flancher, va faire, méticuleusement et douloureusement, le récit de sa vie, indissociable de celle de son fils chéri, jusqu'aux premiers soupçons de son ignominie relatés dans la presse locale. En mère aveuglée par son amour, elle va d'abord exprimer du déni, puis dire sa dévastation après avoir eu la preuve qu'il est bien un violeur d'enfants et que, de ce fait, il a fait d'elle l'inacceptable : une « *maman de bourreau* »… Tour à tour pathétique, brisée, incrédule, hors de ses gonds, Clémentine Célarié – qui s'est mise en scène elle-même pour ce monologue adapté, par elle aussi, du poignant roman éponyme de David Lelait-Helo (prix Claude-Chabrol 2022) – passe d'une émotion à une autre avec une dextérité époustouflante. Sa puissance de jeu est telle que le public, sidéré, anéanti lui aussi par cette tragédie, met du temps à applaudir. Comme à sa création l'année dernière à Avignon, ce spectacle est un triomphe. ■

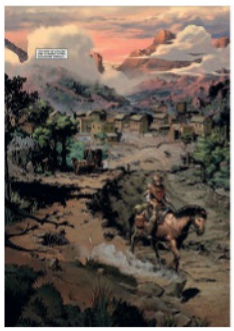
Dominique Poncet

→ **Je suis la maman du bourreau**
de David Lelait-Helo. Adaptation, mise en scène et interprétation de Clémentine Célarié. Théâtre de la Pépinière (Paris 2e), du mardi au dimanche, jusqu'au 4 mai 2024.

APPLE TV - FRANÇOIS FONTY

Créatures de l'Ouest

Jean-Luc Istin et Bertrand Benoit proposent, dans cet album qui les réunit, un mélange réussi entre fantasy et western.



Dans un Ouest dystopique, un nain, un gobelin et un chasseur de primes unissent leurs forces face à un être diabolique capable de ressusciter les morts. Singulier mélange entre *Le Hobbit* de J.R.R. Tolkien et *La Tour sombre* de Stephen King, *West Fantasy* convoque le meilleur de deux genres a priori antinomiques : le western et la fantasy. Et si la sauce prend, ce n'est pas tant du fait de son intrigue, somme toute classique mais très efficace, que de sa direction artistique à tomber par terre. Il faut dire que *West Fantasy* est né de l'association entre deux amoureux fous du genre. Aux commandes de cet étrange et néanmoins très réussi objet pop aux accents lovecraftiens, on retrouve Jean-Luc Istin, auteur et directeur de collection rompu au genre fantasy puisqu'on lui doit notamment *Les Druides, Elfes, Guerres d'Arran, Mages, Merlin, Orcs & Gobelins*. Pour raconter cette histoire qu'on devine au fil des pages toujours plus ambitieuse, il s'est associé au dessinateur Bertrand Benoit, touche-à-tout qui a œuvré aussi bien dans le jeu vidéo, les figurines, les jeux de société ou encore la bande dessinée et qui officie ici également en tant que cocréateur. Les deux hommes insufflent à *West Fantasy* leur passion et bardent leurs pages de références qui ne manqueront pas d'exciter les aficionados. Transpirant l'amour du genre de sa première à sa dernière case, l'album ne fait aucune concession et ne cesse d'égrainer sa noirceur au fil des pages. On attend avec impatience la suite de ce premier tome sobrement intitulé *Le Nain, le chasseur de primes et le croque-mort*, en espérant qu'ils développeront une mythologie à la hauteur des promesses. ■

Ilan Ferry

WEST FANTASY (T. 1). LE NAIN, LE CHASSEUR DE PRIME & LE CROQUE-MORT
J.L. ISTIN, BERTRAND BENOIT
56 P., OXYMORE, 15,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 MARS.

• LES CLASSIQUES DE BOLL Poil de Carotte

BOLL - OXYMORE 2024

La leçon de piano

Un ouvrage composé d'entretiens reconstitués, et récemment réédité, donne des clés pour mettre Glenn Gould à notre portée.

SDP

« *L'expérience gouldienne* […] *relève d'un phénomène de nature proprement religieuse, et l'on serait gouldien comme d'autres sont chrétiens.* » Voilà comment le musicologue et cinéaste Bruno Monsaingeon introduit un livre rare, consacrant la mémoire du pianiste le plus fascinant de l'histoire moderne, mort en 1982 à 50 ans. La réédition de cette entreprise passionnante autour de l'œuvre et de la pensée de Glenn Gould offre un accès direct aux réflexions les plus intimes de l'artiste dont la démarche dépassait largement le rapport à l'instrument, qu'il abordait de manière tout à fait singulière, avec un toucher reconnaissable entre mille et une aversion pour la pédale. *Non, je ne suis pas du tout un excentrique* réunit dans sa première partie une série d'entretiens menés entre 1959 et 1980. Dans une seconde section, un document artificiel et particulièrement original nous plonge dans une « *vidéoconférence* » animée par dix interlocuteurs et composée de toutes pièces par l'auteur de l'ouvrage à partir de bribes d'interviews et de souvenirs personnels. Cette séquence présente le rapport du pianiste américain au concert public (qu'il arrêta de donner à partir de 32 ans), à l'enregistrement, aux compositeurs (Bach qu'il vénérait ou Mozart qu'il « *désapprouvait* »), aux interprètes… Quelques pépites dominent cette somme précieuse, notamment la retranscription d'une conversation échangée entre Glenn Gould et Yehudi Menuhin lors d'une émission de la CBC en 1965. À placer dans toutes les bibliothèques de mélomanes ! ■

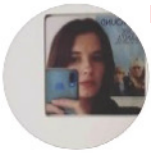
Aude Giger

NON, JE NE SUIS PAS DU TOUT UN EXCENTRIQUE
GLENN GOULD
MONTAGE ET PRÉSENTATION DE BRUNO MONSAINGEON, 240 P., FAYARD, 14 €

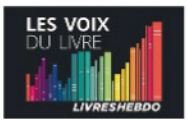
Les visites littéraires
LiRE magazine

Marchez sur les pas
des grands écrivains
avec un conférencier pour
découvrir Paris autrement !

Réservations sur www.lire.fr
Et ici aussi



LE COMPTE INSTAGRAM
@alixvanpee
→ Chroniqueuse dans l'émission *28 minutes* d'Arte, Alix Van Pée publie sur son compte Instagram des critiques savoureuses des livres qui font l'actualité littéraire. La dernière en date, sur l'excellent *Birnam Wood* d'Eleanor Catton.



LE PODCAST
Les Voix du livre
→ Une fois par mois, le média destiné aux professionnels du livre offre à ses lecteurs un podcast balayant l'actualité littéraire. Au programme de cette émission animée par la journaliste Lauren Malka, le renouveau du « livre objet », l'intelligence artificielle ou encore les méchants dans la littérature jeunesse.

LA VIDÉO YOUTUBE
***Dune* vu par l'Arte Book Club**
→ On ne vantera jamais assez le travail de cette série documentaire produite par Arte, qui renouvelle avec talent les codes de l'analyse littéraire. Alors que la sortie en salle du deuxième opus du *Dune* de Denis Villeneuve est sur toutes les lèvres, on vous invite à revoir la vidéo consacrée à la saga littéraire de Frank Herbert.

Confession du roi des espions

Son nom est Carré, John Le Carré : un documentaire à découvrir en ligne revient sur le parcours du Britannique.

Lancées dans une course folle à l'audience, qui se traduit le plus souvent par une production cinématographique effrénée de contenus hautement addictifs, les plateformes ne nous ont pas vraiment habitués aux temps calmes, aux invitations à la contemplation et à la réflexion que représentent les documentaires littéraires. Mais cet hiver Apple TV + a pris tout le monde à contrepied avec un film exceptionnel consacré au roi du roman d'espionnage, le Britannique John le Carré (1931-2020). En s'appuyant sur ses Mémoires, *Le Tunnel aux pigeons. Histoires de ma vie,* ainsi que sur l'interview qu'il lui a accordée juste avant sa mort, le réalisateur américain Errol Morris, oscarisé pour *The Fog of War* (2003), est parti sur les traces du plus secret des écrivains. Raconter cette existence de faux-semblants, de légendes et d'illusions représentait un sérieux défi que Morris relève haut la main. Impossible d'adopter une démarche encyclopédique quand on s'attaque à un auteur aussi menteur et manipulateur que les personnages de son œuvre. Alors, il assemble avec malice un puzzle étrange qui gravite autour d'un face-à-face magistral. Car l'entretien, filmé par tout un dispositif de caméras mêlant les prises de vues déroutantes, est un rare moment de confession littéraire lors duquel David Cornwell, c'est son vrai nom, se livre sans fard. Son métier d'espion pour le MI5 et le MI6 pendant la guerre froide, sa reconversion dans l'écriture après qu'on a grillé sa couverture, la part de réalité et de fiction dans son œuvre : on est complètement subjugué par cette figure unique de la littérature. Et on meurt d'envie de relire *L'espion qui venait du froid* (1965), *La Taupe* (1974) ou *La Maison Russie* (1989). ■

Léonard Desbrières

***John Le Carré. Le tunnel aux pigeons,* d'Errol Morris, disponible sur Apple TV+.**

• LIVRES AUDIO

LES ABRICOTS DU DONBAS
DE LUBA YAKYMTCHOUK
LU PAR CATHERINE DENEUVE (DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ Considéré par le magazine *Forbes* comme l'un des dix livres nécessaires pour comprendre le conflit en Ukraine, ce recueil de près de 50 poèmes dépeint avec une verve envoûtante le quotidien de la guerre et ses effets les plus intimes. La lecture et le phrasé de Catherine Deneuve renforcent la dimension quasiment hypnotique du texte.

MA VIE SANS GRAVITÉ
DE THOMAS PESQUET
LU PAR LOÏC CORBERY (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ De son enfance à des séjours dans la Station spatiale internationale, l'astronaute Thomas Pesquet dépeignait, dans une autobiographie relativement libre, le parcours qui l'a finalement conduit en orbite. Loïc Corbery, de la Comédie-Française, prête sa voix au spationaute et relate avec une grande justesse ce parcours de vie exceptionnel et ses multiples jalons.

ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES/LE COMBAT DES CHEFS
D'ALBERT UDERZO ET RENÉ GOSCINNY
LU PAR DOMINIQUE PINON (AUDIOLIB)

■ Entouré par ses sept complices, Dominique Pinon relève avec allégresse le défi de l'adaptation audio d'une bande dessinée mythique. Cette nouvelle aventure d'Astérix et Obélix prend la forme d'une expérience sonore réjouissante, alors que les Gaulois rêvent de vaincre les Romains du camp d'Aquarium aux prochains Jeux olympiques.

Christophe Rioux

APPLE TV+

« LES BOULEVERSANTES MÉMOIRES
D'UN POÈTE TOURMENTÉ »
THE NEW YORK TIMES

LE DERNIER FILM DE
TERENCE DAVIES

LES CARNETS DE SIEGFRIED

(BENEDICTION)

AU CINÉMA LE 6 MARS

Le Monde · Cahiers du cinéma · l'officiel spectacles · TRANSFUGE · Télérama

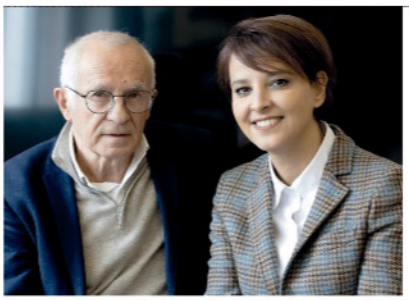
CONDOR

Pourquoi faudrait-il mettre en doute les idées de Kafka ?

À l'heure du 100e anniversaire de la mort de l'auteur du *Procès*, le sociologue Geoffroy de Lagasnerie alerte contre la tentation de se référer à lui pour penser la justice. Verdict ?

Connu pour ses idées provocantes, Geoffroy de Lagasnerie fête le 100e anniversaire de la mort de Franz Kafka à sa manière, en nous invitant à nous « *méfier de Kafka* ». Ce dernier nous conduirait en effet à une appréhension faussée de la justice, de l'État et du pouvoir, sujets de prédilection de l'auteur, en focalisant notre attention sur leurs dysfonctionnements – la justice absurde du *Procès* et de *La Colonie pénitentiaire* – plutôt que sur les institutions elles-mêmes, qu'il juge problématiques en soi. On reconnaît les thèses de Lagasnerie, héritier de l'abolitionnisme pénal des années 1960-1970, persuadé qu'il est possible de « *gérer les illégalismes* » sans prison ni peine, en optant pour des formes de « *médiations spontanées* » ou même, soyons fous, en passant l'éponge sur les atteintes aux lois – un point de vue rafraîchissant, que les associations de victimes apprécieront. On l'aura compris, *Se méfier de Kafka,* malgré son titre, parle des idées de Lagasnerie beaucoup plus que de la littérature de Kafka. Ce n'est pas inintéressant, même si ça ne va pas loin : l'auteur, pour étirer son texte jusqu'aux 90 pages réglementaires, se répète, multiplie les citations décoratives et abuse des tournures caoutchouteuses chères aux émules de Foucault et de Bourdieu, avec leurs « *dispositifs* », leurs « *productions* », leurs « *logiques* » et leurs « *instances* ». Il trouve quand même le temps de se contredire : le pouvoir discrétionnaire est-il une bénédiction (page 56) ou une malédiction (page 64) ? À ce sujet, il emploie les mots « discrétionnaire » et « arbitraire » l'un pour l'autre, comme si c'était la même chose. On préférera lire, sur l'écrivain tchèque, le récent *J'irai chercher Kafka* de Léa Veinstein. Une « *enquête littéraire* » publiée chez… le même éditeur ! ■ **Bernard Quiriny**

SE MÉFIER DE KAFKA
GEOFFROY DE LAGASNERIE
90 P., FLAMMARION, 18 €

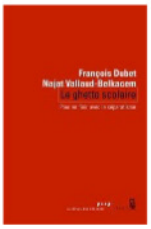


Comment lutter contre le séparatisme scolaire ?

L'ex-ministre Najat Vallaud-Belkacem et le sociologue François Dubet en appellent à une *« nouvelle révolution de la mixité »*. Mais comment peut-on la rendre encore possible ?

Selon la dernière enquête Pisa parue fin 2023, notre école obtient des résultats très moyens par rapport à ceux des autres pays de l'OCDE, et qui s'effondrent en mathématiques. Elle est aussi l'une de celles où la ségrégation scolaire, la séparation des élèves en fonction de leurs origines sociales et culturelles, est la plus poussée et, à rebours de notre mythe méritocratique républicain, l'une des plus « *reproductrices* », où le statut des parents détermine le plus fortement les performances des élèves.

Comme le notent Najat Vallaud-Belkacem et François Dubet dans *Le Ghetto scolaire*, notre système éducatif ne fait par là que refléter nos inégalités sociales et leur répartition spatiale, avec notamment la mutation des anciennes banlieues populaires en « *quartiers* » – ghettos. Mais, le diplôme étant devenu une clé d'accès universelle, la situation se voit encore aggravée par les stratégies des familles, cherchant à éviter les « *établissements difficiles* » près de chez elles pour en choisir d'autres ailleurs, souvent dans le privé. Ainsi, 70 % des élèves défavorisés fréquentent le collège de leur secteur, contre 52 % des très favorisés. De là une école à deux vitesses, « *du tri* », avec ses effets néfastes sur la cohésion de notre société. Or, se référant à plusieurs études et expérimentations, nos auteurs montrent qu'en tirant les élèves les plus fragiles « *vers le haut* » sans faire baisser le niveau des meilleurs et en améliorant leurs compétences sociales d'ouverture d'esprit, de respect de l'autre et de coopération, la mixité est une stratégie gagnante pour tous. Même difficile, le défi doit être relevé, pour une meilleure éducation et une société plus juste et solidaire : l'école, concluent-ils, se trouve au cœur de notre « *nouvelle question sociale* ». ■ **Patrice Bollon**



LE GHETTO SCOLAIRE. POUR EN FINIR AVEC LE SÉPARATISME
FRANÇOIS DUBET, NAJAT VALLAUD-BELKACEM
144 P., SEUIL, 12,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

PASCAL ITO/FLAMMARION – ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Petites annonces pour grande histoire

Depuis leur émergence à la fin des années 1990, les sites de rencontre ont leurs détracteurs. Laisser le soin à un algorithme de rapprocher deux individus, n'est-ce pas le meilleur moyen de désincarner l'amour, de le dépouiller de toute spontanéité en troquant le délice de ses voies mystérieuses pour un rapprochement froidement calculé ? Dans son ouvrage *Pas sérieux s'abstenir. Histoire du marché de la rencontre, XIXe-XXe siècles*, Claire-Lise Gaillard montre – n'en déplaise aux romantiques invétérés – que Cupidon n'a pas attendu l'avènement d'Internet pour faire de son art un business. Loin de l'image d'Épinal du coup de foudre entre deux êtres soudain seuls au monde, l'historienne fait valoir, en s'intéressant notamment à la presse des petites annonces et aux agences matrimoniales, que la rencontre est fondamentalement un fait social construit et une affaire d'intermédiaires. Déjà, au XIXe siècle, ce marché faisait l'objet de tous les fantasmes et soupçons, offrant à la littérature de nouveaux personnages hauts en couleur et à la société la crainte d'une corruption des mœurs. Souvent tabou dans les familles, le recours aux agences ou aux annonces a pourtant connu un succès qui nous renseigne sur les représentations et aspirations, individuelles comme collectives, qui entourent le mariage.

Cette tension entre la méfiance que suscitent ces formes d'intermédiation déléguées à un tiers étranger et le besoin d'y recourir malgré tout traduit, selon l'autrice, l'articulation difficile de la morale et du commercial, le questionnement inquiet de la frontière entre public et privé, mais aussi les reconfigurations parfois houleuses d'un modèle matrimonial où les cercles familial et amical ne sont plus nécessairement au centre de l'intrigue : « *Le marché de la rencontre est un poste d'observation de la structure et de l'épaisseur du lien social. Puisque les agences et annonces promettent à leur clientèle d'aller au-delà du cercle des relations ordinaires, elles rendent visibles les cloisonnements, les entre-soi qui se referment et les portes qui s'ouvrent.* » Affaire privée en ce qu'il concerne le destin de deux personnes et leurs espoirs communs, le mariage n'en reste pas moins aussi une affaire publique, et les journaux dédiés n'oublient pas, comme *L'Indicateur des mariages* fondé en 1790, de mettre en avant le rôle qu'ils jouent dans la naissance de futurs citoyens épanouis car issus d'unions heureuses.

Faire l'histoire du marché de la rencontre, c'est ainsi montrer comment l'étude d'un phénomène ordinaire et en apparence anodin constitue une ressource précieuse pour observer l'évolution des sociétés et des mentalités. En enquêtant sur les raisons qui poussent à faire appel aux agences, et en procédant à l'analyse linguistique et sémantique des annonces, Claire-Lise Gaillard déploie toute la complexité de nos relations, de ce qui fait aux yeux de chacun la valeur de l'autre et de soi-même. Elle met aussi en évidence le poids des stéréotypes patriarcaux sur le façonnement de l'idéal amoureux, et la manière dont l'imaginaire collectif influence le rapport personnel à l'amour. Si la magie opère par annonce interposée, c'est précisément en raison de ces représentations et codes communs qui construisent des aspirations compatibles. D'aucuns verront peut-être dans le choix d'aborder l'amour par les coulisses de sa fabrication un geste désenchanteur. On peut penser, à l'inverse, que la démarche met à l'honneur toute l'ingéniosité dont les humains font preuve pour unir deux singularités. ■

> CUPIDON N'A PAS ATTENDU INTERNET POUR FAIRE DE SON ART UN BUSINESS

★★★★☆

PAS SÉRIEUX S'ABSTENIR. HISTOIRE DU MARCHÉ DE LA RENCONTRE, XIXE-XXE SIÈCLE

CLAIRE-LISE GAILLARD

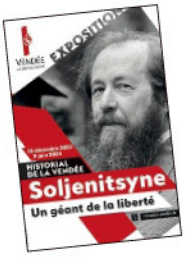
376 P., CNRS, 25 €

AUDREY SOVIGNET

Soljenitsyne, chantre de la liberté

L'Historial de la Vendée rend hommage à l'auteur de *L'Archipel du goulag,* à travers une rétrospective inédite.

Parmi les chefs-d'œuvre que recèle la littérature mondiale, *L'Archipel du goulag* a marqué l'Histoire à jamais. Cette immense fresque relatant l'univers concentrationnaire soviétique a été écrite par Alexandre Soljenitsyne (1918-2008) dans la clandestinité et publiée à Paris en 1973, après que le KGB a confisqué une copie de son manuscrit. Mobilisé par l'Armée rouge, l'auteur est condamné en 1945 à une peine de redressement dans un camp pour avoir critiqué le régime de Staline, une expérience qu'il consigne dans *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962). À la suite de cette parution, il reçoit des milliers de lettres et autant de témoignages de victimes du goulag. Lui-même prisonnier politique, il devient leur porte-parole et rédige *L'Archipel du goulag.* Un texte explosif qui lui vaut d'être déchu de la nationalité russe puis de s'exiler en Suisse et aux États-Unis. Soljenitsyne ne pourra regagner sa mère patrie qu'en 1994.



À l'occasion du 50e anniversaire de son livre phare, l'Historial de la Vendée, que le lauréat du prix Nobel a inauguré le 25 septembre 1993, lui consacre une exposition poignante, retraçant à la fois l'itinéraire de ce fervent défenseur de la liberté d'expression et ses principaux ouvrages. Le parcours immersif détaille donc les étapes de sa vie en mettant en perspective les bouleversements de son pays avec des peintures, des affiches, des uniformes, des armes, des drapeaux, des documents d'archives, des éditions originales. Ainsi que des pôles d'écoute diffusant des interviews de spécialistes pour narrer le destin exceptionnel de celui qui s'est battu pour dénoncer la répression et éveiller les consciences. ■ **Gabrielle Martin**

→ **Soljenitsyne, un géant de la liberté**
Historial de la Vendée, jusqu'au 9 juin. *vendee.fr*

3 QUESTIONS À... NINE SIMON

DIRECTRICE ARTISTIQUE DU SALON DU LIVRE DE GENÈVE

Du 6 au 10 mars, le Palexpo accueille l'événement littéraire suisse pour cinq journées de rencontres, d'animations, d'expositions et de remises de prix.

Quelle est votre mission au sein du Salon du livre de Genève ?

Nine Simon. Je supervise une formidable équipe de programmateurs, chacun ayant des compétences et des connaissances qui permettent à ce salon de faire rayonner toutes les littératures et tous les registres éditoriaux francophones. Notre mission est de réunir un large public, de le contenter et d'amener les gens au livre par tous les biais. Car tout mène au livre, et le livre mène à tout !

Comment définiriez-vous l'identité de votre manifestation ?

N.S. Je dirais pluralité, richesse, diversité et qualité. Il y a des lecteurs qui viennent tous les ans ainsi que des personnes qui découvrent le salon, et qui, à travers une animation, un sujet, vont arriver au livre. Le livre rassemble, fédère, réunit, que ce soit autour de la bande dessinée, de la philosophie, du roman. À cet égard, nous sommes très heureux de compter sur la participation de trois invités d'honneur : Joël Dicker, Élisa Shua Dusapin et Léonie Bischoff. Ils incarnent à merveille cette édition.

Quelles sont les nouveautés de cette année ?

N.S. À l'occasion du 8 mars, nous avons décidé de consacrer un créneau horaire aux femmes, non seulement à travers des thématiques mais aussi dans les prises de parole. Le lien entre le cinéma et la littérature est également au cœur de cette édition 2024 : nous aurons la chance de recevoir des réalisateurs et acteurs qui écrivent, et il y aura aussi des livres qui parlent de cinéma, une exposition, des animations… Dans le cadre de notre collaboration avec Quais du Polar, il y aura de belles rencontres avec des auteurs connus ou émergents. Nous tenons à toujours nous renouveler pour étonner et, je l'espère, ravir le public ! ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

salondulivre.ch

PIERRE ALBOUY - SDP

LES CLASSIQUES DE
LIRE magazine

Shakespeare
Sa majesté & ses mystères

Voltaire voyait en lui un « *génie barbare* ». Et pour cause ! William Shakespeare a brillé dans chaque genre du théâtre, avec des pièces qui ignoraient les règles d'unicité ou de bienséance propres au bon goût français. Dans ses comédies, on trouve de la tragédie, et inversement. Ses personnages peuvent tuer ou torturer sur scène – voir la double énucléation du brave Gloucester par le traître Cornouailles dans *Le Roi Lear*. Qu'il donne dans la farce scabreuse ou dans les monologues élevés, Shakespeare excellait dans tout. Ce qu'il fallait pour séduire le public bigarré des théâtres londoniens du XVIe siècle. Mais si l'importance de son œuvre ne se discute pas, sa vie reste largement mystérieuse. Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine*, nous tâchons de circonscrire l'individu Shakespeare, d'interroger sa poétique extraordinairement variée, d'analyser ses usages des genres théâtraux, de nous pencher sur ses sonnets. Avec Robert Kopp, Anthony Burgess, Barbara Schulz… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

GRAND PRIX 2024
RTL LIRE magazine

QUI L'EMPORTERA ?

JF PAGA/GRASSET

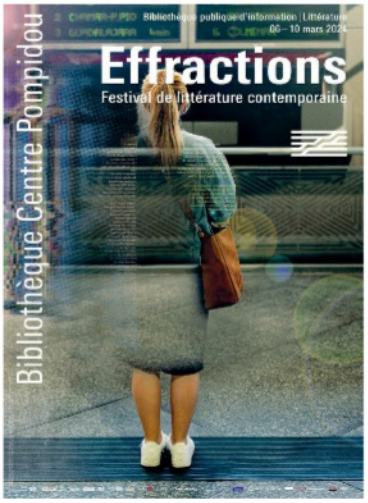
Qui succédera à Gaëlle Nohant *(photo)* et son *Bureau d'éclaircissement des destins* au palmarès du grand prix RTL-*Lire Magazine* ? Pour cette édition 2024, un jury – composé de collaborateurs des deux médias – a donc déterminé le 10 janvier dernier la liste des cinq finalistes : *Un monde à refaire de* Claire Deya (L'Observatoire), *Stella et l'Amérique* de Joseph Incardona (Finitude), *Qui après nous vivrez* d'Hervé Le Corre (Rivages), *Les Yeux de Mona* de Thomas Schlesser (Albin Michel) et *J'ai péché, péché dans le plaisir* d'Abnousse Shalmani (Grasset). Il appartient maintenant à 100 jurés, issus de 20 librairies de toute la France, de trancher parmi ces cinq romans. Le résultat sera révélé sur les ondes de la station le 25 mars prochain. En attendant, à vous de vous plonger dans tous ces ouvrages… ■ **Baptiste Liger**

Effractions s'engage

Le festival se tiendra au Centre Pompidou du 6 au 10 mars avec des auteurs au cœur des problèmes sociétaux contemporains.

Né début 2020, juste avant la crise que l'on sait, le festival Effractions, selon les termes de l'organisation – et du conseiller littéraire Guénaël Boutouillet –, « *explore les liens entre réel et fiction* », avec des auteurs et autrices « *dont l'écriture est traversée par des questionnements contemporains, des plus intimes aux plus politiques* ». Ces voix seront une quarantaine, et se succéderont cinq jours (et soirs) durant à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou à Paris. Parmi les temps forts de cette année : quatre grands entretiens (Valérie Zenatti, Nina Bouraoui, Éric Reinhardt, Luc Lang), des lectures à deux voix entre écrivains, comédiens et/ou musiciens, des tables rondes thématiques (dont l'une animée par notre magazine), performances et ateliers. Au mitan du festival, le 8 mars, la Journée internationale des droits de la femme sera l'occasion de discussions spécifiques. Une programmation littéraire, artistique, éclectique. ■ **Hubert Artus**

effractions.bpi.fr



Bibliothèque publique d'information
6 – 10mars 2023
Effractions
Festival de littérature contemporaine
Nathalie Azoulai,
Rim Battal,
Nina Bouraoui,
Ariane Chemin,
Elitza Gueorguieva,
Simon Johannin,
Gaëlle Obiégly,
Sylvain Prudhomme,
Éric Reinhardt,
Thomas B. Reverdy,
Gabriela Wiener,
Valérie Zenatti
et beaucoup
d'autres invité.es…
effractions.bpi.fr
Bibliothèque publique
d'information
Centre Pompidou
© Addictive Stock Créatives / Alamy Stock Photo / Conception visuel : Avec Brio / Bpi 2023

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

20 ✶ Les Guerres de Lucas
Renaud Roche,
Laurent Hopman (Deman)

« Un roman graphique sorti de nulle part qui s'attaque à un aussi gros morceau et transforme l'essai, c'est assez rare pour être souligné. Réalisé par deux inconnus, *Les Guerres de Lucas* est ma meilleure surprise BD depuis longtemps. C'est drôle, raconté à un rythme d'enfer, avec plein de petits clins d'œil hilarants pour les gros fans (« *Han shot first* »…), ça n'est jamais didactique, on ne nous prend pas par la main pour nous raconter les choses. Tout est dit habilement, presque discrètement, en passant, et on se concentre sur l'aventure humaine, sur les émotions de ce *roller-coaster* qu'a été la création de *Star Wars*. Dire qu'un morceau pareil est fait par des Français, ça surprend. Et pourquoi pas, après tout. On a peut-être la liberté et la distance que des Américains n'auraient pas. Un mot sur le dessin, très fluide et dynamique, très fort sur les expressions, très ressemblant aussi. Beaucoup de talent chez ce Renaud Roche qui arrive à mettre de l'émotion et à rester créatif alors qu'il y a finalement peu d'action à proprement parler. Rendre dynamiques des gens qui parlent dans des bureaux, fallait le faire ! […] » ■ **#Joel-Schlum**

7 ✶ Le Roitelet
Jean-François Beauchemin
(Folio)

« Un jour qu'il rend visite à son frère, des gamins balancent une brique dans sa fenêtre aux cris de *"Fous le camp, le fou!"*. Après être resté longtemps auprès de lui pour le rassurer et le calmer, et avoir posé un morceau de carton sur la fenêtre, il s'en retourne chez lui non sans avoir laissé la brique en évidence sur le bord de la route, avec un mot noué autour : "*N'ayez pas peur de lui, il est bien plus terrorisé que vous ne l'êtes, et tout ce dont il a besoin et d'être rassuré.*" [L'écrivain québécois] Jean-François Beauchemin parle ici de son jeune frère schizophrène, qui habite dans le même village que lui et avec qui il a toujours entretenu une relation fusionnelle malgré les crises, les silences et les incompréhensions. Tous deux sont aux portes de la soixantaine et lui, l'écrivain reconnu, qui n'a pas non plus les pieds vraiment sur terre, se souvient de ce jour où, plaqué au sol par des manifestants vindicatifs, son frère perdu s'était tout à coup comme *"absenté"* et, il en est sûr et certain, il a vu l'âme de son frère s'envoler et se retrouver dans le corps de ce roitelet juché sur un toit, et qui les regardait […]. *Le Roitelet* est un livre splendide sur l'amour fraternel, sur la folie, le malheur d'être différent, sur le malheur et le bonheur de les côtoyer, et d'essayer de comprendre ces gens *"malheureux, éprouvés par la schizophrénie"*. Un texte absolument superbe. » ■ **#Rongemaille**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 12 février 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

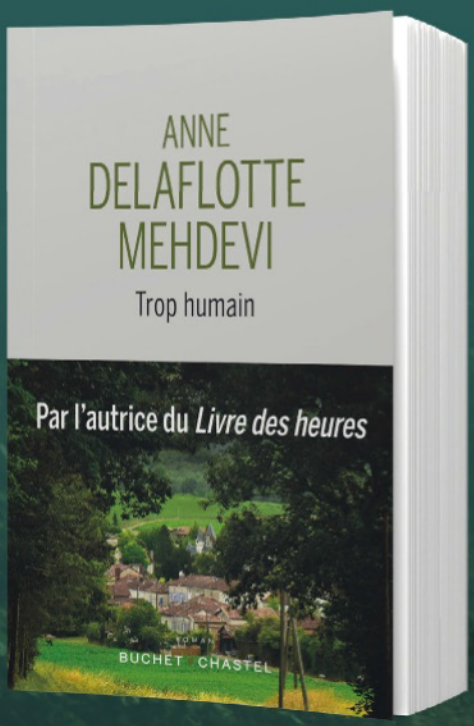
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Christian Bobin**	Le Murmure	Gallimard	Littérature
2	**Thomas Schlesser**	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
3	**Sylvain Tesson**	Avec les fées	Équateurs	Littérature
4	**David Foenkinos**	La Vie heureuse	Gallimard	Littérature
5	**Jean-Christophe Rufin**	D'or et de jungle	Calmann-Lévy	Littérature
6	**Jean-Baptiste Andrea**	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
7	**Nicolas Mathieu, Aline Zalko**	Le Ciel ouvert	Actes Sud	Littérature
8	**Vincent Lemire, Christophe Gaultier**	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
9	**Alain Finkielkraut**	Pêcheur de perles	Gallimard	Littérature
10	**Camille de Peretti**	L'Inconnue du portrait	Calmann-Lévy	Littérature
11	**Neige Sinno**	Triste Tigre	P.O.L	Littérature
12	**Emmanuel Todd**	La Défaite de l'Occident	Gallimard	Essais
13	**Hayao Miyazaki**	Le Voyage de Shuna	Sarbacane	BD
14	**Cécile Coulon**	La Langue des choses cachées	L'Iconoclaste	Littérature
15	**Édouard Durand**	160 000 Enfants. Violences sexuelles et deni social	Gallimard	Essais
16	**Marion Fayolle**	Du même bois	Gallimard	Littérature
17	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
18	**Gilles-William Goldnadel**	Journal de guerre. C'est l'Occident qu'on assassine	Fayard	Essais
19	**Arnaldur Indridason**	Les Parias	Métailié	Polars
20	**Renaud Roche, Laurent Hopman**	Les Guerres de Lucas	Deman	BD
21	**Sarah Rivens**	Lakestone (t.1)	HLab	Littérature
22	**Julia Malye**	La Louisiane	Stock	Littérature
23	**Éric Chacour**	Ce que je sais de toi	Philippe Rey	Littérature
24	**Marie Darrieussecq**	Fabriquer une femme	P.O.L	Littérature
25	**Rebecca Yarros**	Fourth Wing (t.1)	Hugo Roman	Littérature
26	**Christophe André**	S'estimer et s'oublier	Odile Jacob	Essais
27	**J.-M.G. Le Clézio**	Identité nomade	Robert Laffont	Littérature
28	**Philippe Besson**	Un soir d'été	Julliard	Littérature
29	**Jean-Baptiste Fressoz**	Sans Transition. Une nouvelle histoire de l'énergie	Seuil	Essais
30	**Delaf**	Gaston (t.22). Le retour de Lagaffe	Dupuis	BD
31	**Fabcaro, Didier Conrad**	Astérix (t.40). L'iris blanc	Hachette	BD
32	**Tiphaine Rivière**	La Distinction	Delcourt	BD
33	**Sorj Chalandon**	L'Enragé	Grasset	Littérature
34	**Yannick Haenel**	Bleu Bacon	Stock	Littérature
35	**Daniel Clowes**	La Bibliothèque de Daniel Clowes. Monica	Delcourt	BD
36	**Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux**	Anatole Latuile (t.17)	BD Kids	BD
37	**Julien Denormandie, Erik Orsenna**	Nourrir sans dévaster (t.8)	Flammarion	Essais
38	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle et les Reliques du chat-lune	Mr Tan and Co	BD
39	**Gaëlle Josse**	À quoi songent-ils, ceux que le sommeil fuit	Noir sur Blanc	Littérature
40	**Peter Wohlleben, Fred Bernard, Benjamin Flao**	La Vie secrète des arbres en BD	Les Arènes BD	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
2	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t.38)	Ki-Oon	BD
3	**Annette Wieviorka**	Anatomie de l'affiche rouge	Seuil	Essais
4	**Laetitia Colombani**	La Tresse	Livre de Poche	Littérature
5	**Agnès Ledig**	Un abri de fortune	Livre de Poche	Littérature
6	**Toshikazu Kawaguchi**	Tant que le café est encore chaud	Livre de Poche	Littérature
7	**Jean-François Beauchemin**	Le Roitelet	Folio	Littérature
8	**Hélène Gestern**	555	Folio	Littérature
9	**Brigitte Giraud**	Vivre vite	J'ai Lu	Littérature
10	**Gilles Marchand**	Le Soldat désaccordé	Livre de Poche	Littérature

ANNE DELAFLOTTE MEHDEVI

TROP HUMAIN



« Une intrigue originale qui interroge subtilement ce qui fait notre humanité. »

la Fringale culturelle

« Un roman bouleversant de sincérité et de justesse. »

Opélie Drezet, Librairie La Maison jaune

BUCHET • CHASTEL

Ryoko Sekiguchi

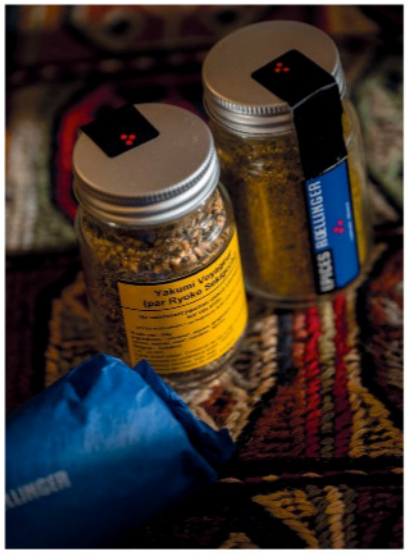
L'IMPÉRATRICE DES SENS

Poétesse, traductrice, et surtout écrivaine à l'érudition et à la sensibilité merveilleuses, la plus singulière des Japonaises de Paris nous a ouvert les portes de son antre où des milliers de livres montent la garde, entre flacons de parfum, enceintes de mélomanes, patchwork de tapis et épices maison.

« *Ne précisez pas où j'habite dans votre article !* » Ryoko Sekiguchi tient à son anonymat, menacé un temps par quelques Annie Wilkes échappées de *Misery*. L'autrice provoque, bien malgré elle, de fanatiques passions dues à la certitude de ces âmes perturbées que ses histoires sont des emprunts à leurs propres existences. Nous l'avons donc rencontrée quelque part à Paris, dans un immeuble des années 1970 comme expulsé de la fonte des glaces d'une partie de mon enfance. Porte vitrée, odeurs familières de l'entrée, ascenseur vintage… Me voici dans le vestibule où m'accueille un extraordinaire manteau noir quadrillé de lignes jaunes, au sommet duquel trône un chapeau printanier. Ce majordome invisible me fait comprendre que je dois me déchausser, comme l'élémentaire usage de courtoisie le veut au pays du Soleil-Levant. J'acquiesce, sous le regard amusé (et sans doute soulagé) de la maîtresse de maison. Qu'il est doux de fouler en chaussettes le sol de l'unique pièce recouvert d'hypnotiques tapis afghans (et autres origines). Sur la table basse, une théière dans laquelle infusent quelques feuilles d'oolong « *délicatement sucrées naturellement* », et trois petits bols en guise de bienvenue, pour ses visiteurs.

Révélation : le véritable palais de Tokyo se trouve non pas avenue du Président-Wilson mais ici, dans ces quelques mètres carrés, où vit, écrit et songe la plus étonnante des Japonaises de Paris, dans ce cocon aux murs habillés de milliers de livres. « *Cockpit* », me reprend mon hôtesse, vive, amusante, espiègle, partant parfois d'un grand éclat de rire aussi sonore que contagieux, voyant dans son studio à la large baie vitrée une sorte d'aéronef magique à bord duquel elle entreprend à intervalles réguliers de longs périples d'écriture.

L'image aérienne va bien avec son prénom : Ryoko ne signifie-t-il pas « brise » ? C'est, en effet, là, à sa table de travail sise près du balcon terrasse, que cette exploratrice des sens concocte, ou devrait-on dire mitonne, ses étonnantes créations littéraires aux parfums très « rolandbarthésiens », et dans lesquelles elle tente de cerner au plus près, en français, ce qui donne de la couleur et du sel à l'existence, qu'il s'agisse de la voix, du goût ou, aujourd'hui, de l'odeur (en attendant, présume-t-on, le toucher et la vue). Ryoko Sekiguchi a répondu à « *l'appel des odeurs* » (titre de son nouvel ouvrage), à la suite de la perte totale de l'odorat pendant le premier confinement. Une pathologie appelée « anosmie » et qui l'a traumatisée : « *Je ne savais plus si j'existais vraiment parce que je ne sentais plus ma propre odeur corporelle. J'avais l'impression d'être devenue un truc en carton à deux dimensions !* » Aujourd'hui « *guérie* », Ryoko Sekiguchi rattrape le temps perdu avec ce livre au charme indescriptible,



Des murs tapissés de livres, un sol recouvert de tapis hypnotiques, de larges baies vitrées, bienvenue dans le *« cockpit »* de Ryoko Sekiguchi ! Ci-contre : les épices qu'elle a mises au point avec le chef Olivier Roellinger. Ci-dessous : l'autrice accueille toujours ses visiteurs avec un thé. Pour nous, il sera composé de feuilles d'oolong.

s'embarquant comme traqueuse d'odeurs, parfois mystérieuses. Peut-on embrasser une odeur, se demande la poétesse de Shinjuku. Mais encore : l'ombre a-t-elle une odeur ? Et aussi : quelle serait l'odeur du fantasme ? Autant de réflexions à la légèreté profonde de haïkus millénaires.

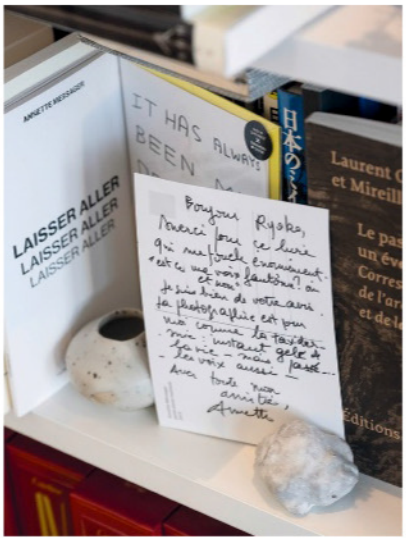
À LA RECHERCHE DES ODEURS DISPARUES

Cette spécialiste de l'histoire de la gastronomie affirme avec force *« préférer perdre une jambe que l'odorat »*. Dans *L'Appel des odeurs,* il est tout aussi question de celle de la disparition que de celle d'une ombre, de celle du lait caillé ou pourquoi pas la senteur du secret. Archiviste de l'éphémère et de l'impalpable, Ryoko Sekiguchi navigue sans cesse comme un peintre le ferait, entre abstraction et figuration. *« Le tsunami du Japon et les conséquences écologiques dramatiques avec l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima de mars 2011 ont fait disparaître pour toujours un riche patrimoine culinaire et olfactif. On peut compter le nombre de morts, de bâtiments détruits, mais on ne pourra jamais comptabiliser le nombre d'odeurs de plats disparus à jamais. Seuls les mots peuvent tenter d'en ressusciter la magie. La littérature a cela de fabuleux qu'elle parvient à restituer ce qui théoriquement ne peut l'être. C'est à cette époque que j'ai décidé de délaisser la poésie pour la prose en plaçant la cuisine au centre de mon travail. »* Je contemple un petit tabouret posé sagement dans un coin en attente d'un hypothétique visiteur : *« Je l'ai acheté en Afghanistan, comme le tapis que vous regardiez en arrivant. C'était lors d'un voyage avec Atiq Rahimi dont j'ai été la traductrice du français au japonais pour deux de ses romans,* Syngué sabour. Pierre de patience *et* Terre et Cendres. »

Soudain, Ryoko me présente un flacon de poudre de curry japonais qu'elle a mise au point avec le célèbre chef cuisinier Olivier Roellinger. Nous voici transportés dans des senteurs de coriandre, de fenouil, de fenugrec, de poivre, de soja, d'épices diverses et, cerise sur le gâteau, d'algues de Bretagne. L'étiquette signe une renommée presque égale à celle de sa signature littéraire : Poudre Curry Japonais (par Ryoko Sekiguchi). *« Tenez, c'est pour vous ! »* J'emporterai ainsi un peu de l'odeur de mon hôtesse. Installée en France depuis une vingtaine d'années, celle qui aime se définir comme poétesse et traductrice fut aussi, parce qu'il faut bien vivre, journaliste •••

Ci-contre : la grand-mère bien-aimée de l'autrice. Ci-dessous : au dos de cette carte postale, un mot de l'artiste Annette Messager adressé à Ryoko Sekiguchi.

gastronomique et touristique pour des médias japonais. Ryoko en a conservé la fréquentation admirative de quelques dieux culinaires de l'Hexagone « *Ah ! Pierre Gagnaire ! Quel grand homme !* » me lance-t-elle alors que je feuillette un imposant ouvrage du chef multi-étoilé. Lui faisant face, sur le mur opposé, dans un espace aménagé entre deux rayonnages tel un petit autel dispensant quiétude et sérénité, quelques belles pièces à la rusticité de bon aloi : coupelles, bols et pichets rapportés de divers endroits de la Terre. Sur l'une des étagères, le verso d'une carte postale interpelle le regard. Je m'approche, avec son accord : sa correspondante, Annette Messager, y compare la photographie à la taxidermie. On a le droit de trouver l'image banale et de ne pas être toujours d'accord avec les grandes artistes. Taxidermie… cela m'évoque, par un curieux rapprochement d'images, le frigo d'Issei Sagawa, le Japonais cannibale qui logeait rue Erlanger à quelques numéros de chez moi, alors que j'étais étudiant. Ryoko n'en revient pas.



UN PARFUM DE MUSIQUE

Mais déjà mes yeux virevoltent d'un mur à l'autre : que signifie cette multitude de mangas alignés sur plusieurs rayonnages comme de bons petits soldats au garde-à-vous ? Est-elle elle-même une *otaku* (« fan », entre autres, de mangas en japonais) gravement atteinte ? Non, il s'agit tout simplement des originaux nippons à ses traductions « alimentaires » dans sa langue d'adoption. Alimentaires… nous n'en sortons pas. Ou alors par les senteurs : voici, eux aussi sagement alignés, des flacons de parfum, certains qu'elle aime à la folie, tel Après l'incendie, de Philippe Di Méo, créé, m'explique-t-elle, après le ravage par les flammes de l'entrepôt de cet artisan parfumeur de renom. À sa demande, je hume ledit parfum sans y déceler la moindre odeur de feu. Début d'anosmie ? Pour cette fille d'une directrice d'école de cuisine et d'un père cadre dans une boîte d'aménagements de bureaux, nul parfum n'égale celles d'un passé aboli, les odeurs d'encre et de papier du grand-père éditeur… Ryoko me montre alors une photo touchante comme échappée d'un film d'Ozu : sa grand-mère bien-aimée au beau regard réservé.

Une délicate musique baroque s'échappe en nappes délicates des énormes enceintes rouges, signant une mélomanie intense. Ryoko m'apprend qu'elle choisit soigneusement deux CD de musique classique, d'opéras de préférence, avant de se mettre à un nouvel ouvrage. Ces deux élus seront ses compagnons de jour et de nuit lors des périodes d'écriture. Personne d'autre pour la bercer jusqu'au point final. Le prochain livre sera consacré à Venise, sur le même mode érudit, curieux et gourmand que son ouvrage sur Beyrouth joliment intitulé *961 heures à Beyrouth (et 321 plats qui les accompagnent).* Puisse-t-elle y capter les présences vocales de Casanova et du Tintoret, deux Vénitiens d'une certaine envergure. Nul doute qu'elle y parvienne : n'avait-elle pas coorganisé le dîner Fantasma avec des fantômes lors de son séjour à la Villa Médicis ? « *Je me demandais de quels objets nous aurions besoin si nous souhaitions inviter à dîner nos chers disparus.* » Ryoko avait ainsi imaginé un diffuseur de parfum de truffes capable d'embaumer indéfiniment une pièce meublée, ses occupants vivants et leurs invités fantômes…

Dans *La Voix sombre,* un autre de ses livres, une jeune femme doucement excentrique, comme peuvent l'être les personnes douées de sortilèges, s'interroge autour de la voix des disparus, la seule chose qui nous reste d'eux. « *La voix est la seule partie du corps qu'on ne peut, qu'on ne puisse pas enterrer.* » Ne reconnaît-on pas un écrivain, digne de ce nom, à sa voix ? Aucun doute en ce qui la concerne. Pour les besoins d'un portrait, elle s'assoit maintenant sur son patchwork de tapis. Dans le mouvement, sa robe de soie fluide semble être une anémone de mer ondulant au gré des courants. Elle regarde maintenant vers la baie vitrée. Le ciel a-t-il une odeur ? ■

Fabrice Gaignault

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
L'APPEL DES ODEURS
RYOKO SEKIGUCHI
272 P., P.O.L, 20 €

STÉPHANIE HOCHET

Avec le Chat botté
(Charles Perrault)

Quel dommage que le « café des chats » proche de chez moi ait définitivement fermé durant l'épidémie de covid. Mon invité y aurait peut-être été plus à l'aise. Quoique… Le greffier que je vois arriver avec une bonne demi-heure de retard ne me fait pas l'effet d'être intimidé. Il est pourtant le seul de son espèce à entrer dans ce café, et sans aucune discrétion encore, chaussé de magnifiques longues bottes, portant un chapeau des plus élégants. Je tente de ne pas le dévisager mais voir un véritable chat avancer sur ses deux pattes arrière a quelque chose de stupéfiant, je vous le garantis.

« J'EN SUIS À MA QUATRIÈME VIE, PRIVILÈGE DE MON ESPÈCE »

Je me manifeste d'un petit geste de la main et le vois tourner ses yeux verts sur moi avec une rapidité de prédateur. Dieu merci, je ne suis ni un oiseau ni un rongeur. Je me présente.

— Moui, j'ai vaguement entendu parler de vous, fait-il de son timbre rocailleux.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Un bol de lait suffira.

Est-ce ma perception ou parle-t-il avec un ton snob ? Je passe de surprise en surprise.

— J'ai suivi vos aventures, comme tout le monde, mais j'ignore comment vous vivez de nos jours.

— Mmrrr, je ne suis pas à plaindre. Je vis toujours dans le château du marquis de Carabas et ne chasse plus que pour le plaisir.

— Le fameux marquis, votre maître naguère fils benjamin d'un meunier, est-il toujours de ce monde ?

— Je voulais bien sûr parler de son descendant.

— Mais vous-même, n'êtes-vous pas le descendant du Chat botté dont nous avons tous entendu parler ?

— C'est bien moi en personne mais j'en suis à ma quatrième vie, privilège de mon espèce, dit-il en trempant une griffe dans son bol de lait.

— Vous entendez-vous aussi bien avec lui qu'avec son aïeul ?

— Mmoui, toutes les situations me conviennent. Je m'adapte très bien aux humains avec qui je cohabite. Et si je m'agace, je change de maître.

— Que voulez-vous dire ?

— J'aime entrer dans les appartements des écrivains, surtout ceux des plus râleurs, et m'y installer. J'y gagne toujours des avantages. Menus raffinés, attention fanatique et caresses.

— Pourquoi choisir des auteurs atrabilaires ?

— Ils sont les plus tendres. J'ai adoré m'incarner en Bébert bien que Céline ait eu une haleine fétide. Je garde aussi un bon souvenir de Léautaud, mais nous étions trop de chats, je suis parti et j'ai rejoint mes terres.

— Vos terres ? Il est vrai que vous êtes devenu noble et riche après avoir occis l'ogre qui possédait un grand château, château dont vous et votre maître vous êtes saisis… très illégalement d'ailleurs.

— Je l'ai fait pour mon maître qui avait besoin d'impressionner la fille du roi dont il était amoureux.

— C'était également dans votre intérêt.

— Je suis un chat.

— En effet. Dans le conte, on vous perçoit aussi comme le double de votre maître. Vous ressemblez-vous vraiment tous les deux ?

— Je suis la partie maline et vive du marquis de Carabas. Sans moi, il aurait accepté son sort et serait sans doute mort de faim puisque l'aîné de la famille avait hérité du moulin paternel et le cadet de l'âne, bête de somme utile quand on travaille la terre.

— Oui, vous étiez l'héritage du dernier né de la famille.

— Il ne se doutait pas encore qu'un chat habile, éloquent et futé comme moi allait faire sa fortune.

— Comme quoi, il ne faut jamais attendre trop d'un héritage.

— Je pourrais mal prendre votre remarque mais étant au fait que vos parents ont tenté de vous déshériter après la lecture de votre dernier livre, je vous propose mes services pour réussir dans la vie.

— Vous êtes trop bon. ■

AUDREY SOVIGNET

Maria Casarès
et Albert Camus
en 1948.

L'AMOUR *en toutes lettres*

Comme le montre, entre autres, le succès de la correspondance entre Albert Camus et Maria Casarès, les grands lecteurs sont souvent, aussi, de petits curieux, qui aiment glisser leur œil dans les trous de serrure du temps pour surprendre les auteurs dans leur intimité, si possible amoureuse ! Et nous voilà nous esbaudissant du mélange d'obscénité et d'amour pur qui émaille la correspondance de James Joyce et de sa Nora, ou bien cherchant dans des lettres inédites la vérité derrière la légende de Scott et de Zelda Fitzgerald, ou encore rougissant aux propositions joyeusement malhonnêtes qu'échangeaient Apollinaire et Louise de Coligny. Nous, voyeurs ? Allons donc ! Si ces correspondances privées ont été rédigées par des écrivains, n'avaient-elles pas vocation à devenir publiques ?
Foin de mauvaise foi. Entre ceux pour qui seule l'œuvre doit être considérée, et les autres pour qui, chez un auteur, tout fait littérature même ses listes de courses, l'époque a tranché. Et nous voilà nageant avec bonheur dans ces proses souvent roses, dont nous n'étions pas les destinataires. Mais est-ce bien sûr ? Car à lire certaines de leurs lettres, il semble que nombre d'auteurs, quand ils s'adressent à l'être aimé, regardent la postérité par-dessus son épaule ! Cela ne grève pas leur valeur documentaire : l'asymétrie de la relation Victor Hugo/Juliette Drouet, l'amitié amoureuse qui unit Marcel Proust à Reynaldo Hahn, ou le donjuanisme assumé d'Alexandre Dumas trouvent leur meilleure illustration dans leurs correspondances. Au fond, ces échanges amoureux, une fois publiés, ont une triple vertu : ils éclairent la biographie de l'écrivain, offrent à ses lecteurs un supplément d'œuvre, et transforment des liaisons parfois éphémères en mythologies durables. ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

42 **Missives intimes** La face cachée de la plume
44 **Romans épistolaires** La fiction dans tous ses émois
45 **Une Cyrano pour Marilyn** *Poussière blonde,* de Tatiana de Rosnay
46 **Zelda et Francis Scott Fitzgerald** Les timbrés magnifiques
48 **Sélection** Les 10 plus belles correspondances amoureuses
50 **Entretien** avec l'éditeur Jean-Yves Clément
51 **Courrier du cœur :** « Voir une relation s'écrire sous nos yeux, c'est miraculeux ! »

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

Missives intimes

LA FACE CACHÉE DE LA PLUME

Mots doux, déclarations enflammées et autres échanges coquins entre écrivains nous ont laissé quelques écrits sublimes, révélant un aspect de leur intimité mais aussi de leur art. Cependant, quelle part de sincérité leur accorder quand certains visent, au-delà de l'être aimé, la postérité ?

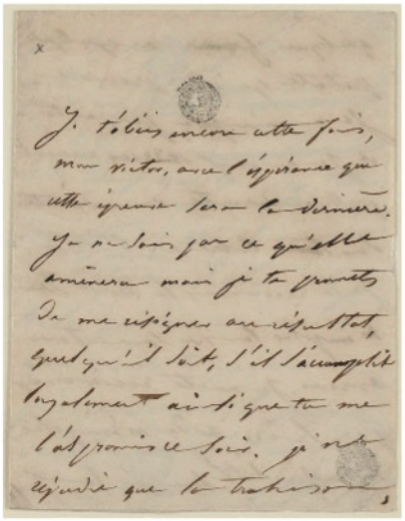
Qui a tenté un jour l'exercice (ô combien délicat !) le sait bien : il n'y a rien de moins spontané ni de plus fabriqué qu'une lettre d'amour. *A fortiori* quand elle est écrite par un écrivain dont le métier oblige, puisqu'il doit justifier d'un savoir-faire. Nous ne parlons pas seulement ici de la forme littéraire – par définition factice – du roman épistolaire, qui fut en vogue en France entre les XVII^e^ et XIX^e^ siècles. Publié en 1669, *Lettres portugaises* est sans doute le plus célèbre d'entre eux. C'est aussi l'une des plus belles supercheries littéraires ! Il se présentait comme la traduction par le comte de Guilleragues de lettres authentiques écrites par une religieuse portugaise au marquis de Chamilly. On sait aujourd'hui que l'auteur des appels passionnés de Mariana Alcoforado, l'héroïne abandonnée qui aimait son amant « *comme on n'a jamais aimé* », n'était autre que le traducteur lui-même. Le plus piquant étant que Guilleragues fut un épistolier si habile, empruntant tantôt à Ovide, tantôt à la traduction par Grenaille de Chatounières des lettres d'Héloïse à Abélard, qu'on a cru pendant trois siècles à ses fables ! S'agissant des lettres en latin des amants malheureux du XII^e^ siècle, Héloïse finissant cloîtrée, Abélard émasculé, précisons qu'elles ont fait l'objet, au fil du temps, d'un travail de réécriture si intense qu'elles n'ont pas grand-chose à voir avec les traductions les plus connues, dont celle, au XVII^e^ siècle, de Bussy-Rabutin, lui-même « retraduit » par Alexander Pope et Joseph Feutry, puis par Charles-Pierre Colardeau, lesquels on fait d'un docte et prude échange épistolaire un « commerce de galanterie » bourré de mignardises et de hardiesses impensables au XII^e^ siècle.

LA TENTATION DU LYRISME

Peut-être conviendrait-il de mettre dans le même sac ces vrais-faux messages d'amour que tout écrivain en mal de postérité destine autant à son amant(e) qu'à son éditeur. On ne résistera pas au plaisir de citer l'anecdote, peut-être apocryphe, mais tout à fait emblématique du personnage, de cette pauvre Elsa Triolet négligée par son Aragon de mari, qui, frappant à sa porte, s'entend dire : « *Veux-tu cesser à la fin de me déranger ! Je suis occupé à t'écrire une lettre d'amour !* » On imagine notre adepte du « mentir vrai » prendre sa plus belle plume pour écrire, « *plein du silence assourdissant d'aimer* » : « *Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire/J'ai vu tous les soleils y venir se mirer* ». Travaillés jusqu'à l'os, gorgés d'effets de style, tout sauf spontanés, ces envois-là sont aussi sublimes qu'artificiels. Ce qui n'exclut pas une forme de sincérité indissociable du métier revendiqué par Aragon : celui de poète possédé par le « *pouvoir magique des mots* ». Poète, Apollinaire l'est tout autant. Aussi, ne cède-t-il pas moins à une forme de lyrisme, lorsque, s'adressant à Louise de Coligny-Châtillon, il écrit dans une lettre non destinée à la publication (mais sait-on jamais… puisqu'elle l'est aujourd'hui !) : « *Mon Lou je veux te parler maintenant de l'Amour/Il monte dans mon cœur comme le soleil sur le jour/Et soleil il agite ses rayons comme des fouets/Pour activer*

Ci-dessus : *Lettres portugaises*, premier recueil de lettres, publié en 1669. Au centre : *Poèmes à Lou* (1959), calligramme en forme de palmier de Guillaume Apollinaire adressé à sa bien-aimée Louise de Coligny-Châtillon (ci-contre).

DR COLLECTION DUPONDT/AKG-IMAGES – TT NEWS AGENCY/AKG IMAGES



Portrait de Juliette Drouet. À droite : l'une des 22 000 lettres qu'elle écrivit à Victor Hugo.

nos âmes et les lier » (*Poèmes à Lou*). Certaines de ses lettres prennent la forme de calligrammes. L'un d'entre eux, en forme de palmier, fut vendu chez Sotheby's en 2014.

On connaît l'appétence de l'auteur des *Onze Mille Verges* pour l'érotisme voire la pornographie la plus crue : « *Tes vers intitulés "Un rêve"* […] *me font trembler de désir* » (*Lettres à Guillaume Apollinaire*), réagit Lou à un poème d'Apollinaire particulièrement leste dans lequel le héros grec Jason fustige la magicienne Circé, une « *sorcellerie* » que son cher « *Gui* » lui promet de reproduire « *quand serons seuls à la maison* ». La correspondance amoureuse que les écrivains Henry Miller et Anaïs Nin ont entretenue dans les années 1930, parue sous le titre *Correspondance passionnée*, est pareillement bourrée d'allusions coquines. Mais comme celle qui émane d'Apollinaire, elle est tenue de bout en bout par une exigence d'écriture que l'on peut qualifier de « littéraire ». En 1932, la jeune Anaïs, que son journal intime et ses nouvelles érotiques (*Venus Erotica, Les Petits Oiseaux…*) rendront plus tard célèbre, s'enchante auprès de son amant d'avoir passé quatre jours « *soudés l'un à l'autre non comme des corps mais comme des flammes* ». « *Je suis reparti avec des morceaux de toi collés sur ma peau* », fait joliment écho Miller. Qui ajoute : « *Était-ce si merveilleux parce que c'était court et volé à la vie ?* […] *Cela veut dire que je suis amoureux, aveugle, aveugle, aveugle.* » On est loin de la rusticité des innombrables missives (22 000 au total !) que la comédienne Juliette Drouet adressa à Victor Hugo, dont elle n'attendait d'ailleurs aucune réponse[1] : « *Bonjour, mon grand, doux adoré bien-aimé, comment as-tu passé la nuit et comment va ton rhume ce matin ?* » s'enquiert-elle le 31 août 1870. Le style, simple et direct, n'a pas changé d'un iota depuis ce jour de décembre 1848 où elle lui avouait tout de go : « *Je voudrais bien être aimable, mon Toto, pour te plaire et pour t'attirer à moi.* »

« FAIRE DU STYLE »

Quand elle ne tourne pas court, la correspondance dramatisée à l'excès de certains littérateurs frôle souvent le ridicule, sinon le pathétique. « *Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue/Cette scène terrible où Noun à demi nue/Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond ?* » s'émoustille Alfred de Musset dès la première lettre adressée à George Sand, le 24 juin 1833. Pour gagner son cœur, le poète de 23 ans a composé ces « *quelques vers* […] *en relisant un chapitre d'*Indiana ». Jusqu'à sa rupture avec la romancière, à l'hiver 1835, il s'entêtera à « faire du style » : « *J'aimerai les fleurs de ta tombe comme je t'ai aimée. Elles me laisseront boire, comme toi, leur doux parfum et leur triste rosée.* » Sand répond en épistolière moins soucieuse de belles phrases que de sincérité. Sa dernière lettre n'en est que plus poignante : « *Mon orgueil est brisé à présent, et mon amour n'est plus que de la pitié.* […] *L'ivresse, le vin, les filles, et encore, et toujours !* […] *Adieu, adieu, malheureux que tu es.* » ■

Jean-François Paillard

1. Plus de 14 000 d'entre elles sont désormais consultables sur le site *juliettedrouet.org/lettres*.

EXTRAITS

Henry Miller à Anaïs Nin

(Été 1932)

« Je suis reparti avec des morceaux de toi collés sur ma peau ; je marche, je nage dans un océan de sang, de ton sang d'Andalouse, distillé et venimeux. Tout ce que je fais, ce que je dis, ce que je pense tourne autour de ce mariage. […] Je ne vois pas comment je pourrais continuer à vivre loin de toi – ces séparations sont désormais la mort. »

Alfred de Musset à George Sand

(1833)

« Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. »

Apollinaire à Louise de Coligny

(11 novembre 1914)

« Je vous salue Lou comme fait
votre arbre préféré le palmier
penché du grand jardin marin
soulevé comme un sein
Votre chevelure pareille au sang répandu
Mourir et savoir enfin l'irrésistible Éternité »

Victor Hugo à Juliette Drouet

(1833)

« Vous avez l'air jeune comme un enfant, et l'air sage comme une mère aussi je vous enveloppe de tous ces amours-là à la fois. Baisez-moi, belle Juju ! »

MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY/CC0 PARIS MUSÉES - MAISON DE VICTOR HUGO/VILLE DE PARIS/PARIS MUSÉES

Romans épistolaires

LA FICTION DANS TOUS SES ÉMOIS

Très prisé au XVIIIe siècle, et sans cesse renouvelé depuis, le genre épistolaire a toujours fait bon ménage avec les histoires de cœur et de passion. Tour d'horizon, des incontournables *Liaisons dangereuses* aux actuelles *Amours solitaires*.

D'origine douteuse, d'après l'avertissement de l'éditeur, authentiques, selon la préface du rédacteur: 175 lettres datées, réunies par une certaine Mme de Rosemonde qui souhaite faire oublier l'affaire. Près de deux siècles et demi après sa parution, *Les Liaisons dangereuses* (1782), adapté maintes fois au cinéma et remis au goût du jour par Camille de Peretti dans *Nous sommes cruels*, est cité comme le parfait exemple de roman épistolaire.

En relatant sous la forme d'une correspondance les projets de conquêtes amoureuses du duo pervers formé par deux libertins – le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil –, Choderlos de Laclos a composé un chef-d'œuvre de la littérature française. Mieux, l'officier et écrivain a démontré que le roman épistolaire s'avère le genre idéal pour parler au public des méandres de l'amour, grâce à l'effet de réel créé, son caractère intimiste et la finesse d'analyse psychologique qu'il permet.

***Promenade de Julie et Saint-Preux sur le lac de Genève* (1824), de Crespy Le Prince, d'après *La Nouvelle Héloïse*.**

SENTIMENTS EXALTÉS ET AMOURS INTERDITS

Cependant, Laclos n'est pas à l'origine de ce genre littéraire aussi ancien que le roman. Il commence à se répandre dès le XVIIe siècle, à une époque où les procédés de la mise en abyme et du récit enchâssé ont les faveurs des dramaturges et romanciers. En 1761, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau est un succès de librairie. Composé des « *Lettres de deux amants. Habitants d'une petite ville au pied des Alpes* » (titre original), ce roman narre la passion entre Julie d'Étange, une jeune noble suisse, et son précepteur, St Preux. L'homme, d'origine humble, fait un grand voyage, espérant guérir de cet amour impossible. De retour dans les Alpes, St Preux réalise qu'il l'aime toujours, et Julie aussi, bien qu'elle se soit mariée sous la contrainte de ses parents. St Preux lui demande de l'aider à éteindre leur désir mutuel. « *Je ne vois, mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous; et qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence.* » L'exaltation des sentiments des personnages et leur inclination à la plainte font de *La Nouvelle Héloïse* l'archétype du roman sensible.

Si *La Nouvelle Héloïse* est tenu pour être l'ouvrage le plus vendu du XVIIIe siècle, c'est dans le sillon des *Liaisons dangereuses* que s'inscrit *Lady Susan* de Jane Austen. Près de dix ans après la parution du chef-d'œuvre de Laclos, elle écrit ce court roman épistolaire en 1794. La romancière britannique n'a alors pas encore publié les livres qui feront sa renommée – *Raisons et Sentiments*, *Orgueils et Préjugés*, *Emma*. À 19 ans, elle a sans doute lu la traduction anglaise des *Liaisons dangereuses* lorsqu'elle commence *Lady Susan*. Veuve de Mr Vernon, Lady Susan, encore jeune et jolie, mène une vie de séductrice, tout en songeant vaguement à se marier, et surtout à « caser » sa fille, dont la jeune beauté lui fait de l'ombre. En 41 lettres, Jane Austen signe une manière de conte moral. Elle traite avec réalisme les thèmes de la liberté des femmes, des classes sociales et des amours impossibles,

MUSÉE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, MONTMORENCY – WIKIPÉDIA

Illustration d'Édouard Toudouze pour *Le Lys dans la vallée* (1836) d'Honoré de Balzac.

dans un style châtié, qui fera sa marque. En cela, Austen se place déjà en critique des romans sentimentaux de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

LIBERTÉ ET ÉGOÏSME

Au siècle suivant, les modes littéraires changent, mais les romans épistolaires d'amour plaisent autant. Parmi eux, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824). La poétesse, dramaturge et salonnière Constance de Salm compose une variation sur les affres de la jalousie à travers 44 lettres. Elles sont écrites par une femme, le temps d'une nuit d'insomnie et d'une journée à attendre son amant, aperçu au bras d'une autre au sortir de l'opéra. « *L'amour !… qu'est-ce que l'amour ?* […] *Nous continuons de vivre, d'exister, de chercher des plaisirs, d'en trouver, de poursuivre notre carrière comme si rien ne nous manquait !… L'amour n'est donc pas une condition inévitable de la vie, il n'en est qu'une circonstance, un désordre, une époque… que dis-je ? un malheur ! une crise… une crise terrible… elle passe, et voilà tout* », déclare la femme dans une tentative de comprendre et de calmer les émotions qui l'assaillent. Ce texte a inspiré à Stefan Zweig sa *Lettre d'une inconnue* (1922).

Au XIXe siècle, le roman épistolaire avance parfois masqué. Ainsi du *Lys dans la vallée* de Balzac. Si le récit entier est une longue lettre adressée par Félix de Vandenesse à son amante du moment, Nathalie de Manerville, Balzac a toujours souhaité que l'on considère ce livre, largement inspiré de son amour pour Laure de Berny, comme un roman écrit à la première personne du singulier. De fait, on oublie que nous lisons une missive jusqu'à la dernière lettre, dans laquelle Nathalie rompt avec Félix. Elle lui explique ne plus supporter d'être comparée à ses « ex » : la comtesse de Mortsauf, envers qui Félix a éprouvé un amour platonique et intense, et Lady Dudley, une aristocrate anglaise qui lui fait accéder à des plaisirs plus palpables. Là encore, le roman épistolaire confronte la passion à des questions morales, avec, en creux, l'éternel conflit entre liberté et égoïsme.

MESSAGES PERSONNELS

Au XXe siècle, le genre littéraire continue son chemin, avec des best-sellers comme *84 Charing Cross Road* d'Helen Hanff et *Quand souffle le vent du nord* de Daniel Glattauer. On y retrouve des personnages timides ou extravagants, généralement des inconnus, qui tombent amoureux au fur et à mesure qu'ils s'écrivent. Souvent, c'est par le biais de la littérature ou de l'art qu'ils entrent en contact – *La Tentation d'Édouard,* d'Élisa Brune, commence par la fascination d'un homme pour les travaux d'une photographe ; dans *Un homme à distance,* de Katherine Pancol, tout part des lettres qu'une libraire reçoit d'un inconnu. Enfin, la guerre, notamment celle de 39-45, sert d'arrière-plan à nombre de romans épistolaires. Tel *Le Confident* d'Hélène Grémillon.

Si ces romans contemporains reposent sur une correspondance classique, des écrivains ont plus récemment remplacé les lettres par des courriels, ou des textos. Ainsi du roman *Amours solitaires* de Morgane Ortin. En 2018, cette éditrice a créé un compte Instagram @amours_solitaires, afin de poster les messages échangés avec son amoureux. Rapidement, elle reçoit des milliers de messages d'amour anonymes. Elle en sélectionne 278, qu'elle agence pour écrire une histoire d'amour entre deux personnages, à travers un an de SMS. S'il est assez troublant de lire ce texte, qui flirte avec l'intelligence artificielle, la genèse prouve bien que le roman ou la romance épistolaires ne sont pas morts. ■

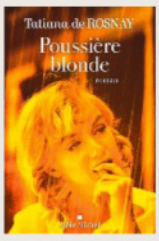
Gladys Marivat

UNE CYRANO POUR MARILYN

Tatiana de Rosnay met la correspondance amoureuse au cœur de son nouveau roman.

Pauline est informée par une vieille amie de la démolition du Mapes Hotel, l'illustre palace de Reno. Impossible pour elle, qui y a été femme de ménage dans les années 1960, de ne pas y assister. La *« Frenchie »,* comme l'appelaient ses collègues, avait quitté Paris en compagnie de sa mère pour s'installer face aux montagnes de la Sierra Nevada. Une rencontre avec Mrs. Arthur Miller, alias Marilyn Monroe, change alors sa vie. Dans le secret de la suite 614, celle-ci la charge de rédiger pour elle une lettre d'amour en français. Avec *Poussière blonde,* Tatiana de Rosnay nourrit de sa plume la légende autour de Marilyn, qui nous apparaît comme une icône intemporelle. **Marie Jouvin**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



POUSSIÈRE BLONDE
TATIANA DE ROSNAY
320 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

HONORÉ DE BALZAC, THE LILY OF THE VALLEY. PHILADELPHIA: GEORGE BARRIE & SON, 1897

Zelda et Francis Scott Fitzgerald

LES TIMBRÉS MAGNIFIQUES

La nouvelle édition de la merveilleuse correspondance entre l'auteur de *Gatsby le Magnifique* et sa femme est un événement littéraire en soi, réhabilitant un écrivain longtemps critiqué, et révélant des lettres inédites de celle qui voulut faire danser la vie au point de se brûler les ailes.

Légende

Le couple d'écrivains et leur fille, Scottie, tout sourire, fêtent Noël à Paris en 1925.

MONDADORI PORTFOLIO/ARCHIVIO GBB/AKG IMAGES

L'air du temps, peu sensible à la nuance et à la vérité, car soumis à de fortes pressions idéologiques, est à la réécriture de l'Histoire. Réécriture parfois nécessaire, parfois tordue, pour aller dans le sens de discours en vogue. Ainsi cette volonté, depuis une trentaine d'années, de faire passer Francis Scott Fitzgerald pour l'affreux type destructeur, pervers (forcément narcissique) et envieux de son épouse. Dans *Zelda Fitzgerald and the Failure of the American Dream for Women* (1991), Koula Svokos Hartnett y allait à la truelle : *« En tant qu'appendice* [de Scott], [Zelda] *allait faire les frais de sa pulsion autodestructrice. En lui refusant le droit d'être elle-même* […], *en ne l'autorisant pas à utiliser son propre matériau* […], *en lui reprochant de tenter de se créer une vie à elle, il l'entraîne peu à peu vers un étiolement de sa vie émotionnelle et vers la mort. »* Cette citation apparaît dans la préface de Jackson R. Bryer et Cathy W. Barks à *Dear Scott, Dearest Zelda. Lettres d'amour 1918-1940,* la merveilleuse correspondance du « couple infernal » publiée par leurs soins et pour la première fois dans sa quasi-intégralité. Malgré leur brève existence – Scott meurt en 1940 à l'âge de 44 ans, huit ans avant Zelda –, ils ont en effet laissé un abondant échange épistolaire. L'ouvrage constitue un événement littéraire en soi tant la chronologie établie à partir de cette masse de lettres (dont un certain nombre inédites de Zelda) peint avec précision l'une des plus célèbres et plus commentées histoires d'amour entre écrivains, et donne à lire dans sa continuité une véritable œuvre. L'écriture de part et d'autre y est parfois d'une beauté stupéfiante, les images faisant la courte échelle aux pensées d'une grande profondeur. Nous y reviendrons.

Mais presque autant que de littérature, il est ici question d'honnêteté intellectuelle en mettant définitivement à terre la théorie du grand méchant loup *versus* la gentille petite agnelle. Comme s'en indignent les deux auteurs de cette compilation, *« le mythe le plus sensationnaliste de tous est peut-être la théorie durable selon laquelle Scott, jaloux de la créativité de sa femme, a étouffé son talent et l'a rendue folle. La vision du couple Fitzgerald que développe une telle affirmation témoigne d'un manque total de bon sens, voire de compréhension élémentaire de ce qu'est la maladie mentale ».* En octobre 1929, sur la route entre Juan-les-Pins et Paris, Zelda empoigne brusquement le volant et tente de précipiter la voiture du haut d'une falaise. Tout au long de l'automne et au début de l'hiver qui suit, au grand désespoir de Scott, la jeune femme voit son mental faire des loopings de plus en plus vertigineux, au point d'accepter de se faire hospitaliser au printemps 1930 à la clinique de la Malmaison à Paris, puis en Suisse et enfin dans son pays natal : *« À présent, je vois des choses*

bizarres : des gens aux bras exagérément longs ou avec des visages comme empaillés, et qui ont l'air minuscules et éloignés, ou brusquement disproportionnés », lui écrit-elle un jour. Une longue suite d'internements aux États-Unis qui trouvera son épilogue en 1948 dans l'incendie fatal de l'hôpital Highland d'Asheville, en Caroline du Nord. Dix années, ou presque, s'étaient écoulées entre la date du mariage des Fitzgerald, le 3 avril 1920, et le 23 avril 1930, jour où Zelda est internée à la Malmaison.

« MON DO-DO CHÉRI »

Il est cependant étrange de noter que si la schizophrénie avérée de Zelda éveille la plupart du temps la compassion et une sorte de chagrin romantique, j'allais dire romanesque, la terrifiante addiction de Scott à l'alcool – qu'il finit par vaincre – ne déclenche généralement que dédain, ricanements, voire effroi. Comme le souligne dans l'introduction de *Dear Scott, Dearest Zelda,* Eleanor Lanahan, la petite-fille du couple née deux mois avant la mort de Zelda, les lettres de Scott *« confirment qu'il a soutenu et encouragé le travail d'écrivain de Zelda. Il l'a également fait bénéficier de ses compétences éditoriales, de son haut niveau d'exigence et de sa foi en elle, au moment où elle en avait le plus besoin. Aux antipodes de l'image habituelle qui lui est associée, Scott apparaît ici comme un homme profondément loyal et responsable ».* Eleanor Lanahan aurait pu ajouter : un homme pauvre mais généreux, comme le montrent tant de lettres où il n'est question que de virements d'argent à Zelda. S'il est vrai que la vie secouée du couple Fitzgerald n'a rien d'une aimable jamborée ni d'un modèle de développement personnel pour *feel good life*, il est tout aussi idiot d'affirmer que Scott a rendu Zelda malade que de soutenir que Zelda a poussé son mari à devenir un ivrogne. Les lettres le prouvent limpidement. Chacun avait un terrain favorable dans sa « spécialité » sans qu'il soit besoin d'émulation réciproque. Leur étrangeté sociale a, au contraire, contribué à l'attirance qu'ils ont éprouvée l'un pour l'autre dès leur rencontre en 1918, à l'occasion d'un bal organisé dans un country club de Montgomery, en Alabama.

De ces échanges tour à tour amoureux, passionnés, poétiques, sensuels, tendus, apaisés, irrités, douloureux, de ces missives de « malheureux du monde », il ressort que chacun ressemblait à un fragile esquif lancé sans garde-fous dans le torrent de la vie. Ils en avaient épousé les courants enivrants et les secousses excitantes des Années folles au son de Cole Porter et des saillies de Dorothy Parker, mais aussi les obstacles quasi insurmontables (problèmes d'argent récurrents), les noyades dans des fêtes vécues comme des remèdes nécessaires à une même mélancolie les entraînant à intervalles réguliers vers de sombres abysses, la fragilité éphémère du succès pour Scott, les rêves brisés de ballerine pour Zelda… Il était trop tard pour lutter, *« barques à contre-courant, refoulées sans fin vers* [leurs] *passés ».* L'un des courriers de l'écrivain adressé à Zelda et daté du 26 avril 1934 contient en germe sa plus célèbre citation et résume son désespoir : *« Oublie le passé, ce qu'il t'est possible d'oublier, et fais demi-tour et reviens vers moi, nage jusqu'à ton refuge pour l'éternité, même s'il t'apparaît parfois comme une grotte obscure, éclairée par des torches en furie ; c'est le meilleur refuge pour toi, vire doucement dans les eaux où tu évolues et vogue vers la maison. »* Vœu pieux que Zelda résume ainsi en octobre 1940, soit deux mois avant la mort inattendue de son *« Do-Do chéri »* au cœur usé : *« La vie flotte doucement au-dessus de l'abîme du Temps et de la détresse. »*

Les Fitzgerald auxquels je pense lorsque je passe boire un manhattan au Belles Rives de Juan-Les-Pins, l'hôtel qui était dans les années 1920 leur plus heureux refuge, vécurent ce que la plupart d'entre nous vivent à deux, une aimantation tissée d'incompréhensions, de ruminations, ce malheur d'aimer où l'on se détruit soi-même, et pas nécessairement l'un l'autre. Mais, malgré tout, quelque chose s'accroche en nous, comme le note Zelda le 24 septembre 1940, *« dans ce monde qui tient du rêve, où les journées se perdent dans la nostalgie de la tombée de la nuit et où le crépuscule rôde dans les ruelles, perdu dans une quête mélancolique ».* Malgré tout, oui, tendre est la vie. ■

Fabrice Gaignault

EXTRAIT

De Zelda à Scott

Automne 1930 (lettre écrite depuis la clinique de Prangins, en Suisse, où Zelda fut internée pour schizophrénie)

« Mon chéri, mon trésor,
La vie est froide et mécanique sans toi, un masque mortuaire d'elle-même.
À sept heures, j'ai pris un bain mais tu n'étais pas dans la pièce voisine pour en faire un baptême de tout ce que j'avais en tête.
À huit heures, je suis allée faire de la gymnastique, mais tu n'étais pas là pour changer les mouvements en récolte de brises.
À neuf heures, je suis allée faire du tissage et un vieillard en blouse blanche s'est lancé dans des incantations, mais tu n'étais pas là pour donner une tonalité religieuse à sa voix implorante.
À midi, j'ai joué au bridge et regardé le profil du docteur Forel qui disséquait le ciel, à contre-jour.
Tout l'après-midi, j'ai aligné des mots détrempés sous la pluie avec la sensation d'un froid humide en moi et toi dans mes pensées. Quand on traverse ton haut front et qu'on se laisse glisser dans les charmantes vallées qui bordent ta bouche bien-aimée, c'est comme Hannibal traversant les Alpes. Je t'aime, chéri. Tu ne marches pas comme si tu progressais péniblement sous la tempête, mais comme si tu étais tout surpris par tes moyens de locomotion, en touchant à peine le sol, comme si chaque pas était expérimental.
Et tu es un amour et ça doit être insupportable qu'il y ait sans cesse quelqu'un qui cherche à s'insinuer en toi, comme je le fais.
Bonne nuit, mon tendre amour,
Zelda »

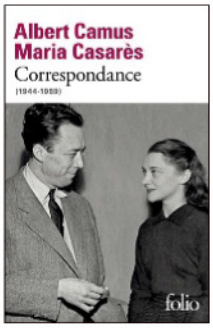
DEAR SCOTT, DEAREST ZELDA. LETTRES D'AMOUR 1918-1940
FRANCIS SCOTT ET ZELDA FITZGERALD
ÉDITÉ PAR JACKSON R. BRYER ET CATHY W. BARKS, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VÉRONIQUE BÉGHAIN, 620 P., LE ROCHER, 30 €

Sélection

LES 10 PLUS BELLES CORRESPONDANCES AMOUREUSES

Des échanges à lire pour le plaisir ou à copier pour séduire !

Par Laëtitia Favro



CAMUS & CASARÈS JUSQU'À LA MORT

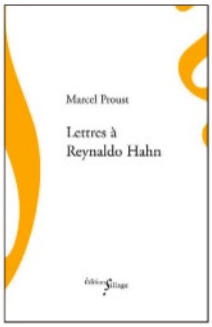
« *La vie sans toi, ce sont les neiges éternelles, avec toi, le soleil des ténèbres, la rosée du désert.* » Ces mots, adressés à Maria Casarès, sont ceux d'un Albert Camus amoureux, secret, que l'on découvre au fil de 865 lettres sublimes, une correspondance à laquelle seule la mort de l'écrivain appose un point final. Quand ils se rencontrent en 1944, l'écrivain vit à Paris, loin de son épouse, enseignante à Oran. Maria Casarès est une étoile montante du théâtre, et Camus lui confie un rôle dans sa pièce *Le Malentendu*. Ainsi débute une relation clandestine de quinze ans, marquée par l'absence et les moments volés : « *Nous nous aimons comme s'aiment les trains qui recoupent leurs chemins dans les gares* », résume tristement Camus en 1951.

→ Albert Camus, Maria Casarès, *Correspondance (1944-1959)*, Folio, 2020.

ALEXANDRE DUMAS & TOUTES SES CONQUÊTES

« *J'aime qui m'aime* », telle était la devise d'Alexandre Dumas, grand vivant, grand voyageur, grand amoureux. Inlassable épistolier, il a livré à la postérité une collection de lettres d'amour dont les destinataires sont comédiennes, cantatrices, femmes du monde et femmes de lettres, ou ferventes lectrices. « *J'ai eu au bras les plus jolies femmes de Paris, de Florence, de Rome, de Naples, de Madrid et de Londres, souvent non seulement les plus jolies femmes, mais les plus grandes dames* », se vante le romancier dans *Une aventure d'amour*. Dumas, c'était, comme le résume son biographe Hippolyte Romand, « *Don Juan la nuit, Alcibiade le jour* ».

→ Alexandre Dumas, *Lettres d'amour*, Rivages poche, 2019.



MARCEL PROUST & REYNALDO HAHN L'AMITIÉ INTIME

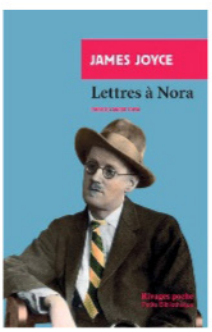
« *De tous les familiers de M. Proust, Reynaldo Hahn était le seul qui fût reçu quand il venait* », témoignait Céleste Albaret, l'indispensable gouvernante de l'auteur de *La Recherche*, dans *Monsieur Proust*. Un degré d'intimité exceptionnel, quand on sait combien la chambre de l'écrivain faisait office de rempart au monde extérieur. Leur correspondance fait état d'une relation d'abord marquée par la passion (1894-1896), ensuite par la complicité (1906-1914). Proust fait de Hahn son confident, son meilleur ami, « *la personne qu'avec Maman* [il] *aime le mieux au monde* ». Si les lettres de l'écrivain ont été conservées, celles du compositeur ont disparu, probablement détruites par la famille de Proust.

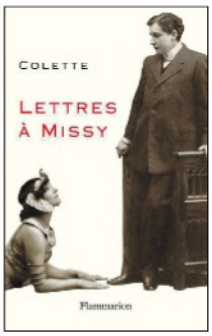
→ Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*, Sillage, 2012.

JAMES JOYCE & NORA UNE PASSION DÉBORDANTE

En 2004, une lettre de James Joyce à Nora Barnacle se vendait 445 000 dollars chez Sotheby's – un record. Longtemps restée inédite car jugée sulfureuse, la correspondance entre l'écrivain et celle qui allait devenir son épouse met en lumière deux temps forts : 1904, l'année de la rencontre à Dublin, et 1909, quand, alors que la distance les sépare, Joyce doute soudain de la fidélité de Nora. Une terrible crise de jalousie survient, avant un regain de désir révélant l'écrivain sous un jour obscène, fétichiste, voire scatologique. De ce corps-à-corps avec la langue ne subsistent hélas que quelques lettres rédigées par Nora, datées de 1912 et 1917, dont la petite musique rappelle le dialogue de Molly Bloom, dans *Ulysse*.

→ James Joyce, *Lettres à Nora*, Rivages poche, 2012.





COLETTE & MISSY
EN DEUX TEMPS

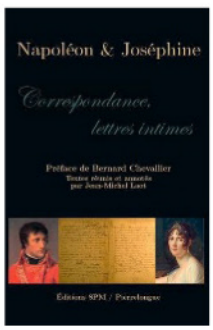
« *Vous savez bien que je n'ai que vous dans la vie, et que si j'ai des doigts écrasés, du chagrin ou une chaussette perdue, je n'ai pour tout cela qu'un cri : "Missy"* », écrivait Colette à propos de la marquise de Morny, qu'elle rencontre en 1905 alors qu'elle se sépare de son mari. « *L'insupportable enfant* » ne fut pourtant pas toujours tendre avec sa Missy chérie, comme en témoigne une correspondance scindée en deux périodes (1908-1911, puis 1931-1940) par une brouille et un changement radical de vie pour Colette, qui n'aura pas un mot pour son amie lors de son suicide en 1944.

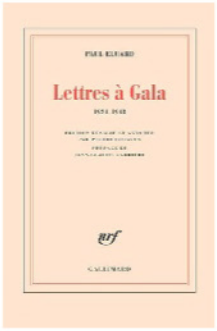
→ Colette, *Lettres à Missy,* Flammarion, 2009.

NAPOLÉON & JOSÉPHINE
POUR LE MEILLEUR ET POUR L'EMPIRE

La correspondance entre Napoléon Ier et Joséphine de Beauharnais, née sur les champs de bataille des campagnes d'Italie, témoigne de l'adoration (peu réciproque) d'un homme pour sa future impératrice. Même après leur séparation, l'amitié perdure, comme le montrent les derniers mots que Napoléon lui adresse avant son exil sur l'île d'Elbe : « *Adieu, ma chère Joséphine, résignez-vous ainsi que moi, et ne perdez jamais le souvenir de celui qui ne vous a jamais oubliée et ne vous oubliera jamais.* »

→ Napoléon & Joséphine *Correspondance, lettres intimes,* SPM Lettrage, 2012.





PAUL ÉLUARD & GALA
CE QU'IL RESTE DE NOUS

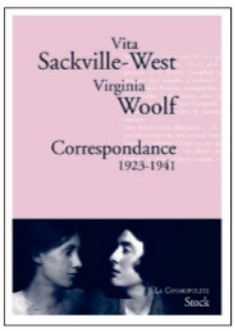
De cette correspondance ne subsistent que les lettres de Paul Éluard qui a détruit, un an avant sa mort, les missives de celle qu'il épouse en 1917, et à laquelle il ne cessera d'écrire même après leur rupture. À la veille de son mariage avec Nusch (et alors que Gala est elle-même mariée à Dalí), il lui prédit : « *D'ailleurs Galotchka, un jour, de toute façon, je retournerai vivre près de toi, à la distance que tu voudras…* » Si ce vœu ne sera pas exaucé, Éluard célébrera avec une ferveur intacte celle qu'il a aimée « *de toute éternité* ».

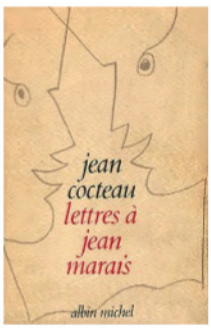
→ Paul Éluard, *Lettres à Gala,* Gallimard, 1984.

VIRGINIA & VITA
TOUT UN ROMAN

C'est en décembre 1922 que Virginia Woolf rencontre lors d'un dîner la « *belle aristocrate Sackville-West* ». Six ans plus tard, elle lui dédiait *Orlando,* un roman que le fils de Vita qualifiera de « *plus longue lettre d'amour de l'histoire* ». Un amour animé par une correspondance de dix-huit années, refermée par la mort de l'écrivaine en 1941. « *Je t'en prie, dans tout ce fatras de la vie, continue d'être une étoile fixe et brillante. Il y a si peu de choses qui se perpétuent comme des phares : la poésie, et toi, et la solitude* », l'exhortait Vita en 1926.

→ Vita Sackville-West, Virginia Woolf, *Correspondance 1923-1941,* Stock, 2010.
→ Virginia Woolf, *Orlando,* Folio classique, 2018.

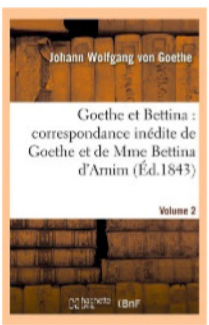




COCTEAU & MARAIS
« JE N'EXISTE QUE PAR TOI »

Jean Cocteau rencontre Jean Marais en 1937 lors d'une audition pour *Œdipe roi.* Dès lors, et jusqu'à la mort de Cocteau en 1963, s'engage une correspondance amoureuse témoignant, sur un quart de siècle, de la vie culturelle de l'époque. « *Il me créa,* disait Jean Marais à propos de son amant, ami et Pygmalion, *le seul défaut que j'aie pu découvrir chez Jean Cocteau, c'est qu'il me voyait paré de toutes les qualités que je n'avais pas.* » « *Je n'existe que par toi* », répondait Cocteau en écho. Lire cette correspondance, c'est, comme l'écrivait Jean Marais, découvrir « *l'histoire d'une amitié que rien ne pouvait altérer, même pas le miroir* ».

→ Jean Cocteau, *Lettres à Jean Marais,* Albin Michel, 1983.



GOETHE & BETTINA
MAUVAIS COUP

Publiée en 1835, trois ans après la mort de Goethe, la *Correspondance de Goethe avec une enfant* connaît un succès retentissant dans toute l'Europe. Le volume rassemble les lettres que Goethe aurait échangées à partir de 1807 avec Bettina von Arnim, alors âgée de 22 ans. Des textes suggérant, dans l'édition de 1835 (établie par Bettina von Arnim), une attirance mutuelle que viendront contredire les originaux. Leur correspondance prend fin après une dispute entre Bettina et l'épouse de Goethe, que la jeune femme traitera de « *boudin fou* » lors d'une exposition de peintures.

→ Johann Wolfgang von Goethe, *Correspondance inédite de Goethe et de Mme Bettina d'Arnim,* Hachette BNF, 2013.

Entretien

« IDÉALEMENT, LES ÉPISTOLIERS NE S'ÉCRIVENT PAS POUR ÊTRE PUBLIÉS »

Cofondateur du Passeur Éditeur, l'écrivain Jean-Yves Clément nous parle de sa passion pour l'art épistolaire, et de la collection « Correspondances », qui exhume certains échanges oubliés entre d'illustres amoureux.

Qu'est-ce qui fait une belle lettre d'amour ?

Jean-Yves Clément. Ce que j'aime, c'est qu'une lettre d'amour soit naturelle et intense en même temps. Ce n'est pas toujours le cas, car souvent elles sont fabriquées. Par exemple, j'ai comparé la correspondance de Sartre et Beauvoir et celle de Camus et Maria Casarès. La seconde est trop écrite, Camus se regarde tellement aimer que ça devient sophistiqué et artificiel. Quant à la correspondance de Sartre et Beauvoir, je la trouve plus naturelle, ce qui la rend plus attachante. Idéalement, les épistoliers ne s'écrivent pas pour se faire publier, donc ils ne devraient pas se regarder écrire. Les lettres ne sont pas faites pour être des œuvres d'art.

Et la correspondance de Sand et de Musset ? On ne peut pas lui reprocher de ne pas être sincère…

J.-Y. C. Elle est abrasive, avec un côté spontané post-adolescent, touchant mais excessif. On sent qu'elle porte en elle-même sa disparition, comme tous les excès romantiques. De manière générale, nous avons une vision de l'amour qui est un peu limitée, réduite à ce que les romantiques en ont donné. Chacun des deux se regarde aimer et ils se regardent aimer ensemble. Ce ne sont pas des relations amoureuses

« DANS SES LETTRES, FLAUBERT SE LÂCHE COMME UN FOU ! »

Robert et Clara Schumann.

de maturité. En revanche, toute sa vie Nabokov a écrit des lettres merveilleuses à sa femme Vera. Là, il y a une maturité dans l'écriture.

Quelle est la plus belle correspondance amoureuse que vous ayez publiée ?

J.-Y. C. J'aime beaucoup les lettres d'amour d'Alain-Fournier. Elles sont magnifiques, et il y a une mesure française qui me touche beaucoup chez lui. Nous les avons publiées sous le titre *Les Plus Belles Lettres d'amour d'Alain-Fournier*. Elles sont adressées à la fameuse Yvonne, qui lui a inspiré *Le Grand Meaulnes*, ou à Simone, avec qui il a eu une relation profonde. Il a une vision idéale de l'amour, avec une sagesse, une retenue, une pudeur, quelque chose de classique.

Vous qui êtes musicien, quel est le compositeur dont les lettres vous ont le plus marqué ?

J.-Y. C. Sans doute Robert Schumann et sa femme Clara, car cette relation amoureuse, relatée dans leurs lettres, a été le moteur de sa création. Elle l'a fait attendre pendant un temps et cette frustration lui a inspiré ses chefs-d'œuvre du piano romantique. Dans la correspondance, il y a un rapport direct entre l'amour et les morceaux qu'il lui dédiera ensuite. Les musiciens sont souvent de bons écrivains : c'est le cas de Berlioz, de Liszt, de Schumann, donc, ou de Debussy.

Vous publiez aussi beaucoup de correspondances d'amitié. Lesquelles nous conseillez-vous ?

J.-Y. C. Il y a celle mythique de George Sand et de Flaubert. Ils s'écrivent comme deux frères, avec un ton d'une liberté, d'une truculence tout à fait incroyables. Et surtout ils ne semblent pas avoir imaginé, en s'écrivant, que nous allions un jour lire leurs lettres. D'ailleurs, les correspondances de Flaubert n'ont rien à voir avec le reste de son œuvre : le Flaubert du roman se contrôle en permanence, quand le Flaubert des lettres se lâche comme un fou, c'est un autre génie ! Il y a aussi celle de Flaubert et de son ami d'enfance Louis Bouilhet. Ou encore celle de Victor Hugo et de George Sand. Ces amitiés amoureuses donnent de merveilleuses lettres. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

WIKIPÉDIA

Courrier du cœur

« VOIR UNE RELATION S'ÉCRIRE SOUS NOS YEUX, C'EST MIRACULEUX ! »

Qu'est-ce qu'une belle correspondance amoureuse ? Quatre écrivains nous parlent de leurs lettres d'amour préférées, découvertes au gré de leurs lectures et de leurs recherches.

EMMA BECKER

150 PAGES ÉCHANGÉES ENTRE DEUX INCONNUS

« Comment dire "je t'aime" sans jamais le dire »

« Ce qui fait une belle correspondance amoureuse, c'est ce ballet qui se crée entre deux personnes. Voir une relation s'écrire sous nos yeux, c'est miraculeux ! Faire de ce petit aveu renouvelable à merci un morceau de littérature montre finalement comment on s'efforce de dire "je t'aime" sans jamais le dire. Plus que d'une véritable correspondance, j'aimerais parler d'un roman de Nicholson Baker, intitulé *Vox*, dans lequel l'auteur américain reproduit la conversation téléphonique d'un homme et d'une femme qui ne se connaissent pas du tout, qui se sont rencontrés sur le téléphone rose et qui finissent par soutenir un échange de 150 pages. Un discours sur l'amour, sur les relations entre deux personnes, le désir, qui est absolument magnifique. » ■

CAMILLE PASCAL

LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE CHÂTEAUROUX

« Une incroyable intensité littéraire et historique »

« Certaines correspondances amoureuses n'avaient pas vocation à être lues par quelqu'un d'autre que leur destinataire, et ont échappé à la destruction. Pour documenter mon roman historique *La Chambre des dupes*, j'ai eu la chance de tomber sur la correspondance intime et inédite de la duchesse de Châteauroux, avec son oncle et amant, le maréchal de Richelieu. Ce fut un moment d'une incroyable intensité littéraire et historique. Ces lettres racontent toute la stratégie de séduction mise en place pour faire entrer Louis XV dans son lit, jusqu'à ce que cette stratégie se transforme en une véritable relation amoureuse. Ces lettres ne prennent aucune espèce de précaution de style, de syntaxe ou de ponctuation. Si on les lit à haute voix, on entend le parler élégant de la cour : c'est une merveilleuse pastille temporelle ! » ■

FLORENCE NAUGRETTE

LES 22 000 LETTRES DE JULIETTE DROUET À HUGO

« Une sorte de journal épistolaire »

« Certaines relations empêchées se compensent et se gravent dans le marbre par la correspondance. C'est le cas de celle de Victor Hugo et de Juliette Drouet, qui fut sa maîtresse et son alter ego pendant cinquante ans. Pour écrire la biographie *Juliette Drouet. Compagne du siècle*, j'ai exhumé ces lettres, dont je publie la totalité sur le site juliettedrouet.org : 22 000 lettres écrites par Juliette, quand Hugo en a écrit 300. C'est une sorte de journal épistolaire. Elle s'y fait sociologue, linguiste, critique théâtrale, ou réfléchit sur la condition humaine, avec une spontanéité, une authenticité et une inventivité langagière remarquables. » ■

HÉLIOS AZOULAY

LES LETTRES DE KAFKA À MILENA

« Je lis dix lettres et je deviens fou »

« L'une des correspondances qui m'a le plus marqué est celle de Franz Kafka. Dans ses lettres à Milena, chaque fois qu'il pense pouvoir aimer, il se rend compte à la ligne d'après qu'il n'en est pas capable. Kafka est une âme impossible, mais il sait exactement là où il est perdu. Et c'est là, si je puis dire, qu'il égare Milena, elle aussi perdue dans cette liaison invivable. J'y suis complètement sensible, mais c'est contagieux : je lis dix lettres et je deviens fou ! » ■

Propos recueillis par Hubert Artus

CHARLOTTE KREBS/JULLIARD – BRUNO KLEIN/PLON – FLORENCE NAUGRETTE – VINCENT-MULLER

Agathe Ruga

À PLEINES DENTS

Dentiste de formation, Agathe Ruga s'était révélée comme bookstagrammeuse il y a dix ans. Avec son troisième roman, elle s'installe un peu plus dans le paysage littéraire. Rencontre avec une drôle de trentenaire – qui ne mâche pas ses mots.

Précision pour nos lecteurs parisiens qui pratiqueraient le running : si la Porte dorée est un lieu où se retrouvent souvent le week-end les amateurs de course à pied, *Rendez-vous à la Porte dorée* ne parle pas de marathon. Ce roman d'amour (ou de désamour, plutôt) raconte comment une femme divorcée tente par tous les moyens de récupérer l'homme qu'elle a quitté. Bien que le livre soit cru, brûlant et douloureux, Agathe Ruga ne cesse de rire quand elle nous en parle, assise face à nous chez son éditeur, Flammarion. Avec ses bottines et son chemisier dorés, elle est assortie à son titre, ce qui la change de la sobre blouse blanche qu'elle porte au quotidien. Car voici, pour paraphraser Stevenson, l'étrange cas du docteur Ruga et de Mme Agathe : dentiste le jour, et mère de trois enfants, elle devient romancière quand elle parvient à grappiller du temps pour elle. Parce qu'elle fut par ailleurs une bookstagrammeuse vedette sous le pseudo Agathe the Book (elle avait même créé le grand prix des blogueurs littéraires en 2017), son cas fait grincer quelques dents à Saint-Germain-des-Prés – pour certains puristes, Ruga rime avec caries. Que cet article agisse comme un coup de fraise et soigne les abcès des snobs !

Née à Nancy en 1986, Agathe Ruga n'est pas du genre à craindre le politiquement correct. Quand on lui demande comment elle a découvert la littérature contemporaine à l'adolescence, cette admiratrice de Stefan Zweig et de Maupassant, dont elle a tout lu, nous répond franchement : « *C'est vraiment Frédéric Beigbeder qui m'a autorisée à aller vers une littérature qui défriche. J'ai lu en poche ses premiers romans : je l'ai trouvé audacieux, transgressif, provocateur – c'est ce qui m'a plu chez lui. J'adore son personnage, dans ses livres avec son double Octave Parango, comme dans la vie. Beigbeder se saborde en permanence, pour voir jusqu'où on le détestera. Pour ma part, je le trouve très touchant sous ses airs de dandy. Et je crois que c'est de la fausse décontraction : il garde une forme de rigueur, il travaille vraiment. Par ailleurs, comme critique, il plaisait à la jeune fille que j'étais : il savait rendre la littérature accessible à tous, moderne. Grâce à lui, on prenait du plaisir à lire.* »

En 2009, en marge du salon de Nancy Le Livre sur la place, Agathe Ruga croise son idole en boîte de nuit le samedi soir (et non à la messe le dimanche matin) : « *Beigbeder a laissé sa petite copine russe quelque part dans le bar et a pris le temps de discuter avec moi et de me donner des conseils. J'avais 23 ans, il m'a dit que c'était l'âge auquel il avait écrit son premier roman,* Mémoires d'un jeune homme dérangé. *Cela m'a motivée.* »

DE LA RÉSINE AUX RÉSEAUX

Problème : il n'est pas donné à tout le monde d'être dérangé, désinvolte et frivole. N'envisageant pas la littérature comme une source de revenus, la jeune Agathe doit d'abord s'établir. Venant d'une famille où personne n'avait le bac, très bonne élève elle-même, elle a suivi la filière scientifique jusqu'au doctorat : « *Dentiste, ça me paraissait bien : je me voyais travailler trois jours par semaine et écrire à côté. Il y avait un plan de carrière depuis le début. Je n'ai jamais écrit pour gagner ma vie, et ça me va. Sauf que, après ma thèse, j'ai eu un grand sentiment de vacuité : je n'aimais pas du tout ce métier. Dentiste, c'est un travail manuel, comme être maçon, je ne m'y épanouissais pas.* ●●●

« Oui, mon roman est conservateur, je l'assume. Il y a un discours derrière : arrêtons de dire aux gens qu'il faut tout quitter et fuir pour le Groenland »

Avec mon mari, nous avons déménagé en Bourgogne, à Chalon-sur-Saône. C'est près de Beaune, on y trouve des bons vins ; mais pour la vie sociale, c'est moins agréable… Je me suis retrouvée enfermée dans un cercle étriqué de petits dentistes libéraux qui ne parlaient que de résine dentaire – j'avais envie de me pendre, c'était horrible ! »

Elle ressent alors un manque de « romanesque » – il est vrai que Zweig n'a pas consacré la majeure partie de son œuvre à la résine dentaire. Avant de basculer dans un néobovarysme mortifère, la dentiste ouvre en 2015 un compte Instagram bien connu des internautes qui lisent, où elle se fait appeler Agathe the Book : « *J'avais besoin de m'éclater intellectuellement. J'ai repris la lecture, et je me suis mise à écrire des petits billets, puis à les poster sur Instagram. Il n'y avait aucune intention intéressée, aucune volonté pécuniaire surtout, je faisais ça pour dialoguer avec des gens qui partageaient ma passion.* »

> « Je trouve Annie Ernaux et Marguerite Duras déprimantes, grises, pas du tout solaires ! »

Elle s'impose vite dans son domaine. Voulant surfer sur ce nouveau mode de prescription, les éditeurs se mettent à lui envoyer des services de presse. En 2017, sur les conseils d'Olivia de Lamberterie, Agathe Ruga crée le grand prix des blogueurs littéraires, qui est décerné à Véronique Olmi pour *Bakhita*, au cours d'un cocktail organisé à la librairie L'Instant, dans le 15e arrondissement de Paris : « *Il y avait une véritable effervescence. Je me sentais investie d'une mission. C'est cucul de dire ça, mais c'était magique : des gens sont venus de toute la France. J'ai créé ce prix avec amour, en le finançant avec mes propres économies. Je faisais les communiqués de presse moi-même, j'écrivais aux journalistes… La deuxième année, quand Olivier Liron a gagné, j'ai dû faire participer les gens. Et pour la troisième édition, en 2019, nous avons remis le prix à Julien Dufresne-Lamy dans un bar à vin. Nous étions entre 250 et 300 personnes. Il aurait fallu prendre des vigiles, je n'arrivais plus à gérer, et malgré tout ça je n'avais toujours pas de sponsor champagne… Je suis nulle en événementiel, c'est un job !* »

UNE FEMME LIBRE, PAS FÉMINISTE

Tant pis pour l'événementiel, place à la littérature. En 2019, elle publie chez Stock un premier roman au titre piqué à France Gall, *Sous le soleil de mes cheveux blonds*. En 2022, elle passe chez Flammarion pour *L'homme que je ne devais pas aimer*, où elle raconte, en romançant sa propre vie, comment elle a quitté son mari pour son amant. *Rendez-vous à la Porte dorée* est la suite : la narratrice regrette son divorce, se souvient du bonheur passé et tente de renouer avec son ex-mari. Agathe Ruga va tellement loin dans la confession que certaines pages donnent le vertige. Ne craint-elle pas un procès ? « *Oh, une voyante m'a dit que j'allais en avoir un… Je teste un peu les limites, mais je ne suis pas dans la diffamation. Si procès il y avait, je ne suis pas assez connue pour que ça aille très loin… Mais qu'on m'en fasse un, allez ! C'est l'éternel procès de la fiction. Je rigolerai bien – ça me fera une expérience de plus. Plus sérieusement, j'ai souvent pensé à Constance Debré en écrivant mon livre, et je vais moins loin. Elle largue vraiment tout, jusqu'à perdre son fils. La seule chose qui me ferait peur, ce serait qu'on me retire la garde de mes enfants, mais je suis responsable : contrairement à Constance Debré, je n'ai pas arrêté de travailler…* »

Quand on lui parle de ses goûts en littérature, Agathe Ruga est intarissable : Françoise Sagan, Catherine Cusset ou Lolita Pille à l'adolescence ; Camille Laurens, Monica

Sabolo ou Maria Pourchet désormais). Quant à ses dégoûts, elle n'a pas froid aux yeux : « *Annie Ernaux et Marguerite Duras ne sont pas du tout ma tasse de thé : je les trouve grises, déprimantes, pas du tout solaires !* » Au début de *Rendez-vous à la Porte dorée*, elle reproche à Virginia Woolf de l'avoir incitée, dans *Une chambre à soi*, à « *tuer l'ange du foyer* ». Au niveau du fond, son livre paraît souvent écrit par Eugénie Bastié, ce qui n'est pas un reproche, mais peut étonner les lecteurs habitués aux épigones de Virginie Despentes : « *Oui, mon roman est conservateur, je l'assume. Il y a un discours derrière : arrêtons de dire aux gens qu'il faut tout quitter et fuir pour le Groenland. Ça ne résout rien. On peut faire ça à 18 ans, après il faut grandir. J'ajoute que la littérature est une malédiction – c'est terrible. Heureux sont les gens qui n'écrivent pas ! J'ai l'impression d'avoir sacrifié ma famille au profit de la littérature. Hélas, la création artistique n'apporte pas la consolation. Ça sublime, mais ce n'est pas suffisant. La seule chose qui me console, c'est d'aimer quelqu'un… L'amour reviendra, mais combien de fois ? C'est un peu lassant tout ça, répétitif… On vit trop longtemps, vous ne trouvez pas ?* »

Là-dessus, elle enfonce le clou avec la poigne de la dentiste habituée à poser des couronnes à des patients récalcitrants : « *J'écris surtout des histoires de femmes libres. Je me reconnais dans le mot "libre"* [l'exact contraire d'une femme légère d'après Simone de Beauvoir], *mais pas dans le mot "féministe". Jusqu'à maintenant, aucune personnalité ne m'a donné envie de devenir militante. Car un féminisme incluant la nature intrinsèque des hommes n'a pas encore été inventé. On fait un déni immense de leurs réflexes archaïques de domination et de leurs besoins primaires. Ça fait partie de la nature, selon moi, et c'est trop tabou. À force, je redoute une grande rébellion de la gent masculine…* » Sur cette dernière déclaration, Agathe Ruga nous raconte qu'elle vient de s'abonner à *Lire Magazine* : « *J'ai vu qu'il y a un dossier sur les écrivains et l'alcool. J'aurais pu être dedans !* » Avertissement : tous les écrivains qui souscrivent à un abonnement n'ont pas droit dès le mois suivant à leur portrait en guise de cadeau de bienvenue. Encore faut-il être à la hauteur – et cette franc-tireuse pleine de vitalité vient de nous prouver qu'elle l'est. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Franck Ferville pour *Lire Magazine*

GFREIHALTER/WIKIPÉDIA

Le palais de la Porte dorée, lieu de rendez-vous bien connu des Parisiens.

UN CŒUR À REPRENDRE

Dans *Rendez-vous à la Porte dorée*, Agathe Ruga tire les fils d'une histoire d'amour à deux vitesses où reconquérir devient un combat de tous les jours.

Dans ce troisième roman, les regrets font l'effet d'un vertigineux trou noir dans lequel Agathe Ruga familiarise définitivement son lecteur à la grande thématique de l'amour, omniprésente dans chacun de ses textes. Et comme toujours, difficile de ne pas déceler certaines similitudes fortuites entre le personnage principal et l'autrice, laissant libre cours aux suppositions les plus fantasmées. Ici, Anne, écrivaine et blogueuse littéraire, prend brutalement conscience de l'amour qu'elle porte au père de ses enfants après leur rupture. Cette vie d'avant, banale autrefois, porte aujourd'hui la marque des regrets les plus intimes et perturbants. Au cœur d'un flot de réactions déconcertantes et neurasthéniques, inutile de chercher une logique. Elle ne trouvera pas sa place là où la mélancolie est maîtresse. Anne s'accroche coûte que coûte aux rares entrevues destinées à déposer ses enfants chez leur père pour espérer un regard dans lequel il sera possible de déceler autre chose que du mépris. Un cœur ami pour recommencer de zéro, loin des idylles défaillantes pour panser l'absence de celui qu'elle a quitté. « *Est-ce l'orgueil qui nous place des œillères immenses, pour atténuer le choc de la mauvaise décision ?* » Voilà toute la question. *Rendez-vous à la Porte dorée* ausculte de la même façon l'amour et le désamour à l'ère du numérique où un clic suffit à discuter, rencontrer, séduire et espionner la vie d'un autre. Loin des rencontres passionnées au creux d'une nuit sans lune, l'adultère 2.0 s'assimilerait à une gent masculine prête à « *s'évader grâce à la magie des réseaux sociaux* », gavant sa rétine de photos postées sans « *prendre de risques* ». Au sens intuitif de l'analyse s'accorde cette brisure vaine et ordinaire qui offre un charme sublimé et signifiant au roman.

Marie Jouvin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
RENDEZ-VOUS À LA PORTE DORÉE
AGATHE RUGA
240 P., FLAMMARION, 20 €

Joël Dicker

UN CONTE EN SUISSE

Ce mois-ci paraît *Un animal sauvage*, le nouveau livre du phénomène helvète, auteur et créateur de sa propre maison d'édition, qui enchaîne les succès depuis *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Retour et éclairages sur douze ans d'une ascension éclatante.

L'œuvre de Joël Dicker danse autour d'une obsession : les facettes et les vérités cachées derrière une histoire ou un personnage. Celles qui s'éclairent lorsque quelque chose déraille. Depuis 2012, son existence, elle, n'a jamais déraillé. Indéboulonnable pourvoyeur de best-sellers, à la tête d'une petite fortune, l'écrivain a même créé il y a peu sa propre maison d'édition. Itinéraire d'un enfant gâté…

Après *L'Énigme de la chambre 622* (2020), *Un animal sauvage [lire la critique page 60]* est le second récit se déroulant en Suisse, à Genève – où il est né en 1985 et où il vit toujours –, de celui qui est désormais marié et père de deux enfants. Il tenait à clore son « *chapitre américain* », nous confie-t-il, fin janvier, lors de notre entretien. Une trilogie constituée de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, du *Livre des Baltimore* et de *L'Affaire Alaska Sanders,* et qui a ouvert la *success story* Dicker devant énormément à Bernard de Fallois, « *dont le décès en janvier 2018* [l']*a laissé orphelin d'un maître, d'un ami, d'un allié, et surtout de quelqu'un à qui* [il doit] *tout* ».

2012, ANNÉE MAGIQUE

Ancien directeur général d'Hachette Livre, fondateur en 1987 des éditions qui portent son nom, Bernard de Fallois travaillait régulièrement avec son ami suisse Vladimir Dimitrijevic, lui-même cofondateur et patron de L'Âge d'Homme à Lausanne. Ce dernier est le véritable découvreur de Dicker. En 2010, il a parié sur *Les Derniers Jours de nos pères*. Lequel n'est pas le premier manuscrit de Joël Dicker. Dévoré de longue date par la passion de l'écriture, ce dernier écrit « *un roman par an* » depuis qu'il a entamé des études de droit à l'université de Genève. Tous refusés. En 2005, le jeune homme avait quand même fait parler de lui avec une nouvelle de 30 pages : *Le Tigre*, distinguée lors d'un concours. Mais c'est bien avec *Les Derniers Jours…*, dans lequel l'auteur aborde la création du Special Operation Executive (SOE) par Winston Churchill en 1940, qu'il a séduit Dimitrijevic. En janvier 2012, l'éditeur publie le roman en coédition avec de Fallois. « *Le succès est limité* », sourit Dicker, qui soumet néanmoins à Bernard de Fallois un manuscrit qu'il a achevé depuis : *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Sans grand espoir. Et pourtant : « *Il était si enthousiaste qu'il voulait le faire paraître tout de suite ! Mais le premier n'avait pas marché, pour moi, on ne pouvait pas sortir le suivant neuf mois après !* » La réplique du « *patriarche* » est mieux qu'une devise : « *Joël, ce n'est ni l'auteur ni l'éditeur qui décide de la parution d'un livre, c'est le livre lui-même.* »

En cet été 2012, Bernard de Fallois part en campagne. Fort ému, Dicker raconte : « *Je rencontre encore, de temps en temps, des journalistes qui me racontent comment Bernard leur avait téléphoné ou s'était rendu à leur bureau, jusqu'à être certain qu'ils avaient bien le livre en main.* » Parmi ces journalistes : François Busnel, alors directeur du magazine *Lire* et présentateur de *La Grande Librairie* sur France 5. Sur la foi de son estime pour Fallois, il ouvre *La Vérité… « sans en attendre quoi que ce soit »*. Quelques heures plus tard : « *Un enthousiasme fou, un roman de grand divertissement, très bien ficelé. Si on ne m'avait pas dit que c'était un Suisse, j'aurais juré que c'était la traduction d'un roman américain, Harlan Coben par exemple. Il posait toutes les questions que se posent*

Joël Dicker en compagnie de l'éditeur Bernard de Fallois, *« un maître, un ami ».*

SDP

ANOUSH ABRAR

La Vérité sur l'affaire Harry Quebert, **adapté en mini-série télévisée par Jean-Jacques Annaud et produit par la MGM, a battu des records d'audience. Patrick Dempsey en tenait le rôle-titre.**

les amoureux de littérature sur l'art de la fiction. » En fin d'année, le roman sera distingué au palmarès annuel du magazine. Entre-temps, Busnel a reçu Dicker dans son émission, où les invités se lisent les uns les autres : « *Tous hésitaient à ouvrir le pavé de Dicker. Et puis, tous l'ont dévoré, et n'avaient qu'une envie : en dire du bien. Le prodige était en train de s'accomplir.* » Fort de cet élan, Dicker finira l'année en fanfare avec le grand prix du roman de l'Académie française, le prix Goncourt des lycéens, et même la finale du Goncourt tout court.

LA RANÇON DE LA GLOIRE

Mais à Saint-Germain, cet univers impitoyable, il y a toujours une rançon à payer en contrepartie de votre gloire. Quand un auteur suisse venu de nulle part, âgé de seulement 27 ans, emporte tout sur son passage, cumulant plus de 3 millions d'exemplaires vendus, la critique s'en donne à cœur joie. Dans *Le Monde*, Raphaëlle Leyris sort la sulfateuse : « *Un grand roman américain venu de Suisse, s'écrient ses admirateurs ? Disons un honnête polar, dont la présence sur les listes automnales est un mystère plus épais que celui qui nourrit son intrigue.* » Cible privilégiée des détracteurs : son écriture. Joël Dicker n'est pas ce qu'on pourrait appeler un styliste. Les phrases sont simples, épurées et ne visent qu'une seule chose : la clarté. L'écrivain suisse a une vision gargantuesque du roman, il faut dévorer, engloutir sans s'arrêter. Une démarche littéraire qui dérange au pays du Dieu verbe et de la sainte phrase.

Au fil des livres, la virulence de la critique s'est accentuée. Si lors de la parution de *La Vérité…*, certains grands titres de presse avaient défendu l'auteur, soulignant sa capacité à fabriquer une intrigue redoutable, pleine de suspense et de rebondissements, les soutiens se sont progressivement effacés. Au *Masque et la plume,* émission connue pour ses redoutables coups de griffes, une vendetta s'est même progressivement installée. Du « *c'est de la merde !* » d'Arnaud Viviant au « *Je me demande s'il n'est pas payé à la ligne* » d'Olivia de Lamberterie, Joël Dicker suscite des attaques d'une violence inouïe.

Guillaume Musso, Marc Levy, Virginie Grimaldi ou encore Aurélie Valognes : tous ont subi le même sort et sont devenus les victimes symboliques d'une critique hexagonale qui a bien du mal à se dépêtrer des best-sellers de littérature populaire (enfin, sauf si les auteurs ont la « carte »). Aujourd'hui d'ailleurs, elle s'est presque entièrement retirée du débat Joël Dicker. Quelques fidèles continuent à le soutenir, quelques détracteurs s'acharnent mais la plupart ont choisi la carte du silence. Interrogé il y a deux ans sur France Inter au sujet des mauvaises critiques dont il faisait l'objet, Joël Dicker a quant à lui déroulé une habile stratégie d'apaisement, avec une pointe d'ironie : « *C'est toujours bon pour moi de savoir ce que je peux faire mieux. C'est seulement mon cinquième livre, je n'ai que 34 ans et encore beaucoup de choses à apprendre. Parfois, la critique oublie que le livre est censé être une joie.* » Une modestie qui n'a fait que renforcer l'affection de ses fidèles.

LE RÊVE AMÉRICAIN

Il y avait de quoi prendre la grosse tête. L'immense succès de *La Vérité…* a très vite fait de Joël Dicker l'objet de tous les désirs pour les producteurs de cinéma à la recherche de la nouvelle poule aux œufs d'or. Et son intrigue américaine a permis d'intégrer Hollywood à la course aux enchères. Le romancier prend le sujet très à cœur et tient à rencontrer lui-même les candidats avant de trancher. Commence alors une longue série d'entretiens menée en compagnie de Bernard de Fallois. Quatre-vingt-seize, selon la rumeur, sans que le projet trouve preneur. Steven Spielberg en personne aurait même été éconduit.

À des milliers de kilomètres de là, sur l'Isla de la Juventud, au sud de Cuba, Jean-Jacques Annaud est plongé dans la lecture du roman : « *J'ai deviné que ça allait me plaire. Alors, j'ai demandé à ma femme de trouver une île où il n'y avait rien à faire pour m'immerger dans le texte en paix.* » Ce qu'il y découvre ne fait que confirmer ses intuitions : « *À la dixième page, j'ai compris que j'avais affaire à un formidable scénariste. Il écrit des dialogues et des lieux, on entend et on voit. De l'audio et du visuel sur le papier.* » À son retour en France, le réalisateur contacte l'auteur pour le rencontrer, bien décidé à plaider sa cause dans cette course à l'adaptation. La magie opère. Jean-Jacques Annaud séduit par son enthousiasme et sa vision. « *Il avait tout compris* », racontera plus tard Dicker. À rebours de tout le monde, le réalisateur, connu pour ses adaptations de Marguerite Duras et d'Umberto Eco, a une conviction : « *Le roman était trop dense, trop éblouissant de rebondissements et de fausses pistes pour le compresser en deux heures de cinéma.* » *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* devient une série au budget colossal. Une production gigantesque assumée par la mythique

SDP

société de production américaine MGM. Pour le rôle-titre, c'est Patrick Dempsey, star planétaire du soap hospitalier *Grey's Anatomy,* qui est choisi. Sur le plateau, la pression est palpable. Seul Joël Dicker semble détendu et confiant: « *Il était là tous les jours sur le tournage,* se souvient Jean-Jacques Annaud. *Il écrivait son prochain roman devant les écrans de retour caméras, dans la tente des scripts. J'ai senti qu'il était heureux. Et je sais qu'il sait que je l'étais aussi.* » Si, à l'image du roman, la série a reçu un accueil mitigé, cela ne l'a pas empêchée de battre des records d'audience. Les deux hommes sont devenus amis: « *J'adore Joël. Il est brillant, talentueux, discret, humble. J'ai toujours pensé que nous referions quelque chose ensemble.* » Pour l'instant, l'occasion ne s'est pas présentée puisque, à ce jour, aucune autre œuvre de Dicker n'a été adaptée, et « *rien de concret* » n'est en projet.

GENTLEMAN ENTREPRENEUR

En 2022, ses romans ont été traduits en 40 langues, et se sont vendus à près de 12 millions d'exemplaires dans le monde. Joël Dicker, lui, figure au classement des 100 millionnaires suisses de moins de 40 ans, établi par le magazine économique *Bilanz*. Fait rare pour les auteurs à si grand succès: Joël Dicker n'a pas d'agent. Il travaille « *tout seul, comme un grand* ». Et désormais, il

> « Le premier rôle de la littérature, je le dis sans tressaillir, c'est le divertissement »

publie lui-même ses livres… dans sa propre maison d'édition, créée à Genève en octobre 2021: Rosie & Wolfe – du prénom d'une femme, Rosina, qui l'initia à la lecture, et du nom de son grand-père qui lui donna le goût de l'écriture. Les éditions de Fallois ayant, conformément au souhait de son fondateur avant sa mort, cessé leur activité en 2021, il s'avéra vite « *impensable* » pour Dicker d'avoir « *un autre éditeur, avec un autre nom que celui de Bernard* ». Alors, après avoir connu l'édition indépendante à la française, il choisit de se lancer seul. On crut longtemps que le Suisse se lançait dans l'autoédition. D'autant que la première parution maison fut… *L'Affaire Alaska Sanders*, en mars 2022. « *Absolument pas,* doit-il encore se justifier aujourd'hui, *mes propres romans y sont travaillés avec deux éditeurs* [dont on ne connaîtra pas l'identité]. *C'est une maison d'édition à part entière, avec une équipe et des auteurs. Je lis les ouvrages car je veux pouvoir les incarner et les défendre.* » Outre ses livres, tous repris chez R&W, on trouve pour l'instant deux autres ouvrages au catalogue: *Lecteur, reste avec nous* – un grand plaidoyer pour la lecture de l'Américaine Maryanne Wolfe, professeure à l'UCLA, et *Le Philatéliste* de Nicolas Feuz. Procureur à Neuchâtel, ce dernier n'est pas un inconnu en France puisqu'il a écrit une dizaine de thrillers, dont cinq publiés chez Slatkine & Cie. « *La première chose qui m'a convaincu de tenter l'aventure, c'est l'aura de Joël,* reconnaît-il, avant de préciser: *Je me suis quand même demandé si je n'allais pas servir de faire-valoir dans une maison centrée sur lui, mais j'ai vite vu que ce n'était absolument pas le cas.* »

En douze ans, Dicker est resté cet écrivain pour qui prime « *l'invention du roman, du plaisir de raconter et de celui de lire, en s'affranchissant complètement de savoir si c'est vrai ou pas. Le premier rôle de la littérature, je le dis avec modestie mais sans tressaillir, c'est le divertissement* ». Désormais, il sait aussi qu'il doit se défier. Avec autodérision, il avoue qu'il a deux grands rêves: « *être capable de revenir à la nouvelle, et écrire sur la nature* ». Ce sera donc la prochaine facette de Joël Dicker. ■

Hubert Artus et Léonard Desbrières

LES LIBRAIRES ENCHANTÉS PAR DICKER

Après y avoir passé une partie de son enfance, l'auteur a pour les librairies les yeux de Chimène. Il y organise rencontres et dédicaces, nouant un lien fort avec elles.

SDP

Quand on évoque l'engouement des lecteurs pour l'écrivain suisse, on néglige souvent un élément: le lien intime qui unit l'auteur aux libraires. S'il considère la profession comme un acteur fondamental du monde du livre, c'est aussi parce que la librairie représente pour lui un lieu magique où il a passé une partie de son enfance et où sa mère transmet chaque jour son goût de la lecture. Exerçant à la librairie Atmosphère de Genève, elle a, lors de chaque parution, les honneurs de sa première dédicace. Au fil du temps, Dicker a consacré une grande partie de son énergie à entretenir sa relation avec les libraires et à parcourir le monde pour les rencontrer. Après son grand prix de l'Académie française, il a par exemple enchaîné plus de 200 rencontres, voyageant à travers l'Europe et traversant l'Atlantique pour arpenter le Mexique. Un *modus operandi* qu'il reproduit avec ferveur lors de chaque parution. L'une des clés de son succès. Mais c'est tout près de chez lui qu'on mesure le mieux cette particularité. Gérant de la librairie Payot à Genève depuis près de quinze ans, Christophe Jacquier a soutenu le romancier dès son premier roman et a noué un lien spécial avec l'auteur: « *En exclusivité, il est venu nous donner les épreuves de* La Vérité… *pour avoir notre avis. On a été conquis et on a préparé une mise en place spéciale. Le lendemain du grand prix de l'Académie, il m'a invité à dîner avec mon chef de rayon littérature pour nous remercier. Un geste rare qu'on a apprécié.* » Depuis, Payot est toujours la seconde librairie à recevoir l'écrivain. Et Christophe Jacquier de se frotter les mains: « *Pour nous, c'est toujours une bonne année quand un nouveau Joël Dicker est publié.* » **L.D.**

L'AFFAIRE EST DANS LE LAC

Un animal sauvage est un _page-turner_ efficace dont le personnage féminin, mélancolique et félin, porte sur les épaules une intrigue riche en rebondissements. Une bonne surprise pour notre chroniqueur.

Joël Dicker s'est fait connaître par de gros romans mettant en scène les États-Unis. Sans vouloir contrarier ses centaines de milliers de fans, osons ce contrepied : et si l'auteur de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* était bien meilleur quand il parle de la Suisse ? Il avait déjà peint Verbier dans *L'Énigme de la chambre 622*. Pour *Un animal sauvage*, il plante son intrigue entre Genève et sa banlieue chic, et le cadre envoûte – les rives du lac Léman ne sont lisses qu'en surface, et Dicker excelle à décrire l'envers de ce décor en apparence aseptisé.

Prévenons quand même les inconditionnels d'Édouard Louis : ils seront ici un peu dépaysés. Arpad et Sophie n'ont aucun mal à boucler leurs fins de mois. Lui, banquier, roule en Porsche et arbore à son poignet une Rolex en or. Elle, avocate, passe le plus clair de son temps rue du Rhône (l'avenue Montaigne genevoise). Le ménage habite dans une luxueuse maison à Cologny, sorte de Hamptons du canton. Quant aux beaux-parents, on les trouve à Saint-Tropez… Pour les 40 ans de Sophie, Arpad lui offre une bague Cartier en forme de panthère – car Sophie a des côtés félins, même si la maternité l'a assagie. Ces heureux du monde ont pour voisin Greg, un policier membre d'un groupe d'intervention d'élite. Marié à Karine, il fantasme sur Sophie, et leurs dîners de couples cristallisent désir et jalousie. Là-dessus réapparaît un certain Philippe, surnommé « Fauve », un braqueur qui a croisé la route d'Arpad et de Sophie au cours de leur jeunesse. Un casse dans une bijouterie de Genève va faire voler en éclats les vies plus ou moins rangées de ces quadragénaires.

Genève, ville natale de Joël Dicker et cadre de son dernier roman, *Un animal sauvage*.

UN ÉCRIVAIN PLUS TORDU QU'IL N'Y PARAÎT

Si Joël Dicker se compose sur les photos un look de gendre idéal, il se révèle bien plus tordu quand on prend le temps de lire consciencieusement ses livres. Ce n'est pas un écrivain académique, loin de là. Avec sa chronologie éclatée et ses innombrables flash-back, *Un animal sauvage* forme un labyrinthe vertigineux qui, à certains égards, rappelle les pièces de théâtre (et les films) de Florian Zeller. Le personnage de Greg, un flic voyeuriste qui épie avec des jumelles la maison d'Arpad et de Sophie, ajoute un zeste de perversité – bien que Dicker ne fasse pas l'éloge du bondage, on aura noté son goût pour les menottes, qui reviennent plusieurs fois lors des scènes érotiques. Dicker attache ses personnages, mais aussi ses lecteurs : une fois qu'on s'est lancé dans les 400 pages de ce *page-turner* remarquablement ficelé, il est difficile de le lâcher, et il faudrait nous envoyer le GIGN pour nous en libérer.

Certes, Dicker n'est pas un styliste – l'aphorisme notamment n'est pas son fort –, mais les amateurs de l'esprit français n'ont qu'à retourner piocher dans leur bibliothèque leurs livres de La Bruyère, Saint-Simon ou Léautaud. Il n'y a au fond aucun sens à attendre de la part de la star suisse une grâce formelle, ce serait comme reprocher à Christian Clavier de ne pas être une danseuse étoile. À chacun son métier. Dicker ne trompe pas sur la marchandise : il officie dans la littérature de divertissement et coche avec brio toutes les cases, dont la principale, le suspense. Mieux vaut cela que nos nombreuses fausses valeurs qui jouissent d'une aura littéraire usurpée et n'ont en vérité pas d'autre don que celui de nous endormir en un chapitre. Message aux snobs qui lui tirent dessus : il faut sauver le soldat Dicker. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
UN ANIMAL SAUVAGE
JOËL DICKER
398 P., ROSIE & WOLFE, 23 €

LIVIU GORINCIOI

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ET ICI !

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine

Ce hors-série exceptionnel, de 100 pages, fait le tour de la lumière sur l'immense talent de **WILLIAM SHAKESPEARE.**

8,90 € SEULEMENT

Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À WILLIAM SHAKESPEARE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série Les Classiques de Lire magazine, William Shakespeare, au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2024 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCWS527

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

BERNARD QUIRINY

Le tour du monde en 007 jours

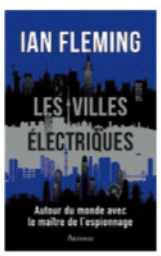
À l'été 1959, les responsables du *Sunday Times,* supplément du vénérable *Times,* proposent à Ian Fleming d'effectuer en un mois *« un tour des villes les plus chaudes du monde »*. Le père de James Bond émet d'abord quelques réserves de façade sur le coût d'un tel périple, puis se fait vacciner et saute dans un avion pour Hong Kong, Macao, Tokyo, Honolulu, Los Angeles, Las Vegas, Chicago et New York, avec une escale inaugurale en Inde, pays dont la saleté l'épouvante. Écrits dans un style désinvolte et tonique qui rappelle un peu celui de Paul Morand trente ans plus tôt, les reportages de Fleming dans ces contrées lointaines remporteront un tel succès auprès des lecteurs du *Times* que ses patrons le prieront bientôt de rempiler pour un second périple.

Le voilà donc reparti, cette fois-ci pour l'Europe : Hambourg, Berlin, Vienne, Genève, Naples et Monte-Carlo – un choix de destinations légèrement humiliant pour Marseille et Paris, villes jugées ne pas compter parmi les plus chaudes du continent, mais qu'importe ! Toutes ces chroniques seront finalement réunies en 1963 dans un livre intitulé *Thrilling Cities* (« villes palpitantes »), traduit chez nous deux ans plus tard sous le titre *Des villes pour James Bond*. Introuvable depuis des années, il ressort aujourd'hui sous l'intitulé *Les Villes électriques,* dans une nouvelle traduction signée Tristan Savin (agent plus ou moins secret qu'ont bien connu les vieux lecteurs de ce journal).

Fidèle à l'esprit de 007, Fleming adopte partout la même méthode : il descend dans les plus beaux hôtels, se fait guider par les correspondants locaux les mieux avertis, goûte à tous les alcools et visite tous les lieux de plaisir et de divertissement – casinos, salons de massage, tripots, jusque dans les quartiers les plus louches. Il aime interviewer aussi des figures locales, affairistes douteux, espions sous couverture et autres *mafiosi* repentis, qui le mettent au parfum des affaires en cours. Avec eux, il parle du narcotrafic en Extrême-Orient, du commerce de l'or à Macao, de l'emprise des mafias partout dans le monde – autant d'éléments qu'il réutilisera à l'occasion dans les aventures de son célèbre héros.

> FIDÈLE À L'ESPRIT DE SON HÉROS, FLEMING ADOPTE PARTOUT LA MÊME MÉTHODE

Au-delà de son côté Tintin alcoolisé, Fleming reste un aristocrate à l'ancienne, drôle mais hautain, qui pose sur le monde un regard décliniste et snob. À Hawaï, il pince son nez devant les retraités américains en vacances, avec leurs chemises à fleurs et leurs bermudas ridicules. À Vienne, il trouve les Autrichiens étriqués, loin du génie de la Mitteleuropa disparue. Le tourisme de masse en plein boom lui fait horreur, tout comme l'architecture moderne interchangeable, le déclin de la famille traditionnelle anglo-saxonne et la vulgarité des accoutrements à la mode. On n'en attendait pas moins de cet Écossais bien né, instruit à Eton et vêtu chez les meilleurs tailleurs ! Il assume, du reste, son côté *old fashioned* : *« Je suis ignorant, étroit d'esprit et borné. »* Osera-t-on dire que c'est ce qui rend son livre si plaisant ? ■



★★★★☆
LES VILLES ÉLECTRIQUES (THRILLING CITIES)
IAN FLEMING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR TRISTAN SAVIN, 304 P., ARTHAUD, 22 €

AUDREY SOVIGNET

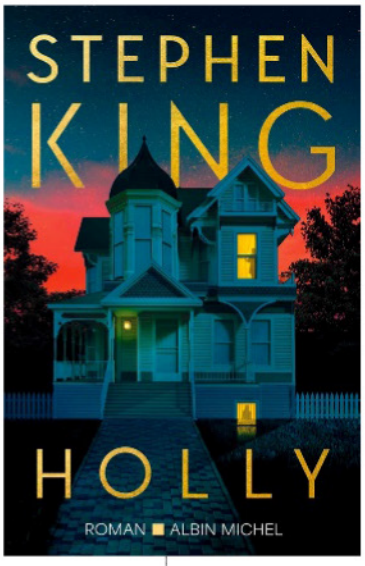
66

LARMES FATALES POUR **JEAN-PAUL DUBOIS**

64

L'APRÈS 7 OCTOBRE SELON **DELPHINE HORVILLEUR**

LE CAHIER CRITIQUE



78 **STEPHEN KING** UN SUPPÔT ET HOLLY !

96 **LE RÈGNE ANIMAL** AU FÉMININ

A. SHOSHAN – MYOP/ULRICH LEBEUF – DAVID DUNKERLEY/ALBIN MICHEL

DELPHINE HORVILLEUR

Reprendre vie

Dans *Comment ça va pas ?*, l'autrice et femme rabbin raconte sa sidération et les interrogations qui la hantent depuis les massacres du 7 octobre en Israël.

À croire qu'elle s'en veut. Pour Yom Kippour, le 24 septembre dernier, Delphine Horvilleur a prononcé un discours très politique sur Israël, sur le risque que courait le pays de succomber à l'hubris, soulignant le *« danger que court Israël chaque fois qu'il se sent infaillible, chaque fois qu'il se croit installé et pleinement légitime dans sa propriété ou son plein droit, chaque fois qu'il oublie le visage d'un autre qui lui fait face. Il piétine alors l'Histoire juive et les leçons de la vulnérabilité »*. Quinze jours plus tard, le massacre du 7 octobre a tout emporté. Tout. Ce discours qu'elle *« peine à relire aujourd'hui »* résonne comme une sorte de *« prémonition tragique »*. Lisant ces lignes, on se souvient que, quand nous l'avions rencontrée pour son livre précédent, elle s'étonnait des synchronicités, se remémorant : *« J'ai sorti un livre sur l'antisémitisme – je ne pouvais pas le prévoir – au moment où les chiffres des actes antisémites explosaient. J'ai commencé* Vivre avec nos morts *bien avant la pandémie. À la rentrée, j'ai été troublée par le nombre d'ouvrages traitant de l'identité »*, disait-elle alors qu'était présenté sur scène son monologue *Il n'y a pas de Ajar*. Ce nouvel essai, *Comment ça va pas ?*, traite des trois sujets : la mort, l'identité et l'antisémitisme, alors que le nombre d'actes antisémites recensés en France a été multiplié par quatre en un an, avec une accentuation après les attaques du Hamas contre Israël le 7 octobre. Il raconte une femme hantée par des incompréhensions. Comme dans chacun de ses livres, elle retranscrit des dialogues. Cette fois, ce sont dix conversations, réelles ou imaginées. Notamment avec sa grand-mère, incarnation de cette prescience que les

JF PAGA/GRASSET

choses ne peuvent changer. Les discussions avec ses enfants, pour qui elle se surprend à avoir peur. Et finalement, surtout des discussions avec elle-même. Comment continuer ? Quelque chose semble s'être brisé chez elle après ces massacres. Elle se réveille la nuit, elle s'est mise à la boxe.

LE RÉVEIL DES PEURS

À ceux qui viennent la voir, elle ne parle pas de ses angoisses : « *Je ne leur dis pas à quel point je suis devenue paranoïaque ni de quelle manière j'ai fini par voir des "juifs" partout. Je ne suis pas la seule à souffrir de cette pathologie hallucinatoire.* » Elle ne sera plus le même rabbin, peut-être plus la même femme, écrit-elle. Elle nous disait il y a quelques mois qu'elle voulait bâtir des ponts : n'est-ce pas ce que l'on détruit en premier dans un conflit ? Établir des ponts donc, et parier sur le langage, les mots pour trouver les chemins de compréhension et ne surtout pas se laisser enfermer dans son identité.

Mais comment faire quand tout vous renvoie à vos racines, votre héritage, votre histoire et aux souffrances passées. « *La peur s'est réveillée, en même temps que tous nos fantômes. Elle hante nos conversations, avec les vivants et avec les morts* » et « *comme toujours dans l'Histoire, le monde nous dit tout autour "arrêtez de dramatiser la situation. Attention, c'est votre traumatisme qui parle. N'exagérez pas la réalité".* » Le 7 octobre, la mort les a « *percutées* », elle et Rose, cette femme qu'elle accompagne dans la maladie : « *L'histoire juive nous a rendu visite autrement, avec ses deuils et ses fantômes, et le sentiment de se prendre de plein fouet la réverbération du passé. Soudain, il n'était plus question de la mort de Rose mais de celle du monde.* » Toujours combative, elle s'attaque à l'antisémitisme, à sa plasticité : « *La vulnérabilité des juifs reste sans cesse à démontrer* », écrit-elle dénonçant les « *mais* » qui terminent souvent des phrases et des prises de position incompréhensibles pour elle : « *Il y a tant de gens autour de nous qui sont persuadés que la mobilisation aux côtés des uns revient à manquer d'empathie pour les autres. C'est si absurde que je peine à contrer ces convictions.* » Et puis cette incompréhension devant ces « amis » qui ne veulent pas aller à une manifestation contre l'antisémitisme parce qu'il y aura « *des racistes dans le cortège* » et qui préfèrent laisser les juifs seuls, ou encore les féministes qui ne dénoncent pas les violences faites aux femmes le 7 octobre. Dans *Comment ça va pas ?*, Delphine Horvilleur cherche les mots. Le propre de la guerre, c'est d'assassiner le langage, dit-elle, alors il faut le sauver pour réhabiliter le dialogue, ce qu'elle commence à faire ici. ■

Aurélie Marcireau

★★★★☆
COMMENT ÇA VA PAS ? CONVERSATIONS APRÈS LE 7 OCTOBRE
DELPHINE HORVILLEUR
160 P., GRASSET, 16 €

Marche contre l'antisémitisme à Paris, le 12 novembre 2023.

HANS LUCAS VIA AFP - J.F PAGA

Une déportée porteuse d'espérance

« *Pour moi, un camp ou l'autre… tant qu'on n'est pas devant la chambre à gaz, ça gaz… Et toute ma vie a été marquée par ça : tant qu'on n'est pas devant la chambre à gaz, ça gaz.* » On reconnaît bien là l'humour très noir de la réalisatrice Marceline Loridan-Ivens, un rire de rigueur, pour ne pas sombrer. Plus que de sa grande amie Simone Veil, rencontrée à Auschwitz, sa parole de déportée se rapproche de celle, grandement cynique, de celle du Prix Nobel de littérature Imre Kertész. Mais contrairement à la parole de Kertész, celle de Loridan porte quelque chose de réparateur : sans artifice, et pourtant par de belles fulgurances, elle va droit au cœur de l'existence. Une espérance contagieuse se lit entre les lignes d'*On arrive dans la nuit*, ce récit de l'indicible, un appétit de vivre. Elle n'omet pas les leçons tirées de l'expérience limite des camps : « *À Birkenau, j'ai appris l'humanité.* » Dans la continuité de ce témoignage écrit, il faut (re)voir son film autobiographique : *La Petite Prairie aux bouleaux*. ■

Simon Bentolila

★★★★☆
ON ARRIVE DANS LA NUIT
MARCELINE LORIDAN-IVENS
304 P., FLAMMARION, 21 €

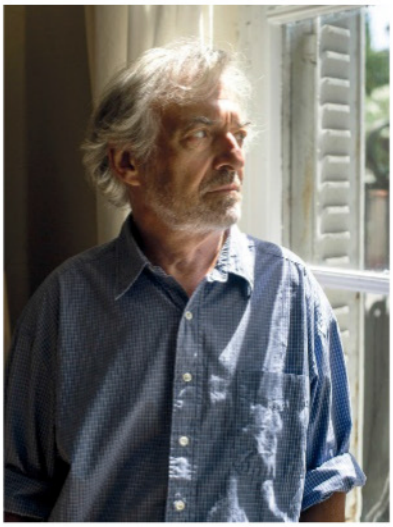
Jean-Paul Dubois

L'Origine des larmes

Le 17 mars 2031, dans une morgue de Montréal, un homme tire deux balles dans le cadavre de son père. Pour ce geste, il écope d'une année d'*« obligation de soin »* qui le contraint à *« rouvrir les plaies de toute une vie »*. Car s'il est un homme qui connaît *« l'origine des larmes »*, c'est bien Paul Sorensen. Privé de sa mère et d'un frère jumeau dès sa naissance, Paul grandit aux côtés d'un père qui, loin de la combler, creusera cette double absence. Sa vie durant, Thomas Lanski n'exerça qu'une profession, *« le Mal »*, n'eut qu'une vocation, *« être un salaud »*. Avec son fils en particulier, auquel il dissimule toute trace de l'existence de sa mère et invente une filiation glorieuse construite sur un mensonge. De telle sorte qu'à 52 ans Paul Sorensen a pour seule amie une intelligence artificielle, pour seule activité la gestion de Stramentum, la fabrique de housses mortuaires dont il a hérité. *« Est-ce la pire des souffrances que de ne pas aimer ? Je ne sais plus. Il me semble que l'on finit par s'y habituer. Quand on traverse l'enfance, et plus tard l'âge adulte, dans l'ignorance d'un sentiment pareil, j'imagine que, ne sachant pas ce qu'il représente, la frustration est moins gênante. Un peu comme un aveugle qui n'a jamais vu de bleu, ou de vert. Ça ne lui manque pas vraiment. Sauf certains soirs, quand il y pense. »* Rythmé par les séances d'analyse de Paul avec le docteur Guzman, *L'Origine des larmes* interroge la possibilité d'une vie épanouie face à cette injustice fondamentale que représente le manque d'amour. ■

Laëtitia Favro

L'ORIGINE DES LARMES
JEAN-PAUL DUBOIS
256 P., 21 €. COPYRIGHT L'OLIVIER.
EN LIBRAIRIES LE 15 MARS.



MYOP/ULRICH LEBEUF

BIO EXPRESS

1950

Naissance à Toulouse. Si Jean-Paul Dubois voit le jour dans le Sud, c'est vers le nord que ses pas le porteront ensuite : *« Je suis né chez les Latins et je suis fasciné par la Norvège, la Suède, l'Islande et le nord du Canada. Mon univers, c'est ça »*, déclare-t-il en 2021 sur France Culture.

1984

Il devient grand reporter pour *Le Nouvel Observateur* et rédige pendant plusieurs années des chroniques sur l'Amérique du Nord, rassemblées dans *L'Amérique m'inquiète* (1996) puis dans *Jusque-là tout allait bien en Amérique* (2002).

2019

Lauréat du prix Femina 2004 pour *Une vie française*, Jean-Paul Dubois remporte le prix Goncourt pour *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*, roman animé d'un sentiment de révolte contre toute forme d'injustice.

Scrotum et Stramentum

Il pleut tellement. Et depuis tant de temps. Des averses irréversibles qui semblent surgir de partout, la nuit comme le jour. Parfois une accalmie laisse entrevoir une parcelle du ciel d'autrefois, bleu lavé, mais très vite assombri par de sombres vagues de nimbocumulus. Cela fait deux années que le temps s'est graduellement détrempé, transformant cette ville de briques sèches en une vallée lessivée par un régime de pluies. Tantôt ce sont de brusques et violentes tempêtes qui décoiffent les toits, tantôt de longues et patientes averses épuisent les arbres et font enfler les fleuves. La punition des eaux épure les rues, accable les charpentes et habite nos vies.

Je suis à la maison, devant la fenêtre de mon bureau, et je regarde les bourrasques qui bousculent les arbres. Cela fait des années que je n'ai pas ressenti autant de calme au fond de moi. Je sais que ces instants sont précieux car ils ne reviendront pas avant longtemps. Après ce que j'ai fait, et cela me surprend à peine, je n'éprouve pas de regret ni d'angoisse. En dépit du déluge, je suis apaisé, comme un homme fatigué qui a fini sa journée. Je sais que l'on va bientôt venir me chercher et m'interroger. Je suis là, prêt à dire ce qui doit l'être. Je ne redoute rien de ce qui vient. J'attends et je profite humblement de cette pluie robuste et têtue qui détrempe nos vies.

Oui, je regarde et j'attends. Je n'ai plus que cela à faire. Je regarde le ciel de cette aube vagissante, je pense à cette maison qui sait tout, à ces murs qui ont tout vu, à toutes ces choses familières qui m'entourent et qui ont tout entendu durant tant d'années. Mais elles ne me seront d'aucun secours. Elles ne diront rien, ne témoigneront pas. Elles demeureront à leur place, me laissant le soin de faire face à ces heures et ces jours et ces nuits qui m'attendent. À ces questions inutiles, ces interrogations déplacées. Se défendre n'est jamais chose facile quand on est seul et que l'on ignore le remords. D'une certaine façon je suis indéfendable et d'ores et déjà condamné à perpétuité à porter la dépouille souillée de l'aïeul. Et peu importe que ce vieillard fût un diable.

J'attends que l'on vienne me chercher.

Mon père, Thomas Lanski, est mort voilà deux semaines, à l'Hôpital général de Montréal, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Mutique, paralysé, il a passé la dernière année de sa vie dans cet établissement. Après son décès, son corps a été conservé durant six jours dans le dépositoire de cette institution. Lorsque j'en ai été officiellement informé, j'ai pris l'avion pour le Canada afin de faire rapatrier sa dépouille et régler les démarches administratives auprès du consulat de France à Montréal. La semaine dernière, lui en soute et moi en cabine avons embarqué sur le vol Air France AF349 à destination de Paris. Quarante-huit heures plus tard, débarqué à l'aéroport de Toulouse et transféré nuitamment, le corps de mon père a été déposé dans une morgue de banlieue, vissée dans un ancien abattoir réhabilité, proche d'un des centres hospitalo-universitaires de la ville.

Durant le vol de Montréal à Paris, une dame assise à mon côté est morte pendant le trajet. Émergeant dans la pénombre climatisée d'un sommeil qui paraissait paisible, sa tête s'est tournée vers moi semblant vouloir saisir une idée qui la fuyait, puis a pris une lente inclinaison vers l'avant, et c'était fini. Le personnel de bord a signalé que le vol allait devoir dévier de sa trajectoire et faire une escale technique pour se poser, au cœur de la nuit, à Shannon, dans le comté de Clare, en Irlande. Sans en préciser le motif, mais insistant pour que chacun demeure à sa place.

C'est là que le corps fut débarqué sur une civière. L'éclairage au sodium du tarmac surlignait la silhouette des hommes qui s'affairaient autour de l'ambulance portes grandes ouvertes. Ils rangeaient calmement leurs accessoires comme les remballent des ouvriers à la fin de leur journée. À cet instant j'ai songé à la famille de cette passagère qui à cette heure-là, blottie au creux d'un autre fuseau horaire, dormait encore dans la quiétude de l'ignorance.

Le fait que j'aie fréquenté plus de morts que de vivants durant ma vie a sans doute contribué à ce que cet événement, pourtant rare dans un avion de ligne, ne m'ait pas surpris ni bouleversé outre mesure. Dans la soute, je suis convaincu que Thomas, lui, a dû s'amuser de la situation en voyant son fils sans qualité côtoyer au plus près une nouvelle fois un corps sans vie. Dans notre famille, et dans l'entreprise Stramentum qu'elle dirige, il faut bien convenir que la mort est sans conteste notre égérie, notre actionnaire principale, que je suis le fade héritier de cette firme macabre et très certainement, aussi, le continuateur de la sombre génétique qui l'inspire.

Je m'expliquerai longuement là-dessus.

JE SAIS QUE L'ON VA BIENTÔT VENIR ME CHERCHER ET M'INTERROGER. JE SUIS LÀ, PRÊT À DIRE CE QUI DOIT L'ÊTRE. JE NE REDOUTE RIEN DE CE QUI VIENT

En attendant ceux qui doivent venir, j'écoute avec attention le bruit régulier de l'eau ruisselant dans les chenaux, je respire le pétrichor, cette odeur froide, organique, de la pluie se mêlant à la terre, et regarde passer les heures qui, elles aussi, avec lenteur, s'écoulent. Parfois, il m'arrive de me dire que je ne vaux peut-être pas mieux que mon père, ce Thomas Lanski-là. Si tant est que cet infâme nom fût véritablement le sien.

Ils sont arrivés tout à l'heure, vers 6 heures et quart. Trois hommes ruisselants, souillés par l'averse. Des visages interchangeables. Ils se sont présentés à moi et, après avoir vérifié mon identité, m'ont signifié le début de ma garde à vue avant de me demander de les suivre.

Je range quelques affaires dans un petit sac de voyage. J'ignore tout de la durée et de l'itinéraire de celui que j'entreprends. Je vais devoir traverser tellement de pans de mémoire, arpenter tant d'années. Revisiter sa vie, en répondre, est une expédition incertaine, périlleuse et lointaine. •••

Avant de monter dans la voiture de mes gardiens, je regarde la maison et, à cet instant, je sais qu'elle aussi me dévisage. Elle me murmure la phrase que m'avait dite la seconde femme de mon père vers la fin de son existence : « Il n'y a que deux dates qui comptent dans une vie. Celle de ta naissance et celle de ta mort. »

La clarté du jour n'est plus la même qu'avant. Sous le poids des nuages d'orage, mois après mois, la lumière a décliné. Il n'est pas rare, certains jours, de devoir allumer l'électricité dès le milieu de l'après-midi. L'humidité habite en chacun de nous, pèse sur nos poitrines et une atmosphère de chancissure imprègne l'air que nous respirons.

Les pneumatiques de la voiture, menée bon train dans les rues détrempées, font éclater les flaques en gerbes d'eau. À l'intérieur nul ne parle et seule la radio de bord égraine par moments des messages de patrouille qui se désagrègent dans l'indifférence des fonctionnaires.

Une odeur de tissus moisis tapisse les couloirs réglementaires de l'hôtel de police.

Je suis assis devant une table administrative plaquée d'un faux bois maladroit qui a depuis longtemps renoncé à donner le change.

Face à moi, un homme hésitant s'exprime à tâtons. Il s'est présenté. Comme une ombre. Sa voix éraillée fabrique des mots qu'il semble extirper péniblement de sa gorge. Il n'y a pas si longtemps il était encore jeune. Aujourd'hui son visage présente déjà des traces fugaces de lassitude et de renoncement. Dans le dos de cet inspecteur, une porte de verre, opaque et sablée, barrée d'une plaque noire gravée qui révèle la nature de notre rencontre : « Interrogatoires, salle n° 1 ».

L'homme a des yeux cernés de noir, des yeux de mineur qui remonte du fond. Il n'est pas sans conséquence d'archiver ainsi chaque jour les minutes du dégât des hommes. Le hasard nous a mis face à face dans ce que j'appellerais une intimité procédurale. Nos rôles sont assez convenus. Je dois parler, et lui, transcrire.

D'abord les faits, bien sûr. Ceux qui ont motivé la garde à vue. Commencer par ça. Pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, on verra.

Je me nomme Paul Sorensen. Pour des raisons que j'ignore, et que nul n'a jamais pu m'expliquer, j'ai été enregistré à l'état civil sous le nom de ma mère biologique, Marta Sorensen, morte à ma naissance, emportant avec elle mon frère jumeau, le 20 février 1980, à 21 h 30. Cette nuit-là, mon père est ailleurs. Il dîne, paraît-il, en ville. Il n'apprendra la mort de sa femme et celle de l'un de ses fils que le lendemain avant de confier la charge du survivant à un parent et de partir illico pour deux semaines de villégiature dans le sud de l'Italie. Cinquante et un ans plus tard, cet homme est décédé comme je suis né, seul, à l'hôpital de Montréal.

Hier soir, 17 mars 2031, aux alentours de 23 heures, je me suis rendu à la morgue qu'il m'arrive de fréquenter occasionnellement en raison de mes activités professionnelles. Malgré l'incongruité de l'horaire j'ai demandé à l'un des préposés de garde de me conduire jusqu'à la dépouille de Thomas Lanski, mon père. L'homme, qui m'avait reconnu, ne fit aucune difficulté. Et lorsque je lui révélai le but de ma visite, déposer le corps de mon père dans une des housses mortuaires que nous fabriquons chez Stramentum, il m'offrit même son aide pour glisser le cadavre congelé de Lanski dans son nouveau *body bag* familial. Une fois le transfert accompli, et le cadavre à nouveau déposé dans son tiroir de conservation, il se retira, me laissant me recueillir devant Lanski. J'emploie son nom seul à dessein, ce nom souillé, car il m'est très difficile de prononcer le mot de « père » le concernant. On se fait tout un monde de ce que je vais maintenant raconter. Mais non. Les choses se font naturellement, presque paisiblement, elles s'enchaînent dans une quiétude mentale alimentée par une haine sereine, une sauvagerie légitime couvée depuis l'enfance. J'ai donc baissé la fermeture éclair de notre Stramentum modèle 3 277 jusqu'à ce que le corps nu et vieilli de Lanski soit à nouveau dévoilé. J'ai regardé ces vieilles chairs, viandes fripées d'où saillaient quelques os. Son sexe reposait en arc de cercle sur l'une de ses cuisses. De ses couilles, déjà avalées par l'entrecuisse, plus aucune trace. Pourtant, mon frère mort-né et moi venions de cet endroit-là. J'ai regardé ce bas-ventre, ce canal conjonctif qui nous avait propulsés vers la vie, cet appendice flétri qui ce jour-là s'était mis en tête de fonder ce qui allait tout détruire, une vie de famille.

L'inspecteur me demande de lui accorder un instant. Puis se lève et sort de la salle. Cet homme est peut-être trop jeune pour entendre ce genre de choses. L'odeur du commissariat est si forte qu'elle finit par déposer comme un goût dans la bouche, qui évoque les vapeurs d'un voile cryptogamique. Le policier est revenu et dépose deux verres d'eau sur notre table. Il réajuste la caméra qui enregistre ma déposition et me demande de bien vouloir répéter que je refuse la présence et l'assistance d'un avocat.

PEXELS_PIXABAY

L'INFO EN PLUS

Mars est le mois d'écriture de Jean-Paul Dubois, quand il écrit. Incapable de passer une journée assis sur une chaise, l'écrivain aime voir sa plume cavaler, et raconter des histoires dont le héros se nomme généralement Paul (et sa compagne, Anna), et où il est souvent question de dentiste, de rugby, de voiture et de tondeuse à gazon. Sans oublier le plus fidèle des compagnons : le chien, au rôle central dans *L'Origine des larmes.*

FRANÇOIS KRAUS ET DENIS PINEAU-VALENCIENNE PRÉSENTENT

BLANCHE GARDIN MICHEL HOUELLEBECQ

DANS LA PEAU DE BLANCHE HOUELLEBECQ

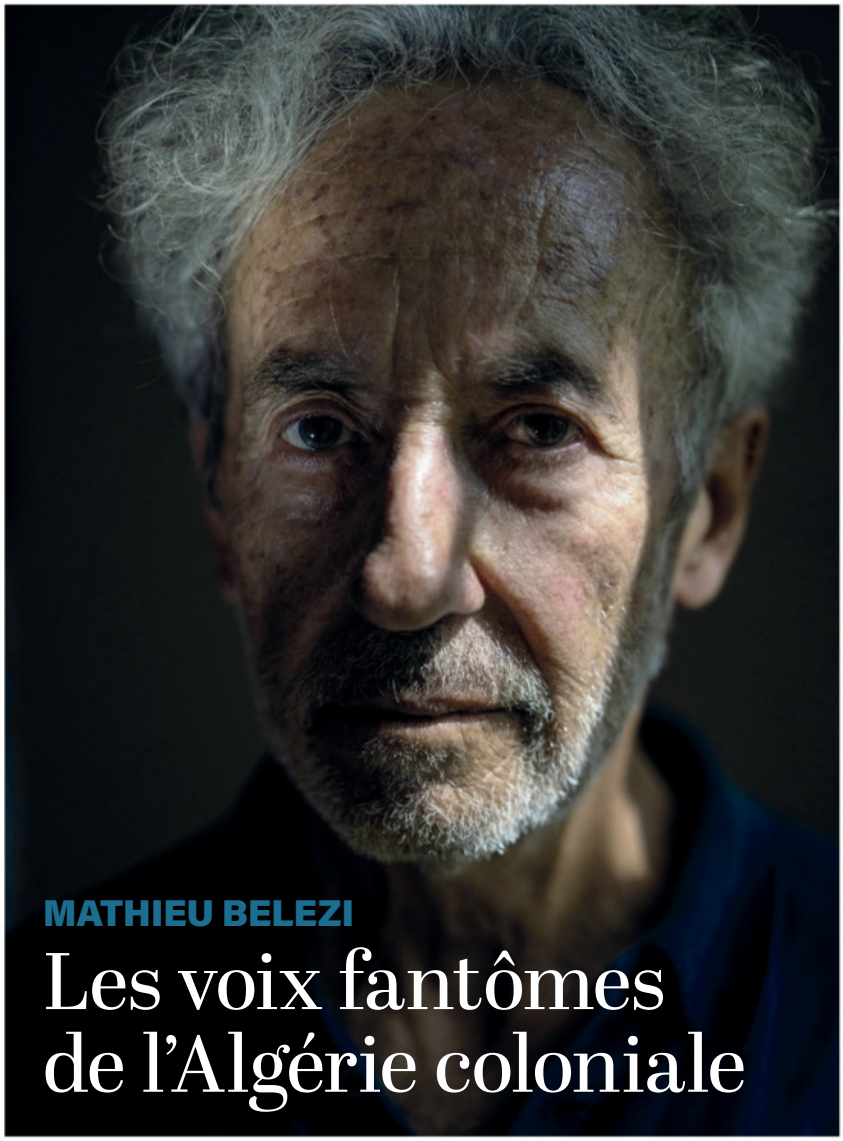
UN FILM DE GUILLAUME NICLOUX

LUC SCHWARZ FRANCK MONIER AVEC LES PARTICIPATIONS DE FRANÇOISE LEBRUN GASPAR NOÉ JEAN-PASCAL ZADI

AU CINÉMA LE 13 MARS

LiRE magazine

© 2024 - LES FILMS DU WORSO - LES FILMS DU WORSO



MATHIEU BELEZI

Les voix fantômes de l'Algérie coloniale

Après le succès d'*Attaquer la terre et le soleil*, l'auteur revient avec *Moi, le glorieux* et *Le Temps des crocodiles*. Depuis le sud de l'Italie, il nous parle de la conquête française en Algérie – ce western sordide qui échappe à notre mémoire collective.

Ce que l'on sait : Mathieu Belezi, de son vrai nom Gérald-Martial Princeau, s'est retiré dans le sud de l'Italie en 2004, à 51 ans, après une dizaine de livres publiés sous divers pseudonymes. Ça sonne. À l'autre bout du fil, on s'attend à un ours. Il décroche d'une voix enjouée, encline au rire. Non, on ne le dérange pas. De toute façon, depuis la parution d'*Attaquer la terre et le soleil* en 2022, il ne peut plus jouer l'écrivain confidentiel. Prix littéraire du *Monde* et prix du Livre Inter, 90000 exemplaires vendus, il a changé de catégorie. Nuançons. Déjà, en 2008, son roman *C'était notre terre,* premier volet d'une série algérienne poursuivie avec *Les Vieux Fous* et *Un faux pas dans la vie d'Emma Picard,* a été sélectionné par plusieurs prix littéraires. Mais *Attaquer la terre et le soleil,* c'est autre chose : une rencontre avec un éditeur, Frédéric Martin. « *Je m'étais résolu à ce qu'un éditeur retrouve mes livres après ma mort dans le bac d'un bouquiniste, et se décide à me rééditer,* se souvient Mathieu Belezi. *Un jour, où je n'étais pas très en forme, ma compagne m'a suggéré d'envoyer le manuscrit d'*Attaquer la terre*… aux éditions du Tripode. Deux jours plus tard, Frédéric m'annonçait qu'il voulait le publier. Le mois suivant, il décidait de republier les autres romans de la tétralogie algérienne. Tout écrivain vivant rêverait de trouver un tel éditeur !* »

LE DRAME DE L'OCCIDENT

Promesses tenues. À la rentrée 2022, le public découvre *Attaquer la terre et le soleil.* Dans sa quatrième incursion sur le sol rocailleux de l'Algérie, Belezi entremêle les voix d'un soldat immoral et de Séraphine, une femme de colon usée par la famine et le choléra qui déciment les siens. Nous sommes en 1845, en plein western. *Le Temps des crocodiles* et *Moi, le glorieux,* qui paraissent ce mois de mars, sont issus de la refonte des *Vieux Fous.* Dans le premier, situé pendant la conquête de l'Algérie (1830-1870) et enrichi des peintures de l'artiste Kamel Khélif, le capitaine Albert Vandel mène ses soldats dans le désert algérien, violant et tuant hommes, femmes et enfants avec voracité. Dans le second, on retrouve l'ubuesque personnage, âgé de 120 ans et pesant 150 kilos, comme une allégorie de la colonisation française qui s'effondre, au milieu du XXe siècle. Pour dépeindre le « *drame de l'Occident* », l'auteur s'inspire des écrivains sud-américains, qui usent de la démesure pour décrire leurs dictateurs.

L'Algérie, Mathieu Belezi n'y est jamais allé. Ses descriptions des paysages et des habitants au XIXe siècle s'inspirent des textes d'Eugène Fromentin et d'Isabelle Eberhardt. C'est en lisant des ouvrages d'histoire, dont *Un siècle de passions algériennes. Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1940)* de Pierre Darmon, qu'il réalise l'absence de la conquête coloniale dans notre mémoire collective. « *Comment comprendre cette guerre de décolonisation, sans connaître la violence et la démesure des quarante premières années de la conquête ? Ce que je raconte dans mes romans est certes violent, mais hélas vérifiable.* » L'originalité de Belezi est de raconter du point de vue du peuple français, soldat ou colon, afin de saisir ce moment où il fut

KAMEL KHÉLIF/LE TRIPODE 2024 -

possible d'imaginer pouvoir s'emparer d'une terre déjà habitée. L'écrivain cite de mémoire une tristement célèbre missive du lieutenant-colonel de Montagnac : « *Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de 15 ans, prendre toutes les femmes et les enfants, en charger les bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs ; en un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas devant nous comme des chiens.* » « *Voilà ce qu'on disait au nom de la culture française. Et des citations comme celle-là, vous en trouverez des dizaines* », ajoute-t-il. La matière ne manque pas. Mais l'histoire ne passe pas. La preuve : dans l'édition poche de l'ouvrage de l'historien Pierre Darmon, la partie sur la conquête coloniale a été supprimée.

Cependant, le vent se lève. *Attaquer la terre et le soleil* va être adapté au théâtre ; une édition scolaire paraît en mai chez Actes Sud ; enfin, un projet d'adaptation au cinéma est signé. L'auteur en écrit actuellement la suite, qui se passe au moment du centenaire de l'Algérie coloniale, en 1930. Il a entendu la voix de la fille de Séraphine, et a eu envie de la suivre. Ça a l'air facile, mais ça ne l'a pas toujours été. Belezi a grandi à Limoges, entre un père ouvrier et une mère qui élevait ses enfants. Très à l'écart du monde de la culture, il pense que l'écriture n'est pas sa place. « *Écrire fut pour moi presque un acte de révolte. Ça l'est resté. C'est peut-être pour cela que je suis demeuré en marge du milieu littéraire parisien, me trouvant plus à l'aise dans cette solitude que je m'imposais.* »

Après le doublé de mars, il donnera une suite à l'autre versant de sa création littéraire. Outre l'Algérie, Belezi écrit aussi sur la France au présent et au futur. Dans une dystopie, on retrouvera ainsi le personnage de Théo, déjà rencontré dans *Le Pas suspendu de la révolte*. En 2040, ce dernier fuit une France dominée par l'extrême droite pour les États-Unis, où la moitié de la population a mystérieusement disparu. « *J'aime aussi écrire sur notre époque devenue si chaotique, si calamiteuse,* déclare l'auteur. *Les personnages de mes romans contemporains ne cessent et ne cesseront de se débattre dans ce monde qu'ils ne comprennent plus.* » ■ **Gladys Marivat**

★★★★☆
MOI, LE GLORIEUX
MATHIEU BELEZI
336 P., LE TRIPODE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

★★★★☆
LE TEMPS DES CROCODILES
MATHIEU BELEZI
ILLUSTRÉ PAR KAMEL KHÉLIF,
160 P., LE TRIPODE, 25 €. EN
LIBRAIRIES LE 7 MARS.

Promenons-nous dans le bois

La prolifique NANCY HUSTON est de retour, cette fois avec un roman, où, de sa plume audacieuse, elle met en lumière des travailleuses de l'ombre.

L'écrivaine aurait-elle percé le secret de la jeunesse éternelle ? À 70 ans, dont la moitié consacrée à l'écriture, elle n'a jamais été si prolifique. Ces derniers mois, son style foisonnant s'est frotté à tous les genres et toutes les formes avec une fougue et une puissance littéraires qui forcent le respect. Après une lettre à Grisélidis Réal dans *Reine du réel*, elle signe cet hiver son grand retour au roman avec *Francia*. Celle qui prête son nom au livre est une transsexuelle colombienne du bois de Boulogne, une travailleuse du sexe qui vit dans cette microsociété précaire tournée entièrement vers le plaisir des hommes. Au fil des dix-sept clients qui jalonnent sa journée de travail, on va suivre cette femme singulière qui, dans cette forêt de violence et de misère, essaie tant bien que mal de faire pénétrer la lumière. Une démonstration poignante de ce que peut la littérature des marges, nous prendre par la main et nous emmener loin, bien loin des chemins balisés du roman français. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
FRANCIA
NANCY HUSTON
304 P., ACTES SUD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Salvayre voit rouge

Depuis qu'on l'associe aux dictatures qui s'en sont servies, l'idéalisme a mauvaise presse, mais il garde quelques bons défenseurs. Ainsi Lydie Salvayre qui, en 2021, surprenait son lectorat avec *Rêver debout*, poétique réhabilitation de la figure de Don Quichotte et de tous les irréalistes impénitents qui peinent à accepter le monde tel qu'il est. Elle récidive avec *Depuis toujours nous aimons les dimanches*, libre éloge du repos dominical, qui tourne bientôt au panégyrique de la paresse, avant de virer en vitupérations contre *« les-apologistes-du-travail-des-autres »* ! Bref, la romancière poursuit son combat, mais contrairement à Quichotte, elle peut compter sur un contingent de forces spéciales : le procrastinateur Proust, l'anti-progrès Baudelaire, le fugueur Rimbaud, l'utopiste Fourier… Avec eux, elle rappelle que la paresse, qui ne se confond pas avec la glandouille assistée par algorithme, est une *« façon légère, gourmande et infiniment libre d'habiter le monde »*. Que le travail n'est pas un mal en soi tant que l'on n'en fait pas une arme de déshumanisation massive et de destruction de l'environnement. Faut-il la taxer de naïveté quand l'état de la planète et celui de nos contemporains lui donnent raison ? D'autant que Lydie Salvayre garde assez d'humour pour se moquer de ses propres colères ou récapituler ses idées en joyeux slogans (*« Travailler moins pour lire plus »*). Son texte est quichottesque dans le meilleur sens du terme : on le commence en se disant qu'elle demande la lune, et l'on poursuit en se rappelant que celle-ci, après tout, n'est pas inatteignable.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
DEPUIS TOUJOURS NOUS AIMONS LES DIMANCHES
LYDIE SALVAYRE
108 P., SEUIL/CADRE ROUGE,
13,50 €. EN LIBRAIRIES
LE 1er MARS.

ET AUSSI...

★★★☆☆
À QUOI SONGENT-ILS, CEUX QUE LE SOMMEIL FUIT ?
GAËLLE JOSSE
224 P., NOIR SUR BLANC, 17 €

Après la poésie et le roman, Gaëlle Josse ajoute une nouvelle corde à son arc littéraire avec un recueil de nouvelles. *À quoi songent-ils, ceux que le sommeil fuit ?* se demande-t-elle à travers une série d'histoires courtes, comme des instantanés saisis au cœur de la nuit. Une galerie d'insomniaques fascinants se dévoile. En proie au doute, à la peur, aux joies ou aux peines, ils sont l'incarnation touchante d'une humanité mise à nu. **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
MAINTENANT
STEPHEN CARRIÈRE
208 P, PHÉBUS, 19,50 €

Quatrième roman du directeur général des éditions Anne Carrière, *Maintenant* raconte une semaine dans la vie d'un éditeur parisien : celle où il fête ses 50 ans. Partant d'une autofiction, le récit bifurque vers la comédie de caractères, puis vers les pérégrinations intérieures et l'imaginaire (riche !) d'un homme qui jongle avec ses rôles : père d'une ado, romantique pistant le désir et l'amour, homme assoiffé de lettres et de fictions. **Hubert Artus**

★★★☆☆
NOS ARMES
MARION BRUNET
384 P, ALBIN MICHEL, 20,90 €

Depuis vingt-cinq ans, Mano essaye de vivre sans Axelle, incarcérée après le braquage raté auquel elles ont participé. Mais aujourd'hui quelqu'un est venu au village et cherche à la voir. Ce ne peut être qu'Axelle, dont la peine de prison s'achève. Elles s'étaient tant aimées, durant leur époque militante. Les chapitres alternent les époques (1995, années 2000, 2022), les tons et les narrations, saupoudrées de révélations : que s'est-il passé pendant le fameux braquage ? Le portrait d'une génération, de deux amoureuses, peints avec lyrisme et rage de vivre. **H.A.**

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

La mémoire réappropriée

Trente ans après le génocide au Rwanda, dont elle est une rescapée, l'écrivaine signe un recueil de poèmes et un récit poignants en guise de mémorial.

« *J'ai eu la vie sauve. Le 18 juin 1994, quelques semaines avant la fin du génocide contre les Tutsi, j'ai pu fuir mon pays grâce à un convoi de l'organisation humanitaire suisse Terre des hommes. J'avais alors 15 ans.* » Ainsi débute sobrement *Le Convoi*.

C'est la première fois que la romancière et nouvelliste (*Ejo, Tous tes enfants dispersés, Consolée*) raconte ce qu'elle a vécu, sans le voile rassurant de la fiction. Un million de morts en trois mois. Cachée avec sa mère tutsi dans un hôtel déserté, l'adolescente métisse échappe plusieurs fois à ses bourreaux. Grâce au hasard, à la langue française, à une barbouze, et enfin au convoi.

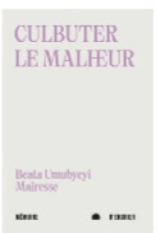
Pourquoi maintenant ? Car, devenue mère à son tour, Beata Umubyeyi Mairesse ressent le besoin de transmettre. Toutefois, *Le Convoi* n'est pas un récit linéaire et factuel. C'est un chemin.

Il commence en 2007 lorsqu'elle entre en contact avec l'équipe de journalistes de la BBC qui a accompagné le convoi. Désirant retrouver des photos où sa mère et elle-même figurent, puis les autres enfants rescapés, elle suit des pistes en Europe et en Afrique, dont une la mène à l'humanitaire qui l'a sauvée. *Le Convoi* entremêle cette enquête à rebondissements avec les souvenirs de son arrivée en France et autant de réflexions : sur les images du génocide – qui écrit les légendes ? qui les interprète ? qui les conserve ? ; sur la nécessaire réappropriation du récit par les survivants ; sur l'importance de témoigner aux côtés des victimes de la Shoah, avec qui elle fait cause commune.

« *Parler, écrire, raconter pour ne pas se laisser ensevelir par le silence des uns, la logorrhée négationniste des autres ou, tout simplement, l'indifférence du monde* », dit-elle dans l'introduction de *Culbuter le malheur.* Son nouveau poème résonne de mille voix jamais écoutées. « *Il nous aura fallu trente ans/Pour composer cette chanson/De nos voix qui savent désormais apaiser/L'incommensurable brouhaha des morts.* » Chez Umubyeyi Mairesse, la mémoire des survivants est une odyssée salvatrice, qui ne fait que commencer. ■

Gladys Marivat

★★★★☆
LE CONVOI
BEATA UMUBYEYI MAIRESSE
336 P., FLAMMARION, 21 €



★★★★☆
CULBUTER LE MALHEUR
BEATA UMUBYEYI MAIRESSE
128 P., MÉMOIRE D'ENCRIER, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER MARS.

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

Sous l'effet des papillons

Le nouveau livre de Jean Rolin, *Les Papillons du bagne,* devait consister en une exploration à pied de la Côte d'Azur, sur les traces de Katherine Mansfield qui séjourna à Bandol. Les premières pages s'y déroulent d'ailleurs, jusqu'à ce que Rolin s'avise que la Riviera n'est pas un si bon sujet. Tombé par hasard sur *Papillon,* le film de Schaffner d'après Henri Charrière, il décide d'enquêter plutôt sur ce thème hautement farfelu, les papillons de Guyane – et ce virage constitue un des excellents gags de ce récit qui n'en manque pas, des gags à la Rolin, flegmatiques, déceptifs, anglais. Le voici donc parti pour Juvisy où se tient chaque année une bourse aux insectes, puis en Guyane sur les pas de Charrière et d'Eugène Le Moult, lépidoptériste qui fit fortune en vendant en Europe les papillons capturés par des bagnards évadés. On peut lire ce texte exotique par intérêt pour les papillons, ou pour le bagne, mais aussi parce qu'on goûte l'humour à froid de Rolin, souvent basé sur le principe du soufflé qui retombe, comme dans cette phrase exemplaire : « *Si on m'interrogeait aujourd'hui sur le trajet que je fis le lundi 24 octobre, à bord d'un taxi collectif, entre Cayenne et Saint-Laurent-du-Maroni, je n'aurais rien de particulier à en dire.* » ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LES PAPILLONS DU BAGNE
JEAN ROLIN
208 P., P.O.L, 19 €

Saynètes à la fraîche

Pour *Le Grand Rafraîchissement,* Benoît Duteurtre a composé une mosaïque de textes cousus ensemble, à la manière dont procédait Octave Mirbeau. Certains diront que l'étiquette « roman » est usurpée, mais la formule a ses avantages : elle donne un livre léger, plein de charme et de variété ! L'intrigue principale tient du fantastique social à la Marcel Aymé : Duteurtre imagine que le climat, d'un coup, cesse de se réchauffer. Rassurés pour l'avenir, les Français en profitent pour tout remettre à plat et repartir sur des bases saines. De nouvelles Trente Glorieuses commencent, sans béton ni démesure industrielle ! L'auteur entrelace cette utopie candide et joyeuse à d'autres textes, notes personnelles, saynètes satiriques, souvenirs du covid. On retrouve ses marottes, la critique de l'État culturel (ah, « *la fête et la culture pour tou-te-s* » !), du globish généralisé, ou des annonces SNCF qui empêchent de dormir dans les trains. Les plus belles pages sont aussi les plus tristes : elles racontent la chute d'une femme qui n'a plus goût à vivre, à coups d'alcool, de cigarettes et de laisser-aller. Un drame poignant, niché dans ce roman si guilleret par ailleurs, qui complète et qui leste sa mosaïque avec une touche mélancolique. ■

B.Q.

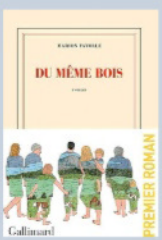
★★★★☆
LE GRAND RAFRAÎCHISSEMENT
BENOÎT DUTEURTRE
224 P., GALLIMARD, 20 €

QUE VAUT ?

LE PREMIER ROMAN DE MARION FAYOLLE

L'illustratrice et autrice de bande dessinée livre un premier roman dédié à sa famille, *Du même bois*, que l'on devine empreint des souvenirs de son enfance. Dans une ferme sans âge, le quotidien s'organise selon les saisons et autour des bêtes. Dans la partie gauche de la bâtisse vivent les jeunes, ceux qui reprennent la ferme ; dans la partie droite, les anciens. Au milieu se trouve l'étable, dont certaines portes donnent sur les chambres à coucher. *« Dès l'enfance, ils ont appris à dormir avec l'odeur des bêtes, avec leurs meuglements, le bruit des chaînes quand elles se grattent, celui des corps lourds qui tombent pour se reposer. »* Quatre générations défilent sur moins de 150 pages : il y a la mémé, fatigante parfois *« à se mêler de tout »* mais dont tout le monde prend soin, le pépé qui perd la tête, son frère le *« taberlo »* qui se prend d'affection pour une faisane, les parents et leurs *« petitous »*, somme des générations qui les ont précédés, la gamine et ses démons qui grandit entourée de garçons, et dont les jeux changent à l'arrivée de l'adolescence. Que l'on ait grandi dans un environnement rural ou non, on ne peut qu'être touché par la tendresse de ce court texte, dont les fulgurances poétiques impriment en nous autant d'images indélébiles, des robes mouchetées des vaches au museau humide de leur veau, des grandes tablées du dimanche à la rudesse d'une vie de sacrifices, à laquelle les jeunes générations rêvent d'échapper, pour plus de liberté. Un très beau récit à offrir à ceux qui nous sont chers.

Laëtitia Favro



★★★★☆
DU MÊME BOIS
MARION FAYOLLE
128 P., GALLIMARD, 16,50 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

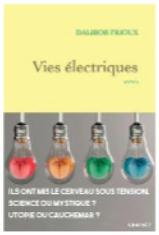
DALIBOR FRIOUX

Un camp sous tension

Ce roman entremêle avec brio le destin de deux savants fascinés par l'électricité. Mais jusqu'à quel point recherche et éthique sont-elles compatibles ?

Comment autant de temps peut-il s'écouler alors qu'ils ne sont ni morts ni en vie ? se demande à propos de ses « *patients* » Zenon Drohocki, chercheur juif polonais au camp d'Auschwitz-Monowitz. Car, arrêté à Paris et déporté, Drohocki a réussi, après des mois, à se faire muter à l'hôpital du camp et à persuader les SS de le laisser construire un appareil à électrochocs. Là, non loin du funeste vortex de Birkenau, il utilise les failles de l'absolue brutalité nazie pour aider ses patients à mourir moins vite et se garantir à lui-même une aléatoire survie. Ce faisant, il marche sur les traces de Hans Berger, attachant neurologue allemand, poète à sa manière, inventeur de l'électroencéphalogramme qui, avant lui, a cherché à capter l'énergie pure de la pensée. Berger vivra toute sa vie dans le deuil de sa sœur et complice Pauline ; Drohocki, lui, des années dans l'attente de sa femme Yadwiga détenue à Birkenau. L'électricité fée ou démon ? Révélatrice de nos âmes ? Dans *Vies électriques*, entremêlant ces deux destins, Dalibor Frioux s'approche au plus près de l'(in)humain. Tout a été écrit sur les camps de la mort et, pourtant, il parvient par ses spéculations scientifiques, ses évocations chocs, ses méditations sur notre fragilité, sur les vies brisées, sur nos choix, nos responsabilités, à faire surgir, sans complaisance, une vérité nue qui nous bouleverse. Une grave et belle réussite. ■

Patricia Reznikov



★★★★☆
VIES ÉLECTRIQUES
DALIBOR FRIOUX
382 P., GRASSET, 23 €

En toile de fond

Le roman de CAMILLE DE PERETTI mêle petite et grande histoire autour d'un tableau de Gustav Klimt.

Lors d'une visite au musée d'art moderne Ricci-Oddi, difficile de passer à côté de *Portrait d'une dame*, l'une des œuvres de l'illustre peintre autrichien Gustav Klimt. Au moment de son acquisition, la galerie est alors loin de se douter qu'il s'agit d'un repeint. C'est à la fin du siècle dernier qu'une étudiante prouve que le tableau est fortement remanié. Initialement, le modèle arborait « *un grand chapeau marron* », « *une étole de fourrure* » et des cheveux relâchés : résolument l'inverse de l'œuvre finale. Peu de temps après cette révélation, le tableau est dérobé puis réapparaît subitement en 2019. Camille de Peretti s'empare admirablement de cette histoire pour élaborer une fresque kaléidoscopique dans laquelle les personnages – liés à ce tableau malgré des époques, des lieux et des rangs sociaux différents – se propulsent chapitre après chapitre dans une redoutable quête de vérité et d'amour. Sous le pinceau du maître, *L'Inconnue du portrait* ne l'est peut-être plus tant que ça. ■

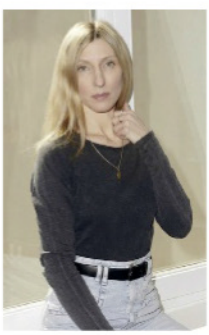
Marie Jouvin

★★★☆☆
L'INCONNUE DU PORTRAIT
CAMILLE DE PERETTI
350 P., CALMANN-LÉVY, 21,50 €

Au nom de la mère

À sa naissance, Angie David s'appelait Angie Motard – un nom approprié pour briller au Bol d'or, moins pour percer à Saint-Germain-des-Prés. Ayant été élevée entre le Vanuatu et la Nouvelle-Calédonie, Mlle Motard comprend en arrivant à Paris que ça ne va pas le faire. L'éditeur Léo Scheer, son pygmalion, l'incite à prendre le nom de sa mère, plus chic. C'est sous ce demi-pseudonyme qu'Angie David a mené sa carrière d'écrivaine et d'éditrice, avant de faire des démarches auprès du ministère de la Justice pour être vraiment Mme David à l'état civil. Dans *La Renommée*, un récit sensible et intelligent, drôle aussi par moments, Angie David décrypte le poids d'un nom honteux, et la façon qu'elle a eue de se réinventer sous une autre identité. Cela passionnera, dans le même thème, les lecteurs de Constance Debré *(Nom)* et d'Édouard Louis *(Changer : méthode)*. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★☆☆
LA RENOMMÉE
ANGIE DAVID
180 P., LÉO SCHEER, 18 €

JF PAGA/GRASSET - VINCENT FERRANÉ/LÉO SCHEER

BENOÎT PHILIPPON

Les deux font la paire

L'auteur a changé d'éditeur sans changer son fusil d'épaule: humour grinçant, fiction sociale et féministe. Un savoir-faire qui continue à faire ses preuves.

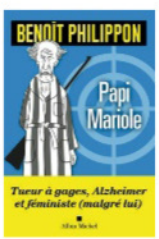
Savoir faire rire, c'est comme savoir faire peur: pour que cela fonctionne, il faut varier les façons d'en user. Révélé avec *Cabossé* (2016), confirmé avec les sublimes *Mamie Luger* (2018), *Joueuse* (2020) et *Petiote* (2022), Benoît Philippon revient tous les deux ans avec des compositions qui doivent au polar social autant qu'à la comédie dramatique. Certaines caractéristiques reviennent (conflits de générations, courses-poursuites, dialogues inouïs), mais jamais ne se répètent: *« Renouveler le rire, quand on renouvelle les personnages et les thématiques qui les traversent: c'est mon créneau. Et pour ça, j'ai ma boîte à malices »*, avoue-t-il.

Son nouveau héros n'a plus trop de mémoire, mais regorge de malice: Papi Mariole, 77 ans, tueur à gages, en cessation d'activité depuis deux ans pour cause d'Alzheimer. Pensionnaire d'un Ehpad à Paris, il lui revient brusquement à l'esprit qu'il a un dernier contrat à exécuter. Il se ressaisit: hors de question de mourir avant d'avoir tué… qui, au fait? Mariole n'a plus de mémoire, mais a encore de la méthode: il s'échappe, remet la main sur sa vieille Dauphine (scènes hilarantes), et sur son animal de compagnie (qu'on vous laisse découvrir). Et prend la route pour… où, au fait? De son côté, Mathilde voudrait tout oublier depuis ce rendez-vous avec un homme via une application de rencontres, qui s'est transformé en *revenge porn*. Victime de cyberharcèlement, elle a sombré dans les anxiolytiques et les antidépresseurs. Elle a 30 ans. Elle a tout plaqué. Elle erre sur les routes. Et tombe sur Mariole. C'est la rencontre. Le septuagénaire lui propose de l'aider à se venger de celui qui l'a souillée. En échange, elle va l'assister dans son dernier contrat. Les voilà partis pour une virée explosive.

Comme *Joueuse, Papi Mariole* est féministe, mais différemment: Philippon ayant voulu traiter *« de tout ce qui continue à rabaisser la femme, et* [de] *ces vidéos où elles sont victimes de backlash »* – terme désignant les réactions conservatrices et masculinistes face aux progrès des droits des minorités, apparu à la suite du mouvement MeToo. Comme Mamie Luger avant lui, Mariole est tantôt vaillant et bastonneur, tantôt sénile et grabataire, dépeint avec pudeur, dignité, distinction. *« Je ne ris pas d'un vieux, mais je ris avec lui »*, souligne Philippon. Deux personnages inoubliables, pour un roman qui porte sur la mémoire et l'oubli. Une comédie noire de grande classe. Du savoir-rire. ■

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



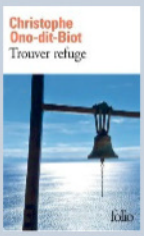
★★★★☆
PAPI MARIOLE
BENOÎT PHILIPPON
368 P, ALBIN MICHEL, 19.90 €.
EN LIBRAIRIES LE 28 FÉVRIER.

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/ALBIN MICHEL

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
ADA ET GRAFF
DANY HÉRICOURT
304 P., PICCOLO, 12 €

À l'automne de leur vie, dans le Massif central, un Rom et une Britannique en viennent à s'apprivoiser et à s'aimer. Jusqu'ici, le quotidien de ces êtres que tout opposait avait été rythmé par des drames. Dans des chapitres courts, la petite histoire contraste avec la grande: alors qu'aujourd'hui les habitants xénophobes de cette région font tout pour détruire ce couple, pendant la Seconde Guerre mondiale, au même endroit, des Juifs et des Tziganes étaient sauvés des griffes des nazis. Un roman plein d'humanité. **Simon Bentolila**



★★★☆☆
TROUVER REFUGE
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT
480 P., FOLIO, 9,40 €

Dans un futur proche, la France est gouvernée par un dictateur d'extrême droite. Pour avoir eu un mot de travers contre lui, Sacha, écrivain, doit fuir le pays avec sa fille et sa femme, professeure d'université. Direction le village grec d'Ouranopolis, près du mont Athos. Entre dystopie, enquête, roman d'amour et d'érudition sur la culture orthodoxe, *Trouver refuge* est particulièrement marquant dans sa peinture de la relation père/fille. **S.B.**

★★★☆☆
LA FILLE AUX PLUMES DE POUSSIÈRE
NICOLAS GARMA-BERMAN
304 P., POCKET, 8,30 €

Cloîtrée dans son atelier de taxidermie de la région parisienne, Eva, jeune femme dépressive mais attachante, reçoit la visite d'une cliente qui lui passe une commande un peu particulière… un hamster-lion. Mais ici, les personnages sont aussi extravagants que ces drôles de chimères empaillées. Ce premier roman loufoque porte un regard profond sur la mémoire, entre évitements et refoulement des souvenirs. **S.B.**

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU HANNELORE CAYRE

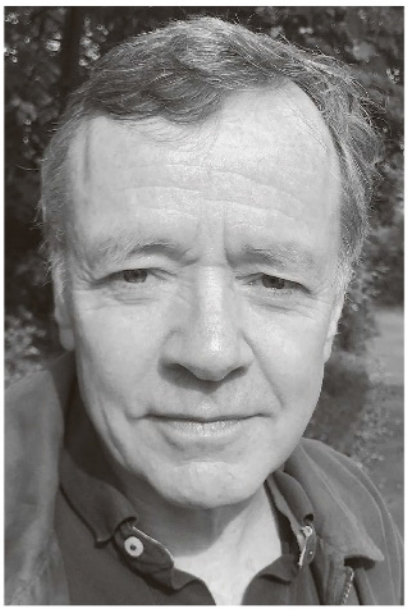
Ce chantier en Dordogne, ce devait être une piscine privative. Les premiers coups de pelleteuse ont mis au jour l'entrée d'une grotte. Puis des os, hors d'âge, envoyés en analyse. Une sépulture datant du Paléolithique. Puis une autre. La première scène de crime de l'Histoire, selon la paléontologue qui s'est illico rendue sur place. Tout comme son personnage, Hannelore Cayre fait parler « sa » scène de crime. Cette grotte où l'on trouve aussi des parois recouvertes d'empreintes de mains, faites au pochoir. Des mains aux doigts coupés. De tels pochoirs ont été découverts dans de nombreux sites préhistoriques, et les archéologues n'ont jamais tranché sur le sens de ces mutilations. L'écrivaine met les pieds dans le plat. *Les Doigts coupés* nous plonge alors trente-cinq mille ans avant notre ère. Deux familles vivent près d'une rivière. Ici, les frères couchent avec les sœurs, les pères et oncles avec leurs filles et nièces. Les hommes chassent et manient les armes, les femmes non. Au moindre écart, les hommes leur tranchent une phalange. Comme à la jeune Oli. D'autres se résignent, mais inventent un moyen de témoigner. Que fera Oli ? C'est ce que vous découvrirez à travers ce récit qui fait des allers-retours entre présent et lointain passé. On est saisi par la maîtrise de Cayre, qui s'est appuyée sur les travaux d'anthropologues féministes. Et on est emporté par son toupet. Comme celui de faire parler ses *« habitants de la Préhistoire »* comme nous parlons au XXIe siècle. Elle leur donne son humour et son mauvais esprit. Elle les défossilise pour un plaisir de lecture doublé d'une audace amorale. **Hubert Artus**

★★★★☆
LES DOIGTS COUPÉS
HANNELORE CAYRE
192 P., MÉTAILIÉ, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 MARS.

RONALD LAVALLÉE

Une traque au cœur des ténèbres

À travers le récit d'une chasse à l'homme, l'auteur raconte le destin et les obssessions d'un idéaliste, usant d'un humour et de dialogues qui font mouche.



La comparaison est sans doute trop flatteuse mais elle n'est pas absurde non plus : *À la lisière du monde* de Ronald Lavallée est un voyage au cœur des ténèbres du Grand Nord canadien et une peinture des traumatismes et des ressentiments d'un homme dont l'obsession lui fait côtoyer les rives de la folie. Il faut tout de même préciser que, à la différence du roman de Joseph Conrad, celui-là est souvent drôle. D'un humour vif et cruel, certes, mais tout de même. Et si l'on veut bien mettre de côté les références pesantes, il faut ajouter qu'*À la lisière du monde* est un formidable roman qui déploie un récit aventureux pour décrire l'instinct de survie qui habite l'être humain. Le héros, Matthew Callwood, policier idéaliste, le doigt sur la couture du règlement, débarque au fin fond d'un village paumé pour son premier boulot comme chef de poste. Tout y est miséreux et misérable et seul le projet d'arrêter un assassin, Moïse Corneau, le fait vibrer. Oui mais voilà, le gars s'est enfui dans la forêt, les montagnes, et n'importe où ailleurs, et lui mettre la main dessus ne va pas être une partie de plaisir. Pas grave. Callwood embarque avec lui Harvey, son second fataliste et désinvolte, plus préoccupé d'aller rendre visite à Fran que de se plonger dans le manuel du bon policier. Callwood y croit, il traque sa proie, échoue, revient, repart alors que la nature devient pour lui un autre ennemi plus dangereux encore. Le monde d'ici est éloigné de tout, mais le mal s'y est installé quand, de l'autre côté de l'Atlantique, la Première Guerre mondiale résonne.

Ronald Lavallée, lui, brasse du romanesque pour mieux raconter une vie qui se rétrécit à force d'être seulement guidée par le respect de la loi et de la morale qui s'y attache. Les amateurs de polar savent bien que les zones d'ombre peuvent aussi éclairer les comportements humains. Mais il serait trop réducteur de s'en tenir à une ambition littéraire sérieuse. Lavallée a trop de qualités d'écrivain, semble-t-il, pour se perdre dans l'introspection. Au contraire. Il fait preuve d'un talent hors pair pour les dialogues. Ce sont eux qui font avancer le récit ; ils sont directs, courts, ironiques, balancés comme un uppercut, meurtriers comme un coup de fusil. Et si le drame advient, il est souvent bousculé par cet humour qui, poliment, s'habille de désespoir. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
À LA LISIÈRE DU MONDE
RONALD LAVALLÉE
368 P., LES PRESSES DE LA CITÉ, 23 €

PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES

Sommet gothique

« *Encore un manifeste idéologique* », gémit un lecteur polonais sur un forum. Pauvre chéri ! Convoquant les éternels pouvoirs de la fiction, *Le Banquet des Empouses,* d'Olga Tokarczuk – le premier roman post-Nobel – donne voix, il est vrai, à un chœur redoutable. *« Nous, les empouses, nous sommes là de tout temps. »* Empouses ? Démons femelles – chuchotis, grands yeux sombres – dissimulés dans les fissures, l'enchevêtrement des branches, scrutant l'agitation des hommes. À la veille de la Grande Guerre, en Silésie prussienne, le sanatorium de Görbersdorf accueille un aréopage de malades poitrinaires : mâles souffreteux mais satisfaits, digressant à l'envi sur les femmes dont le cerveau, c'est bien connu, *« fonctionne d'une manière complètement différente du nôtre »*. Cependant que la forêt proche bruisse d'effroyables rumeurs (sabbats de sorcières, corps déchiquetés), Mieczysław Wojnicz, personnage fragile et merveilleusement ambigu, découvre avec perplexité les us et coutumes des lieux. N'est-il venu ici que par hasard ? Gothique en diable, admirablement construit, ce clin d'œil canaille à *La Montagne magique* de Thomas Mann mène son lecteur, yeux bandés, jusqu'à un final paroxystique. ■ **Fabrice Colin**

Une histoire d'apparence

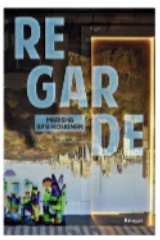
Avant même de franchir le seuil de *Regarde,* de Marisha Rasi-Koskinen, on sait que c'est à un curieux objet que l'on va avoir affaire. Car plus qu'un livre, c'est un édifice monstrueux, tentaculaire qui s'offre à nous. Le récit débute pourtant comme un banal film pour adolescents. Lucas et Cole ont 13 ans quand leurs routes se croisent. Le premier est discret, influençable. Cole est tout l'inverse. Excentrique, possessif, manipulateur. Symbole d'une époque déifiant les réseaux sociaux, ils entretiennent la même obsession pour l'image, ils se vautrent dedans. Puis quelque chose se casse, une trahison, un drame ou une fuite en avant. À force de s'inventer une vie qui se photographie et se filme, auraient-ils perdu pied ? En tout cas, c'est à notre tour de sombrer. Les récits se superposent, deviennent assourdissants. Pris au piège d'une gigantesque installation vidéo, le lecteur s'enfonce dans la paranoïa, livré à la merci de son imaginaire. Plutôt qu'une énième œuvre à message qui analyse le règne de l'image, l'autrice déploie un impressionnant roman dispositif à double fond. Le sol se dérobe. La chute est vertigineuse. Un délire digne de Christopher Nolan qui tord le temps et l'espace. Une expérience de lecture rare. ■ **Léonard Desbrières**

Survivre et aimer

Il suffit parfois d'une rencontre pour éveiller un feu puissant et nouveau au fond de nous. Pour l'héroïne de Shelley Read, le mot est faible ! Après un accident meurtrier qui la prive d'une partie de sa famille, Victoria se retrouve unique femme de la maisonnée à 12 ans. Dans cette petite ville du Colorado, entourée de son père, de son oncle et de son frère alcoolique, la jeune adolescente se soumet chaque jour aux tâches ménagères les plus ingrates. Comme celle de sa mère avant elle, son existence est une rengaine silencieuse au service des mâles : *« J'étais une fille en train de devenir une femme dans un foyer d'hommes. C'était comme fleurir sur une couche de neige. »*

Lors d'une sortie en ville, elle rencontre Wilson Moon, un vagabond échappé d'une mine à charbon. Avec son allure mince et sa peau sombre, difficile de savoir d'où vient le jeune homme. Un coup de foudre s'opère dès les premières minutes de leur rencontre. Mais leur bonheur se heurte rapidement au refus de voir Victoria côtoyer un « Indien ». Hors de question pour l'héroïne de se laisser aller, cet amour, elle le vivra envers et contre tous. Ou presque. Les éléments naturels pourraient bien rebattre les cartes du destin chahuté des deux protagonistes. Captivant à bien des égards, *Va où la rivière te porte* n'a pas la douceur de son titre. C'est un premier récit d'amour passionnel, de rage et de combats, très prometteur. ■ **Marie Jouvin**

★★★★☆
LE BANQUET DES EMPOUSES (EMPUZION. HORROR PRZYRODOLECZNICZY)
OLGA TOKARCZUK
TRADUIT DU POLONAIS PAR MARYLA LAURENT, 304 P., NOIR SUR BLANC, 23,50 €



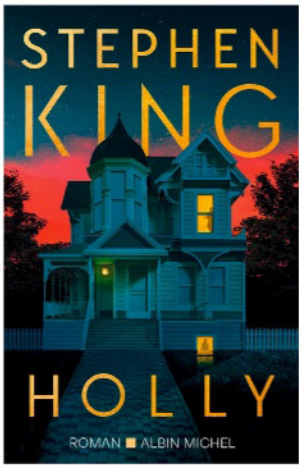
★★★★☆
REGARDE (REC)
MARISHA RASI-KOSKINEN
TRADUIT DU FINNOIS PAR CLAIRE SAINT-GERMAIN, 752 P., RIVAGES, 25,90 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

★★★☆☆
VA OÙ LA RIVIÈRE TE PORTE (GO AS A RIVER)
SHELLEY READ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE ARNAUD
368 P., ROBERT LAFFONT, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 14 MARS.

HARALD KRICHEL – MIKKA PIRINEN/S&S/RIVAGES – ANDI TIPPIE/ROBERT LAFFONT

Stephen King
Holly

Pour Stephen King, aujourd'hui âgé de 76 ans, *« un monde de mots meurt avec (chaque écrivain) »*. Il convient donc de soigner sa sortie tout en affrontant une détresse physique et intellectuelle jamais mieux décrite jusqu'ici par l'auteur. La poétesse nonagénaire Olivia Kingsbury a choisi la transmission, traitant en égale une lycéenne afro-américaine au talent rare qui lui demande conseil. Son ennemie intime, Emily Harris, professeure d'anglais retraitée à l'œuvre autrement étriquée, préfère tenter de survivre confortablement quel qu'en soit le prix… Ce qui la pousse, flanquée de son nutritionniste de mari, à d'abominables extrémités. King délaisse une fois de plus le registre fantastique pour nous livrer avec *Holly* une intrigue policière habile, au long de laquelle il s'applique à développer d'épatants personnages féminins. La détective éponyme du roman, déjà croisée dans *L'Outsider* et la trilogie Bill Hodges *(Mr Mercedes, Carnets noirs et Fin de ronde)*, doit enquêter sur la disparition d'une bibliothécaire tout en composant avec son anxiété sociale et le deuil d'une mère possessive à l'excès. Ses investigations permettent à l'auteur de sonder l'âme d'une ville de l'Ohio, à la fois ralentie et fracturée par la pandémie de covid. Déplorant les clivages exacerbés sous la présidence Trump, King s'oppose aux injonctions identitaires contemporaines de la plus belle des manières : il décrit avec empathie l'émancipation d'héroïnes aussi éloignées que possible d'un vieil écrivain blanc, célèbre et fortuné. ■ **Antoine Faure**



HOLLY (ID.)
STEPHEN KING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 528 P., 24,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 28 FÉVRIER.

SHANE LEONARD/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1972
Tabitha King récupère dans une corbeille les premières pages de *Carrie*, que son époux rédigea, une machine à écrire sur les genoux, dans la caravane où ils habitent avec leur fille. Elle le convainc de poursuivre ce qui deviendra son premier roman publié.

1981
Sous l'emprise de drogues et d'alcool, Stephen King enchaîne désormais les best-sellers à un rythme frénétique. Il confessera n'avoir gardé aucun souvenir de l'écriture de *Cujo*, sa troisième sortie de l'année, et décrochera de ses addictions sept ans après.

2003
Longtemps dénigré par les critiques et les universitaires, King reçoit le National Book Award pour l'ensemble de son œuvre. Un débat déchire le monde des lettres américaines ; il est notamment défendu par Joyce Carol Oates et Michael Chabon.

17 octobre 2012

1

C'est une vieille ville qui n'est plus au mieux de sa forme, à l'image du lac au bord duquel elle a été construite, mais il reste quelques quartiers bien conservés. Les habitants de longue date seraient sans doute d'accord pour dire que Sugar Heights est le plus joli d'entre eux, et que la plus jolie rue est Ridge Road, qui sinue en pente douce de Bell College, l'université de lettres et de sciences, à Deerfield Park, trois kilomètres plus bas. En chemin, Ridge Road longe beaucoup de demeures cossues, dont certaines appartiennent à des professeurs d'université et à quelques notables locaux : médecins, avocats, banquiers et cadres supérieurs en haut de l'échelle. La plupart de ces maisons sont de style victorien, avec des bow-windows, des façades impeccablement peintes et beaucoup de moulures tarabiscotées.

Le parc où s'achève Ridge Road n'est pas aussi grand que celui qui s'étale en plein milieu de Manhattan, mais presque. Deerfield est la fierté de la ville, et une armée de jardiniers se chargent de lui conserver son aspect merveilleux. Certes, il existe une zone moins entretenue, près de Red Bank Avenue, à l'ouest, surnommée les Fourrés, où l'on rencontre parfois, à la nuit tombée, des individus qui cherchent à vendre ou à acheter de la drogue, et où se produisent parfois quelques agressions, mais les Fourrés ne représentent qu'un peu plus d'un hectare sur les trois cents. Le reste du parc n'est que végétation fleurie, traversée par des allées où des amoureux se promènent et parsemée de bancs sur lesquels de vieux messieurs lisent le journal (de plus en plus souvent en version numérique) et des femmes bavardent tout en berçant parfois des bébés couchés dans des poussettes hors de prix. Il y a deux étangs, et il n'est pas rare de voir des hommes ou des garçons faire naviguer des bateaux radiocommandés sur l'un d'eux. Sur l'autre, des cygnes et des canards vont et viennent. Une aire de jeux accueille les plus petits. En vérité, il y a tout, hormis une piscine. Régulièrement, le conseil municipal l'envisage, pour finalement repousser le projet à une date ultérieure. Question de budget, vous comprenez.

MALGRÉ CELA, ELLE RESTE DEHORS, CAR CE SOIR, UN POÈME FLOTTE DANS L'AIR, À PORTÉE DE MAIN, À CONDITION QU'ELLE PARVIENNE À S'EN SAISIR

Cette soirée d'octobre est étonnamment douce pour la saison, mais un léger crachin a incité les gens à rester chez eux, à l'exception d'un joggeur très motivé. Il s'agit de Jorge Castro, qui dirige un atelier d'écriture et enseigne la littérature latino-américaine à l'université. En dépit de sa spécialité, Jorge est né et a grandi en Amérique, et il aime répéter qu'il est aussi américain que la *pie de manzana*.

Il a eu quarante ans en juillet et il ne peut plus se raconter qu'il est toujours le jeune lion qui a connu un succès éphémère avec son premier roman. Quarante ans, c'est l'âge où l'on doit arrêter de se mentir : on n'est plus un jeune ceci ou cela. Dans le cas contraire – si on adhère à ces conneries d'accomplissement personnel du style « quarante ans, c'est le nouveau vingt-cinq » –, on commence à décliner. Un tout petit peu au début et soudain, on se retrouve à cinquante ans avec la bedaine qui dépasse du pantalon et des comprimés contre le cholestérol dans l'armoire à pharmacie. À vingt ans, le corps pardonne. À quarante ans, le pardon est temporaire, au mieux. Jorge Castro ne veut pas découvrir, la cinquantaine venue, qu'il ressemble à tous ces Américains qui se laissent aller.

Il faut commencer à prendre soin de soi à quarante ans. Il faut entretenir la machine car il n'y a pas de reprise possible. Alors, Jorge boit du jus d'orange le matin (potassium), après quoi, la plupart du temps, il avale des flocons d'avoine (antioxydants) et s'en tient à une fois par semaine pour la viande rouge. Quand il a un petit creux, il s'ouvre une boîte de sardines, riches en oméga 3 (et délicieuses !). Le matin, il fait quelques exercices simples et le soir, il court, sans forcer. Juste pour aérer ses poumons quadragénaires et offrir à son cœur du même âge l'occasion de frimer (rythme cardiaque au repos : 63). Jorge veut donner l'impression d'avoir encore quarante ans quand il en aura cinquante, hélas ! le destin est un petit plaisantin. Jorge n'aura jamais quarante et un ans.

2

Son parcours habituel, auquel il ne déroge jamais, même quand il pleuviote comme ce soir, va de la maison qu'il partage avec Freddy (qui sera à eux aussi longtemps que durera son contrat d'écrivain en résidence), située à moins d'un kilomètre de l'université, au parc. Là, il s'étirera le dos, boira quelques gorgées de Vitaminwater, qu'il transporte dans sa banane, et il rentrera en trottinant. Le crachin est revigorant et Jorge n'est pas obligé de zigzaguer entre les autres joggeurs, les promeneurs ou les cyclistes. Ces derniers étant les plus redoutables car ils mettent un point d'honneur à rouler sur le trottoir, délaissant la piste cyclable. Ce soir, il a le trottoir pour lui seul. Il n'a même pas à saluer d'un geste les personnes qui prennent habituellement le frais sur leur terrasse. La météo les contraint à rester à l'intérieur.

Toutes sauf une : la vieille poétesse. Il a beau faire encore dans les douze degrés à vingt heures, elle est emmitouflée dans une parka, car depuis qu'elle est passée sous la barre des cinquante kilos (son médecin ne manque jamais une occasion de la réprimander à ce sujet), elle sent le froid. Plus que le froid, elle sent l'humidité. Malgré cela, elle reste dehors, car ce soir, un poème flotte dans l'air, à portée de main, à condition qu'elle parvienne à s'en saisir. Elle n'a rien écrit depuis le milieu de l'été et elle doit enclencher le mouvement avant que la rouille s'installe. Elle doit « symboliser », comme disent parfois ses étudiants. Mais surtout, plus important, ce pourrait être un *bon* poème. Voire un poème *nécessaire*.

Il devra commencer par les tourbillons de brume autour des lampadaires d'en face, puis évoluer vers ce qu'elle appelle « le mystère ». L'élément central. La brume forme des •••

halos qui se meuvent lentement, argentés et magnifiques. Mais elle ne veut pas employer le mot « halo », trop convenu. Trop paresseux. Presque un cliché. « Argenté », en revanche… ou peut-être juste « argent »…

Ses pensées s'effilochent pendant qu'elle observe un jeune joggeur (à quatre-vingt-neuf ans, quarante ans ça semble très jeune) qui fait des claquettes en courant sur le trottoir d'en face. Elle le connaît : c'est l'auteur résident qui place Gabriel García Márquez au-dessus de tout. Avec ses longs cheveux bruns et sa moustache gratte-chatte, il lui fait penser à ce délicieux personnage de *Princess Bride* : « Je m'appelle Inigo Montoya, tu as tué mon père, prépare-toi à mourir. » Il porte une veste jaune, barrée d'une bande fluorescente dans le dos, et des collants ridiculement moulants. Il court comme s'il y avait le feu à la maison, aurait dit la mère de la vieille poétesse. Ou comme s'il entendait la cloche des pompiers.

Son regard revient se poser sur le lampadaire dans son champ de vision. Et elle pense : *Le coureur n'entend pas les cloches d'argent au-dessus de lui/Ces cloches ne tintent pas.*

JORGE S'ARC-BOUTE ET CONTINUE À POUSSER. ALORS QU'IL EFFECTUE SA B.A. DE VOISIN, UNE ÉTRANGE PENSÉE LUI TRAVERSE L'ESPRIT

Non, ça ne va pas, trop banal, mais c'est un début. Elle a réussi à effleurer le poème du bout des doigts. Il faut qu'elle retourne chercher son carnet à l'intérieur, pour y jeter quelques notes. Elle s'attarde encore un instant malgré tout ; elle contemple les cercles argentés qui tournent autour des lampadaires. *Des halos. Je ne peux pas utiliser ce mot, pourtant, ça y ressemble, nom d'un chien.*

Elle entrevoit une dernière fois la veste jaune du joggeur, avant qu'il disparaisse dans l'obscurité. Puis la vieille poétesse s'arrache à son fauteuil, la douleur dans ses hanches la fait grimacer, et elle rentre en traînant les pieds.

3

Jorge Castro accélère un peu. Il a trouvé un second souffle, ses poumons avalent plus d'air, les endorphines s'activent. Devant lui s'étend le parc, parsemé de lampadaires rétro qui répandent une lueur jaune mystique. Il y a un petit parking devant l'aire de jeux, désert à cette heure-ci, à l'exception d'un van, dont la porte latérale ouverte laisse dépasser une rampe qui repose sur l'asphalte mouillé. À côté se tiennent un homme âgé, en fauteuil roulant, et une femme, âgée elle aussi, un genou à terre, en train de se battre avec le fauteuil.

Jorge s'arrête, plié en deux, les mains sur les cuisses, juste au-dessus des genoux. Il observe le véhicule en reprenant son souffle. Il remarque le logo représentant un fauteuil roulant sur la plaque d'immatriculation bleu et blanc du van.

La femme, qui porte une veste matelassée et un foulard sur la tête, se tourne vers lui. Jorge n'est pas certain de la reconnaître de prime abord : l'éclairage de ce petit parking annexe n'est pas fameux.

« Bonsoir ! Vous avez un problème ? »

La femme se relève. Le vieux dans le fauteuil, vêtu d'un gilet boutonné jusqu'au col et coiffé d'une casquette, agite faiblement la main.

« La batterie est morte, explique la femme. Vous êtes M. Castro, n'est-ce pas ? Jorge ? »

Il la reconnaît maintenant. C'est la professeure Emily Harris, qui enseigne la littérature anglaise… ou qui l'enseignait. Peut-être est-elle professeure émérite désormais, en semi-retraite. L'homme, c'est son mari. Enseignant lui aussi. Jorge ignorait que Harris était handicapé. Il faut dire qu'il ne le croisait pas souvent sur le campus. Des départements différents dans des bâtiments différents. Pourtant, il aurait juré que le vieux marchait encore la dernière fois qu'il l'avait vu. En revanche, Jorge croise souvent sa femme dans des petites sauteries entre profs ou des manifestations artistiques pour personnes assoiffées de culture. Jorge devine qu'il ne fait pas partie de ses chouchous, surtout depuis la réunion du département consacrée à feu l'atelier de poésie. Réunion quelque peu houleuse.

« Oui, c'est bien moi, confirme-t-il. Je suppose que vous aimeriez bien rentrer chez vous, au sec.

— Oh, oui, avec joie », répond M. Harris. Peut-être est-il en semi-retraite également. Il tremble légèrement dans son gilet trop fin. « Vous croyez que vous réussirez à me pousser jusqu'en haut de la rampe, mon gars ? »

Il tousse, se racle la gorge, tousse de nouveau. Sa femme, si cassante et autoritaire lors des réunions du département, semble un peu perdue, abandonnée. Elle est trempée. Jorge se demande depuis combien de temps ils sont là, dehors, et pourquoi elle n'a pas appelé quelqu'un à la rescousse. *Peut-être qu'elle n'a pas de téléphone. Ou bien elle l'a laissé à la maison. Les personnes âgées ne pensent pas toujours à ce genre de choses.* Pourtant, elle ne doit pas avoir plus de soixante-dix ans. Son mari, en revanche, paraît plus vieux.

« Je crois que je peux vous aider. Vous avez ôté le frein ?

— Oui, oui, bien sûr », répond Emily Harris.

Elle s'écarte lorsque Jorge saisit les poignées du fauteuil et le fait pivoter face à la rampe. Il recule de deux ou trois mètres pour prendre de l'élan. Les fauteuils roulants motorisés sont tout sauf légers. Et il n'a aucune envie de rester bloqué au milieu de la rampe, obligé de reculer. Ou pire, de faire basculer le fauteuil sur le côté et d'expédier le vieil homme à terre.

« C'est parti, monsieur Harris. Accrochez-vous, ça risque de secouer. »

Harris agrippe les mains courantes, et Jorge s'étonne de la largeur de ses épaules. Il devine les muscles sous le gilet. Sans doute que les personnes privées de l'usage de leurs jambes compensent d'une autre manière. Jorge fonce vers la rampe.

« À l'assaut ! » s'exclame joyeusement M. Harris.

La première moitié de la montée ne pose aucun problème, puis le fauteuil commence à perdre de son élan. Jorge s'arc-boute et continue à pousser. Alors qu'il effectue sa B.A. de voisin, une étrange pensée lui traverse l'esprit : dans cet État, les plaques d'immatriculation sont rouge et blanc, et alors que

les Harris vivent dans Ridge Road, comme lui (il voit souvent Emily Harris dans son jardin), les plaques du van sont *bleu* et blanc, comme celles de l'État voisin, à l'ouest. Autre détail troublant : il n'a jamais vu ce van dans la rue, alors qu'il a souvent aperçu Emily, droite comme un I, au volant d'une Subaru arborant un autocollant Obama sur le pare-chocs ar…

Au moment où il atteint le haut de la rampe, penché presque à l'horizontale, bras tendus, pointes de pied flexes, un insecte le pique dans la nuque. Un gros, assurément, à en juger par la chaleur qui se répand en lui. Une guêpe peut-être, et il fait une allergie. Il n'a jamais réagi aux piqûres d'insectes, mais il y a un début à tout, et soudain sa vue se brouille, ses bras faiblissent. Ses chaussures glissent sur la rampe mouillée et il pose un genou à terre.

Le fauteuil va reculer et me tomber dessus…

Mais non. Rodney Harris actionne une manette et le fauteuil bascule à l'intérieur du van avec un ronronnement satisfait. Harris se lève d'un bond, le contourne en sautillant et toise l'homme agenouillé sur la rampe, les cheveux plaqués sur le front, le crachin semblable à de la sueur sur ses joues luisantes. Puis Jorge s'écroule, la tête la première.

« Regarde-moi ça ! s'exclame Emily, tout bas. Parfait !

— Aide-moi », dit Rodney.

Sa femme, qui porte des chaussures de running elle aussi, saisit Jorge par les chevilles. Son mari prend les bras. Et ils le hissent à l'intérieur du van. La rampe se rétracte. Rodney (qui est aussi vraiment le professeur Harris, soit dit en passant) s'installe sur le siège conducteur, à gauche. Emily s'agenouille et ligote les poignets de Jorge avec des colliers de serrage en plastique. Précaution sans doute inutile car il dort comme une souche (expression éculée que désapprouverait certainement la vieille poétesse) et ronfle bruyamment.

« Tout va bien ? demande le Rodney Harris du département des sciences de Bell College.

— Impec ! répond Emily d'une voix vibrante d'excitation. On a réussi, Roddy ! On l'a eu, ce fils de pute !

— Surveille ton langage, ma chérie. » Rodney sourit. « Mais oui, on a réussi. »

Il quitte le parking et gravit la rue en pente.

La vieille poétesse lève les yeux de son carnet, dont la couverture s'orne d'une minuscule brouette rouge ; elle voit passer le van, et se replonge dans son poème.

Le van entre au 93 Ridge Road, adresse des Harris depuis presque vingt-cinq ans. Cette maison n'appartient pas à l'université, elle est à eux. La porte du garage de gauche se soulève, le van y pénètre, la porte se referme. Le calme est revenu dans Ridge Road. Autour des lampadaires s'enroulent des filets de brume.

Comme des halos.

4

Jorge reprend conscience peu à peu. Il a une horrible migraine, la bouche sèche et l'estomac en vrac. Il ignore quelle quantité d'alcool il a ingurgitée, en tout cas il n'a pas dû y aller de main morte pour avoir une telle gueule de bois. Mais où a-t-il bu autant ? Dans une fête entre profs ? Un séminaire d'écriture au cours duquel il a décidé de picoler comme quand il était étudiant ? Ou bien s'est-il soûlé après sa dernière dispute en date avec Freddy ? Tout cela n'évoque aucun souvenir.

Il ouvre les yeux, prêt à affronter la lumière aveuglante du matin qui déclenchera une nouvelle décharge de douleur dans sa pauvre tête. Mais la lumière est tamisée ; une lumière bienveillante pourrait-on dire, compte tenu de son état. Il semble qu'il soit allongé sur un futon ou un tapis de yoga. Un seau en plastique est posé à côté, un seau servant à faire le ménage qui pourrait avoir été acheté au Walmart ou chez Dollar Tree. Jorge sait pourquoi on l'a placé là, et il comprend immédiatement ce que devaient ressentir les chiens de Pavlov quand ils entendaient la cloche car il lui suffit de regarder le seau pour que son estomac soit pris de convulsions. Il s'agenouille et vomit violemment. Après une pause, juste le temps d'inspirer deux ou trois fois, il recommence.

Enfin, son estomac se calme, mais une douleur si intense lui vrille le crâne qu'il craint de le voir se fendre et tomber par terre en deux morceaux. Il ferme ses yeux larmoyants et attend que la douleur reflue. Ce qu'elle finit par faire, mais il garde le goût âcre du vomi dans la bouche et les narines. Sans ouvrir les yeux, il cherche le seau à tâtons et crache dedans jusqu'à parvenir à se débarrasser, partiellement, de cette sensation.

Il rouvre les yeux, redresse la tête (tout doucement) et découvre les barreaux. Il est dans une cage. Spacieuse, mais une cage quand même. Au-delà s'étend une vaste pièce en sous-sol. Le plafonnier doit être relié à un variateur car la pièce est plongée dans une demi-pénombre. Il remarque malgré tout que le sol en béton est si propre qu'on pourrait y manger (bien qu'il n'ait aucune envie d'avaler quoi que ce soit). La moitié de la pièce face à la cage est vide. Au milieu se trouve un escalier. Un balai-brosse est appuyé contre les marches. Au-delà de l'escalier, Jorge distingue un coin atelier bien équipé, avec des outils accrochés au mur et une scie à ruban. Il y a également une scie à onglet, de qualité. Plusieurs taille-haies et des sécateurs. Un éventail de clés plates, soigneusement rangées par taille décroissante. Et des clés à douille chromées alignées sur un établi, à côté d'une porte qui donne… quelque part. Tout l'attirail du parfait bricoleur, impeccablement entretenu.

L'INFO EN PLUS

Stephen King observe une routine stricte 365 jours par an. Ses matinées sont consacrées à l'écriture d'un quota de mots précis. Il travaille sans plan, selon la logique induite par la personnalité de ses protagonistes, comparant son approche à celle d'un archéologue déterrant un squelette de dinosaure. En 1999, lors de sa balade quotidienne dans les forêts du Maine, il fut fauché par une camionnette. Sa routine ainsi que la difficile, mais libératrice, reprise de son art sont décrites dans *Écriture. Mémoires d'un métier* (2000).

PAUL AUSTER

Un monde fait homme

Partant d'un écrivain veuf de 70 ans à peu près reclus, l'auteur américain parvient à bâtir un roman fourmillant d'histoires et d'idées sur le passé, le présent, la nature de l'existence et même celle de l'au-delà !

LOTTE HANSEN

Prenez garde quand vous ouvrirez *Baumgartner*: ce petit livre a beau se dérouler essentiellement dans une seule maison et se centrer sur un personnage assez peu mobile, il contient tout un monde tissé de présent, de souvenirs, de pensées et d'accidents. Les lecteurs de Paul Auster y retrouveront les obsessions de l'auteur de *La Musique du hasard* pour les coïncidences et aléas du destin. Et aussi, plus discrètement, son goût pour les expériences littéraires. Rappelons qu'Auster, avant de devenir un romancier grand public *(Mr Vertigo)*, a été cet écrivain expérimental capable d'imaginer un récit, *Revenants,* où un détective privé appelé Bleu se voyait chargé de surveiller un homme appelé Noir, qui ne faisait rien de ses journées – attendu que Noir avait été lui-même recruté pour surveiller Bleu ! Un livre dont le dispositif était le héros… *Baumgartner* ne va pas si loin, mais tout de même: avec sa quasi-unité de lieu, sa façon de naviguer au gré des pensées de son personnage principal et sa structure discrètement fondée sur les accidents, on comprend vite que ce texte n'est pas un roman comme les autres. Qu'il y a, comme souvent chez Auster, un plan, une théorie derrière la narration. Nous voilà donc aux côtés de S. T. Baumgartner, écrivain et enseignant de Princeton, New Jersey, 70 ans au début du roman et toujours très épris de sa femme, Anna, traductrice et poétesse douée mais peu soucieuse de gloire, morte depuis dix ans. Baumgartner est en train d'écrire sur Kierkegaard quand il descend chercher un livre, se brûle à cause d'une casserole oubliée sur le feu (accident numéro un), apprend par téléphone que sa femme de ménage ne pourra pas venir car son mari s'est blessé au travail (accident numéro deux), reçoit un employé de la compagnie d'électricité arrivé en retard (accident numéro trois), ce qui déclenchera un accident numéro quatre dont nous ne vous dirons rien. La séquence se conclut sur un retour au passé proche matérialisé par la casserole fatale – « *C'est là que tout a commencé, se dit-il, le premier incident de la journée, qui a conduit à tous les autres de ce jour d'incidents en série* » –, puis, dans la même phrase, par un décollage pour le temps des origines – « *tandis qu'il garde les yeux sur la casserole en alu noircie au pied du mur opposé, ses pensées lentement partent à la dérive, s'éloignant des chutes de Grand-Guignol de la matinée, vers le passé, le passé distant que l'on distingue à peine* […] ».

DU BON USAGE DES ACCIDENTS

Dès lors, nous voilà embarqués pour une navigation virtuose entre mémoire et présent, entre espoirs et regrets, entre mariage et veuvage… On y découvre la famille Baumgartner, collection d'espoirs déçus enterrés dans un modeste magasin de prêt-à-porter, on explore « l'obscur côté Auster » (celui de la mère de Baumgartner, qui mène au souvenir d'un voyage en Ukraine et à la légende d'une ville occupée par des loups). On visite le monde inversement privilégié d'Anna, l'épouse décédée (dans un accident

de baignade), la perte de son premier petit ami (dans un accident de base militaire), sa décision d'épouser Baumgartner (après une mauvaise rencontre accidentelle).

Cet usage des accidents vous paraît bien systématique ? Ça ne l'est pas car jamais Auster ne souligne ses effets, pas plus qu'il ne laisse ses théories sur l'existence attenter à la vie de ses personnages. Au contraire, il peut s'en servir pour les ressusciter : la mauvaise rencontre qui mène au mariage est racontée par la voix de l'épouse disparue, dont Baumgartner relit les archives. Ceci parce qu'il a reçu, en rêve, un coup de fil d'Anna qui appelait pour lui raconter l'au-delà. Scoop : *« Il n'y a pas de punition ni de récompense divine, ni trompettes ni feux de l'enfer, pas de havre de bonheur céleste, et aucun être humain ne reviendra jamais sur terre sous la forme d'un papillon, d'un crocodile, ou de la prochaine incarnation de Marilyn Monroe. »*

Ajoutez à tout cela le présent évolutif de Baugmartner (qui tombe amoureux d'une Judith au milieu d'une ellipse, qui se prépare fébrilement à accueillir une étudiante passionnée par les poèmes de son épouse, qui écrit un livre, *Les Mystères de la roue,* où se cachent peut-être les idées à l'origine du roman), et vous obtenez le contraire d'un roman statique : un roman touffu qui multiplie les lieux, les époques, les récits ! Il faut l'écriture d'Auster, ample et belle, toujours habile à tresser des liens, pour régler la circulation du lecteur entre tous ces éléments. Lesquels composent le portrait poignant d'un intellectuel vieillissant, principalement constitué de passé, et solitaire par la force des choses, qui n'est pas un strict double d'Auster, mais dans lequel celui-ci, né en 1947, s'est forcément projeté. ■ **Alexis Brocas**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
BAUMGARTNER (ID.)
PAUL AUSTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 206 P., ACTE SUD, 21,80 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

Bosnie Parano

Il pleut des cordes depuis deux mois dans ce village bosniaque, où la jeune narratrice du premier roman de Sladjana Nina Perković ne veut plus rien faire de sa vie. À part regarder des séries policières au lit pendant que sa mère cuisine des fayots. Ici, il n'y a ni soleil, ni argent, ni avenir, et la guerre de Bosnie-Herzégovine (1992-1995) hante les mémoires. Les femmes triment, tandis que les hommes grommellent en attendant la mort sur leurs fauteuils troués. C'est à se pendre – ce que l'oncle Radomir ne réussit même pas ! La narratrice prend le parti d'en rire.

Hilarant et déjanté, *Dans le fossé* commence dans un trou. La narratrice y est tombée, et nous raconte comment elle en est arrivée là. Il y a eu l'enterrement d'une tante (étouffée avec un os de poulet), un trajet dans la Golf antique du cousin Stojan et un passage au commissariat. Elle voudrait fuir sa famille, mais c'est impossible en Bosnie. Alors, elle la place au cœur de ce roman attachant, qui nous fait découvrir les tourments de la jeunesse bosniaque ainsi qu'une écrivaine à suivre. ■ **Gladys Marivat**

★★★★★
DANS LE FOSSÉ (U JARKU)
SLADJANA NINA PERKOVIĆ
TRADUIT DU SERBO-CROATE (BOSNIE-HERZÉGOVINE) PAR CHLOÉ BILLON, 256 P., ZULMA, 22 €

DALIBOR-SAMAC/ZULMA - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

Prima donna

« Je ne suis pas la First Lady. La First Lady, c'est l'épouse du président de la République. Moi, je ne suis que celle du président du Conseil et je prépare d'excellentes salades. » **Ainsi se présente Maria Cristina Palma, que l'on dépeint parfois comme *« la plus belle femme au monde »*. Mais les rumeurs vont bon train sur cet ex-top modèle de Palerme. La créature ne fait pas l'unanimité – certains la surnomment *« Maria Tristina »* (comprenez « Maria triste »), cantonnée dans un rôle *« sexiste »* et *« dépassé »* ; d'autres la voient comme une arriviste superficielle, obsédée par ses cheveux. Sa semaine commençait mal, avec un petit souci à l'orteil. Mais Maria Cristina n'imaginait pas que la situation empirerait avec le retour de son ex Nicola. Ce bellâtre la ramènera à son passé, en lui montrant une vieille vidéo porno où elle apparaît « activement » – heureusement non disponible en ligne. Pour le moment. L'amant d'antan voudrait-il jouer les maîtres-chanteurs ? L'épouse du président du Conseil doit-elle mettre au courant le chef de la communication de son mari, surnommé « le Bombyx », pour effacer les éventuelles traces de ce film ? Révélé dans les années 1990 dans le mouvement dit des « Cannibales », Niccolò Ammaniti s'est imposé au fil des années comme l'un des écrivains transalpins les plus populaires – dans son pays comme ailleurs. Au-delà de la description des rouages du pouvoir et du jeu de manipulation remarquablement tenu, c'est un merveilleux portrait de personnage qu'il nous offre dans *La Vie intime*. À vous de reconnaître – ou pas – d'éventuels modèles…**

★★★★☆
LA VIE INTIME (LA VITA INTIMA)
NICCOLÒ AMMANITI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MYRIEM BOUZAHER, 384 P., GRASSET/EN LETTRES D'ANCRE, 23 €

3 RAISONS DE LIRE

Le Bureau des prémonitions

D'après une histoire vraie

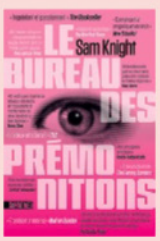
La formule magique donne instantanément à votre histoire une autre dimension. À la croisée du reportage et du récit, l'enquête littéraire a plus que jamais le vent en poupe et nous offre ces dernières années des textes parmi les plus ébouriffants. Après David Grann en septembre, c'est l'un de ses collaborateurs au *New Yorker,* le journaliste britannique Sam Knight, qui enflamme la rentrée hivernale avec son *Bureau des prémonitions*.

Défier la mort et le chaos

21 octobre 1966. Le petit village d'Aberfan, au pays de Galles, est emporté par un gigantesque glissement de terrain faisant 144 victimes, dont 116 enfants. Envoyé sur place, le psychiatre John Barker fait une découverte troublante. Dans les heures précédant la catastrophe, de nombreux habitants auraient été traversés par une étrange sensation, comme une prémonition. Au cœur de l'horreur, il mûrit alors un projet fou.

Un voyage aux frontières du réel

Voilà où nous emmène Sam Knight en racontant la création d'une unité paranormale britannique, chargée de récolter les rêves et les visions de toute une population pour prévenir les catastrophes à venir. Pendant de longs mois, les témoignages affluent, se trompent, mais John Barker continue contre vents et marées sa mission. Jusqu'au jour où le créateur est pris au piège par le pouvoir de sa création. Alors qu'on lui annonce sa mort prochaine, doit-il croire à cette prémonition ? La preuve foudroyante que la réalité dépasse la fiction. **Léonard Desbrières**



★★★★☆

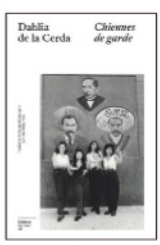
LE BUREAU DES PRÉMONITIONS (THE PREMONITIONS BUREAU)

SAM KNIGHT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PAUL-SIMON BOUFFARTIGUE, 256 P., SONATINE, 21 €

Treize reines mexicaines

« *Fille d'un narcotrafiquant super important* », « *première dame la plus aimée du Mexique* », « *cernée par la pauvreté et la faim* », « *jeune, sexy et superficielle* », « *tueuse sans pitié* », « *sorcière à succès* », qui adore « *danser à fond* », qui « *déjoue la mort* », « *reine du tex-mex sur l'avenue du caniveau* »… *Chiennes de garde,* le premier livre fou de la Mexicaine Dahlia de la Cerda, est comme un moyen d'entrer en contact avec ces treize femmes ici évoquées ; treize personnages dont les voix s'élèvent au cours de monologues détonants. Leurs mots, d'une crudité qui est une arme de défense, gagnés parfois par un humour acide, ne nous épargnent ni la misère, ni le chagrin, ni la vue du sang et des cadavres. Elles racontent leur « chienne de vie », traversée par quelques figures mexicaines symboliques, au rythme de la cumbia ou du reggaeton. Quatre sont mortes, tuées, qui comptent parmi les quelque dix femmes assassinées chaque jour au Mexique, malgré les fortes mobilisations de ces dernières années. Elles se vengent ou sont vengées. Les autres se démènent pour exister, s'entraident, usent de cette violence extrême que les hommes exercent sans retenue. « *Franchement,* [elles ont] *une bonne paire d'ovaires.* » ■ **Juliette Savard**



★★★★☆

CHIENNES DE GARDE (PERRAS DE RESERVA)

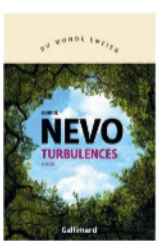
DAHLIA DE LA CERDA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR LISE BELPERRON
240 P., SOUS-SOL, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

Vertiges de l'amour

Connaît-on vraiment la personne qui partage notre vie ? En trois récits entremêlant subtilement leurs intrigues, Eshkol Nevo sème le trouble dans le couple, tout en évoquant les blessures, les manquements, les fractures de son pays. En Bolivie, une lune de miel tourne au drame. Mor et son époux Ronen entreprennent par mauvais temps la descente à vélo de la « *route de la mort* ». À l'arrivée, seule Mor jaillit du brouillard. Ronen a-t-il été victime de leur imprudence ou sa compagne, avec laquelle il s'est disputé la veille, est-elle responsable de sa chute dans le ravin ? À Tel-Aviv, le médecin-chef d'un hôpital, veuf et dont les enfants sont partis vivre à l'étranger, prend sous son aile une jeune interne et la protège comme si elle était sa fille, jusqu'à se mettre en difficulté. Au cours d'une balade anodine, un homme disparaît dans un verger et son épouse cherche dans son passé la raison de sa disparition. Dans les trois nouvelles de *Turbulences,* autant de personnages et de vies qui se fissurent sous les yeux d'un lecteur démêlant l'écheveau de leur intimité, au fil d'un triptyque impeccablement construit aux accents de thriller. ■ **Laëtitia Favro**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★☆☆

TURBULENCES (GUÉVER NIKKHNAS BAPARDÈS)

ESHKOL NEVO

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR JEAN-LUC ALLOUCHE
336 P., GALLIMARD, 24,50 €

FRANCESCA JONES/SOUS-SOL - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SOLVEJ BALLE

Un jour sans fin

Ce roman hypnotique sur un couple bloqué dans une journée qui se renouvelle sans cesse est le premier tome d'une série devenue culte au Danemark et ailleurs.

Retirée du monde littéraire pendant plus de vingt ans pour travailler sur *Le Volume du temps,* une série en sept tomes, Solvej Balle a fait de ces livres aujourd'hui cultes l'œuvre de sa vie. Dans le premier texte, un couple s'offre au lecteur : Tara et Thomas Selter, tous deux marchands de livres anciens. Nous sommes alors le 18 novembre et la jeune femme fait un voyage à Paris dans le cadre de son travail. En se réveillant à l'hôtel le lendemain, elle est immédiatement percutée par la réaction des gens – un déjà-vu perturbant – et par la date (dépassée) des journaux. Elle comprend alors qu'elle est bloquée au jour précédent. De retour chez elle, Tara découvre que son mari est également dans cette boucle temporelle, *« le temps nous sépare »*. Lassée d'expliquer chaque jour la même problématique à son conjoint, elle s'isole dans la chambre d'ami et commence le journal de cet étrange quotidien en observant, avec une simplicité presque anthropologique, les mêmes mouvements et tâches de son partenaire, le chant de l'oiseau dans le jardin ou l'averse de l'après-midi. La monotonie de ce jour d'automne si vain se transforme petit à petit en une réflexion fouillée sur leur couple et sur la nature profonde de leur relation, avec l'intime espérance de trouver bientôt la solution à ce blocage temporel. Solvej Balle signe un premier tome agréablement déconcertant dans lequel la dilatation de l'espace-temps s'accorde paradoxalement à la pensée des plus grands philosophes à ce sujet. Une vraie réussite. ■

Marie Jouvin

★★★★☆

LE VOLUME DU TEMPS (T. 1) (OM UDREGNING AF RUMFANG)

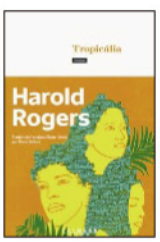
SOLVEJ BALLE

TRADUIT DU DANOIS PAR TERJE SINDING, 252 P., GRASSET, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

Le Brésil en famille

Dans un premier roman à l'écriture poétique et changeante, selon les points de vue de ses personnages, Harold Rogers nous plonge dans l'héritage traumatique d'une famille brésilienne dysfonctionnelle. D'abord, il y a le petit dernier, Daniel, étudiant dilettante qui tente de reconquérir sa petite amie enceinte, de tromper son chagrin amoureux avec un groupe d'Américaines tout en fumant des joints – sa façon de se raconter s'apparente quelque peu à la Beat Generation. Et puis il y a sa sœur Lucia, qui rêve de devenir écrivaine, et s'efforce de rompre la malédiction familiale. Quant à leur mère, quelle Thénardière ! Tous doivent se retrouver aux funérailles du grand-père, dont rien de la déliquescence ne nous est épargné. La mort survient à chaque coin de rue de Rio, ville rongée par l'alcoolisme, la violence et une immense pauvreté. C'est avec lucidité que le primo-romancier montre ces problématiques du pays. Mais malgré le grand sentiment de désespoir que laisse *Tropicália*, l'amour s'y révèle parfois réparateur. ■

Simon Bentolila



★★★☆☆

TROPICÁLIA (ID.)

HAROLD ROGERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DINIZ GALHOS, 368 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

Pour ne rien oublier

« *Notre première faute fut de croire que nous ne mourrions jamais. La seconde fut de croire que nous étions vivantes* » : ainsi s'ouvre le premier chapitre. Ainsi s'exprime Arcade Doggs et l'on n'imagine pas ce qu'elle a dû traverser pour énoncer ces mots. Alors, on lit. Le troisième roman de Tiffany McDaniel nous mène à Chillicothe (Ohio). Arc et sa sœur jumelle, Daffy, vivent avec leur mère et leur tante, toxicomanes et prostituées à l'occasion. Mais ces temps-ci, ce genre de femmes, on les retrouve mortes dans la rivière. Dans une narration turbulente, nous les suivons de l'enfance à l'âge adulte. Abusées dans leur chair, unies dans le deuil des disparues et dans leur recours à l'imagination et aux légendes. *Du côté sauvage* se fonde sur une affaire criminelle réelle : les « Six de Chillicothe », des femmes assassinées en 2014 et 2015. L'enquête n'ayant jamais abouti, l'écrivaine ne cherche pas qui a tué, mais explore la fatalité sociale, la damnation, équilibrant douleur et beauté, prédation et sororité. ■

Hubert Artus

★★★★★

DU CÔTÉ SAUVAGE (ON THE SAVAGE SIDE)

TIFFANY MCDANIEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE, 720 P., GALLMEISTER, 27,90 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

SARAH HARTVIGSEN JUNCKER/GRASSET - GABRIELLA KALIL/CALMANN-LÉVY

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LE CONTEXTE
LEONARDO SCIASCIA
176 P., FOLIO, 7,50 €

Traduction revue et corrigée par Mario Fusco de ce très piquant roman de Leonardo Sciascia que Francesco Rosi avait adapté au cinéma sous le titre *Cadavres exquis* (1976). En une phrase, c'est l'enquête menée par l'inspecteur Rogas après plusieurs assassinats de juges. Mais un livre de Sciascia ne se résume pas en une phrase : l'auteur secoue la société italienne gangrenée par la corruption et malade de sa justice. Personne n'est épargné. Surtout, le style de Sciascia, tout en digressions allusives, fait merveille. **Éric Libiot**

★★★☆☆
SUGAR STREET
JONATHAN DEE
216 P., 10/18, 8,60 €

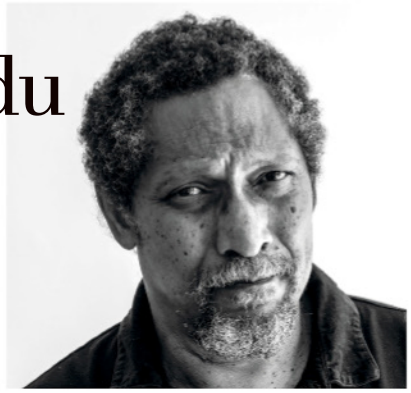
Voici un roman à mi-mots sur l'Amérique contemporaine. Loin de la fureur d'un Bret Easton Ellis, plus proche d'un classicisme qui laisserait une (belle) impression lancinante. *Sugar Street* est l'histoire d'un type (le narrateur) qui fuit. Qui, quoi, où ? On en sait peu (ou rien). Le récit est rythmé par la somme d'argent qui lui reste – et qui s'amenuise. À travers cette intrigue en mouvement, Jonathan Dee raconte un pays qui ne répond plus à l'appel de ceux qui en ont besoin. Où mène la fuite dans ce cas-là ? **E.L.**

★★★☆☆
LA BONNE CHANCE
ROSA MONTERO
288 P., MÉTAILIÉ, 11,50 €

Au début du roman, l'autrice espagnole Rosa Montero l'appelle *« cet homme »*. Puis elle lui donne un prénom, Pablo. Au fur et à mesure du récit, elle éclaire l'existence de son héros mystérieux venu acheter un appartement dans le *« patelin le plus laid du monde »*. Dès les premières pages, Rosa Montero s'installe, par le style et le tempo, dans le fauteuil de la conteuse : elle raconte et commente ce qu'elle raconte. La voix est singulière, cruelle et désespérée, touchante finalement. **E.L.**

PERCIVAL EVERETT

Les zombis du Mississippi



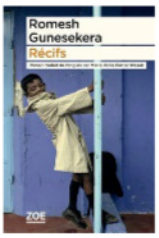
Les violences racistes sont de nouveau dans le viseur de l'auteur, mais cette fois dans une comédie gore.

Mississippi, de nos jours. Des Blancs sont retrouvés morts, atrocement mutilés. Auprès d'eux se trouve toujours un cadavre ressemblant à Emmett Till, un Noir lynché voici soixante ans. Mises en scène macabres ou résurrection surnaturelle ? Des nostalgiques du KKK parlent de revenir aux vieilles méthodes, *« du feu et de la corde »*… La police d'État envoie Ed et Jim, deux agents noirs. Entre les habitants et eux, c'est le choc des cultures sur fond de racisme immémorial : les gens du cru voient en eux des nègres, eux les tiennent pour des rednecks arriérés… Finaliste d'une foule de prix dont le Pulitzer, *Châtiment* est une charge antiraciste qui présente l'originalité d'opter pour le registre de la comédie horrifique et du polar parodique plutôt que du drame. Humour décalé, rythme trépidant, dialogues fleuris, scènes trash, personnages ultra-caricaturaux et fin délirante, Everett pousse à fond tous les curseurs, quitte à frôler le grand-guignol. Le thème des zombis noirs venus faire expier les racistes est plutôt drôle, à défaut d'être original – on songe aux récits basés sur l'inversion des rôles raciaux, comme *White Man*. Le titre original, *The Trees*, fait référence aux premiers mots de *Strange Fruit*, la célèbre chanson interprétée par Billie Holiday. ■ **Bernard Quiriny**

★★☆☆☆
CHÂTIMENT (THE TREES)
PERCIVAL EVERETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 360 P., ACTES SUD, 22,50 €

Chimères de Ceylan

« *Par tout le globe des révolutions éclataient, des dominos vacillaient, l'ère de la guérilla arrivait* […], *et moi, j'appris l'art de bien tenir une maison.* » Ainsi parlait Triton, un enfant de 11 ans qui, dans les années 1960 au Sri Lanka, entre au service de Mr Salgado. Sa connaissance du monde est aussi étroite que le sarouel qu'il noue sur ses hanches avant d'apporter le thé à son maître, qui exerce le métier de biologiste marin. Romesh Gunesekera, né à Ceylan en 1954, est l'auteur de ce roman de toute beauté, finaliste du Booker Prize. Un texte comme mille rêveries, récit d'apprentissage tranquille, de l'ombre à la lumière. Les tensions entre Tamouls et Cinghalais, les jeux de l'amour entre Salgado et Miss Nili, l'art de préparer une dinde farcie : tout s'éclaire peu à peu pour Triton. Puis, tout s'effondre. Reste la possibilité de quelque chose à sauver : le rêve d'un restaurant pour l'adolescent, et ce monde marin menacé que Salgado étudie inlassablement. ■ **Gladys Marivat**



★★★☆☆
RÉCIFS (REEF)
ROMESH GUNESEKERA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (SRI LANKA) PAR MARIE-ODILE FORTIER-MASEK, 192 P., ZOÉ, 19,50 €. EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

DR/ACTES SUD

TUI T. SUTHERLAND

Retour à tire-d'aile

Malgré la sortie il y a un an d'un quinzième tome mettant fin à *Royaumes de feu*, les ados accros à la saga vont pouvoir se plonger dans un hors-série inédit.

Si la série principale épouse le point de vue des dragons, Tui T. Sutherland a choisi pour ce volume des « Légendes » de placer le lecteur du point de vue des humains, surnommés « *charognards* » par les dragons à cause de leur appétit pour la viande. *Tueurs de dragons* s'ouvre donc sur un combat épique entre trois charognards (Rose, Stone et Heath) et la reine dragon Oasis, à qui ils veulent dérober son trésor. Stone finit par tuer Oasis, Heath lui découpant l'aiguillon de la queue, et les deux jeunes hommes fuient, abandonnant Rose dont ils ont perdu la trace…

Vingt ans plus tard, nous voilà dans le village où vit désormais Heath. Les parents de la petite Mésange, 7 ans, ont décidé de l'offrir en sacrifice aux dragons. Mais comprenant ce qui va arriver, Mésange s'enfuit et sympathise avec un bébé dragon qu'elle va prénommer Céleste. Le début de l'aventure… Sans avoir lu l'intégralité de la saga, l'auteur de ces lignes se doit d'avouer qu'il a été séduit par ce roman trépidant et rempli de suspense. Plus de 500 pages qui constituent une formidable porte d'entrée dans l'univers ! L'histoire et les personnages sont enthousiasmants, chacun devant faire preuve de bravoure et d'ingéniosité pour survivre dans ce monde hostile. Un récit initiatique sur fond de fantasy, qui passionnera et développera l'imaginaire des jeunes ados. ■ **Mathieu Charrier**

★★★☆☆

LES ROYAUMES DE FEU. LÉGENDES : TUEURS DE DRAGONS (WINGS OF FIRE. LEGENDS : DRAGONSLAYER)

TUI T. SUTHERLAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VANESSA RUBIO-BARREAU, 560 P., GALLIMARD JEUNESSE, 17 € (DÈS 9 ANS)

Je suis le maître du monde !

Quand Antoine Dole, scénariste notamment de la série à succès *Mortelle Adèle*, s'allie à Magali Le Huche, dessinatrice des livres musicaux *Paco*, c'est forcément pour le meilleur ! Ici, dans *Les Rois de l'univers*, leur personnage, Justin, est un petit garçon tout mignon qui en est persuadé : c'est lui « *le roi de l'univers* ». Mais en pleine nuit, un vaisseau spatial se pose dans son jardin, conduit par un jeune extraterrestre venu de la planète Trucmuche Machin Machin, certain d'être lui aussi le roi de l'univers ! Qui dit vrai ? Comment s'entendre ? Et si finalement, tous les enfants de l'univers étaient les rois et pouvaient changer notre destin ? Un livre tendre et inspirant, servi par le dessin rond et coloré de Magali Le Huche. ■ **M.C.**

★★★☆☆

LES ROIS DE L'UNIVERS

ANTOINE DOLE, MAGALI LE HUCHE

32 P., ACTES SUD JEUNESSE, 14,90 € (DÈS 3 ANS). EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

CHARLES ESHELMAN

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

Brume, la petite sorcière

Une histoire originale

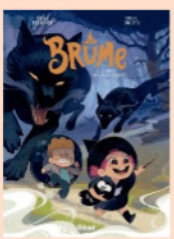
Brume est une petite fille espiègle recueillie par son père adoptif lorsqu'elle était bébé. Ils vivent dans un village protégé par une gentille sorcière qui a disparu depuis maintenant sept ans, alors l'inquiétude grandit. De son côté, Brume en est persuadée : c'est elle, la nouvelle sorcière ! D'autant que sa première mission arrive : le village est plongé dans une épaisse brume et un dragon menace…

Des personnages inspirants

Brume est un personnage féminin inspirant. Elle est très sûre d'elle, parfois même à la limite de l'arrogance (on pense à Mortelle Adèle). L'une de ses phrases préférées ? *« C'est presque sûr que c'est certain. »* Les jeunes lecteurs s'attacheront à elle et à ses deux compères, un petit cochon trop mignon prénommé Hubert, et Hugo, un copain à grandes lunettes ! Cheffe de sa petite troupe, elle n'a pas froid aux yeux et n'écoute jamais les mises en garde des adultes.

Un nouveau duo d'auteurs à suivre

Carine Hinder (dessin) et Jérôme Pélissier (scénario) ont décidé de quitter il y a quelques années leur vie parisienne où ils travaillaient dans l'illustration et l'animation pour partir s'installer dans un petit village breton, Rochefort-en-Terre. C'est là qu'ils ont découvert les légendes du village : Brume était née. Ensemble, ils ont créé cet univers chaleureux et atypique dans lequel on se plonge avec délectation. *Brume* – dont vient de paraître le second volet – a reçu le prix jeunesse au dernier festival de la bande dessinée de Saint-Malo. M.C.



★★★★☆

BRUME (T. 2). LA FORÊT DES ÂMES PERDUES

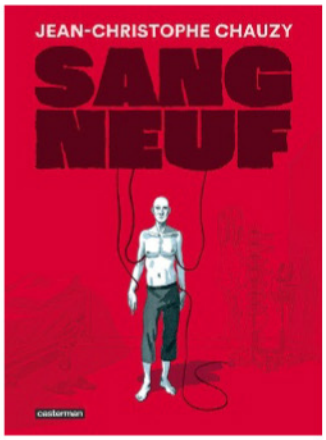
CARINE HINDER, JÉRÔME PÉLISSIER

64 P., GLÉNAT, 12,50 € (DÈS 6 ANS)

Jean-Christophe Chauzy
Sang neuf

Jean-Christophe Chauzy arpente les chemins de la bande dessinée depuis un bail. Il fait partie de la génération « entre-deux » ; les Tardi, Bilal, Mézières d'un côté, les Sfar, Larcenet, Satrapi de l'autre. Cette position médiane l'a peut-être empêché d'accéder à la notoriété qu'il mérite. C'est un formidable raconteur d'histoires, qui se fond dans les genres et les univers d'autres scénaristes. Il maîtrise un trait faussement nonchalant et s'est souvent mis en scène dans la peau d'un type obligé de s'adapter aux vicissitudes du monde. Dans *Sang neuf,* il tente de s'adapter à son propre corps en souffrance. Il s'y met en scène puisque les toubibs lui ont diagnostiqué une myélofibrose : pronostic vital engagé, obligation de greffe de moelle osseuse. L'album est le récit de sa maladie, de sa convalescence, des chutes et des rechutes, d'un monde qui s'écroule, du repli sur soi (sur lui), de l'espoir incertain. Jean-Christophe Chauzy ne cache rien, dessine tout, le quotidien et son corps, l'hôpital et son couple, et cette véritable mise à nu est bouleversante. Pire, si l'on peut dire : elle est aussi souriante, légère et didactique, romanesque et pédago. Le corps de Chauzy s'échappe et lui s'échappe des cadres de la bande dessinée : liberté totale, approche réaliste, digression imaginaire. Dans le genre récit personnel qui fait aujourd'hui florès, et parfois trop, il réussit à garder son identité et son trait, son humour et sa précision. L'avenir lui appartient. ■

Éric Libiot



SANG NEUF
JEAN-CHRISTOPHE CHAUZY
256 P., , 26,90 €. COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

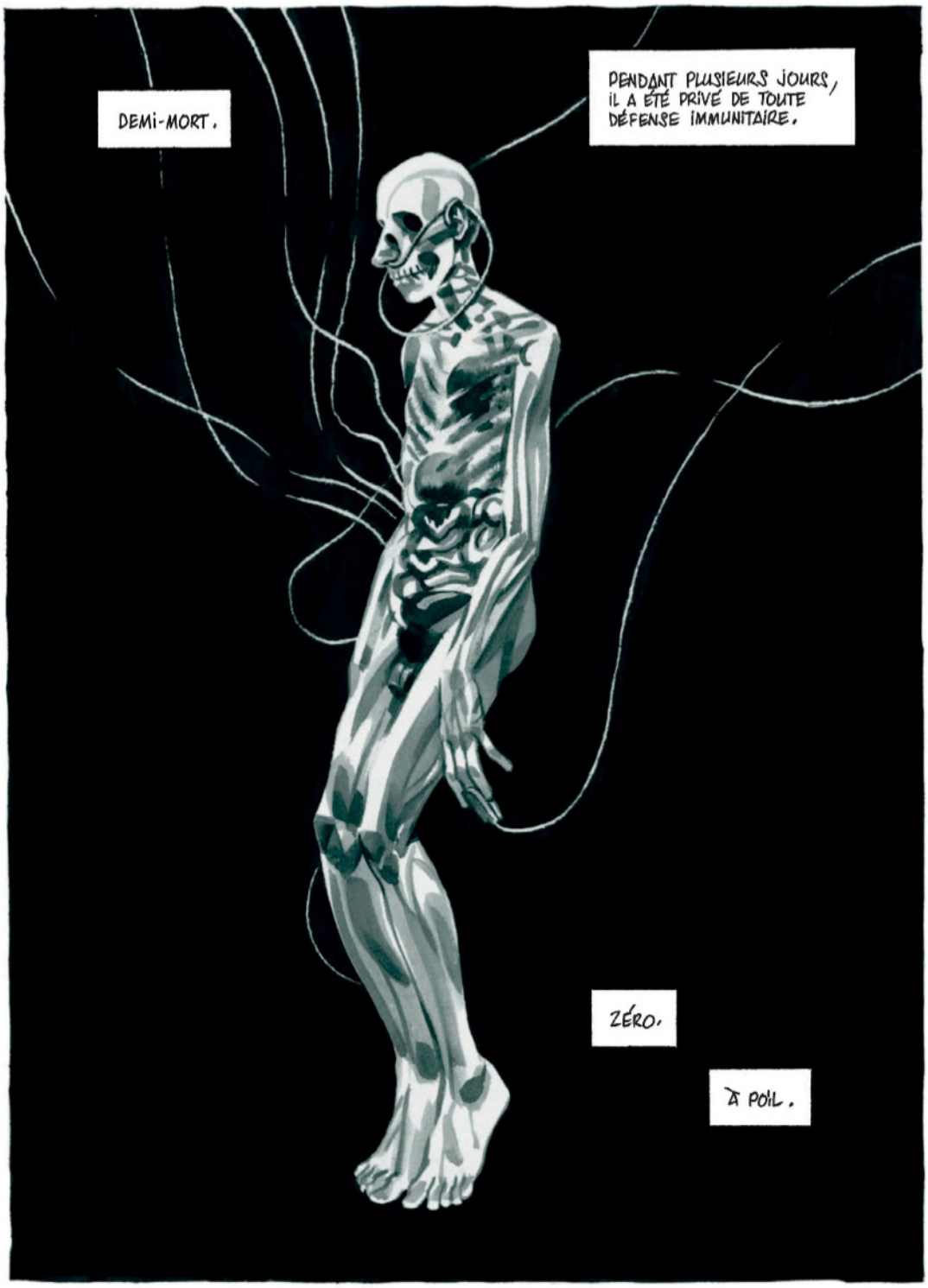
MATHIEU ZAZZO

BIO EXPRESS

1963
Naissance à Toulouse. Jean-Christophe Chauzy étudie les arts appliqués, puis devient prof. Il travaille pour la presse rock avant de publier son premier album en 1988 chez Futuropolis, *Vengeance.* Suivront, chez le même éditeur, *Bayou Joey* et *Les Écorchés.*

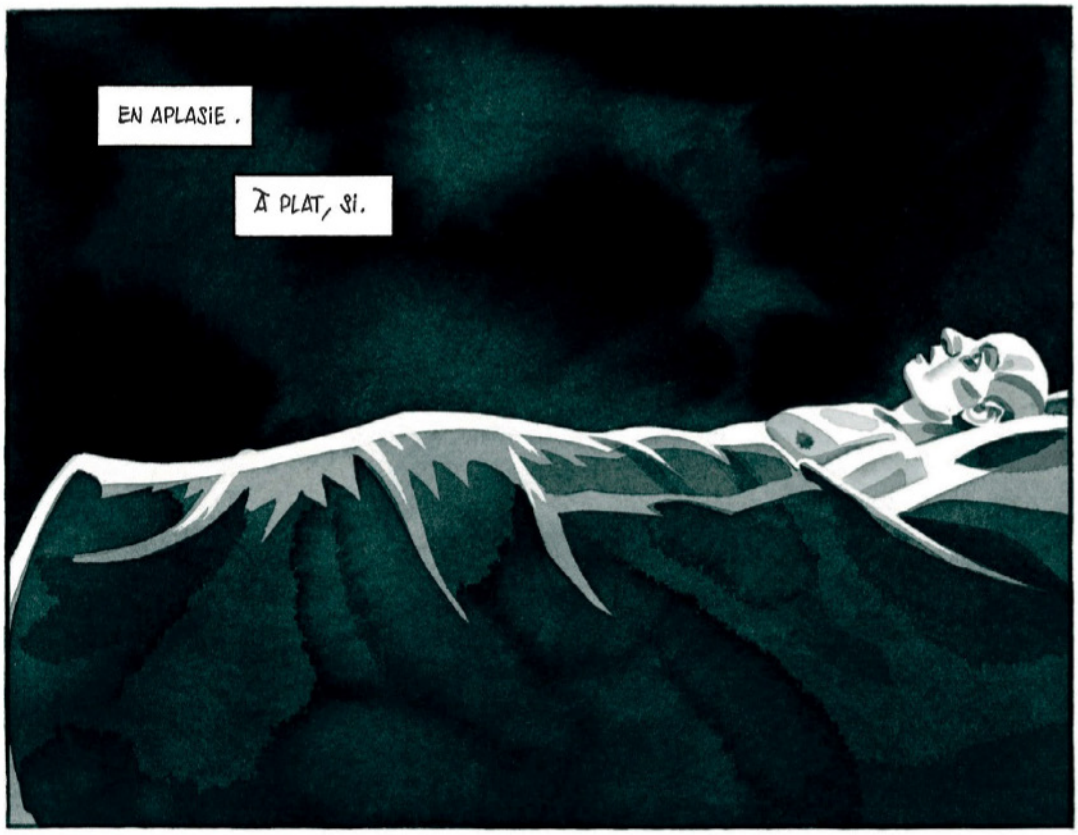
1993
Il entre chez Casterman dans le giron du magazine *(À Suivre)* et publie plusieurs albums écrits par des auteurs de polars : Thierry Jonquet *(La Vigie, La Vie de ma mère, D.R.H., Du papier faisons table rase),* Marc Villard *(Rouge est ma couleur),* Pierre Pelot *(L'Été en pente douce).*

2015
Chauzy commence la publication d'une série de quatre tomes, *Le Reste du monde* (Casterman). Il en est le scénariste et le dessinateur. Ces albums décrivent un monde postapocalyptique dans lequel les personnages tentent de survivre. Un ensemble indispensable.



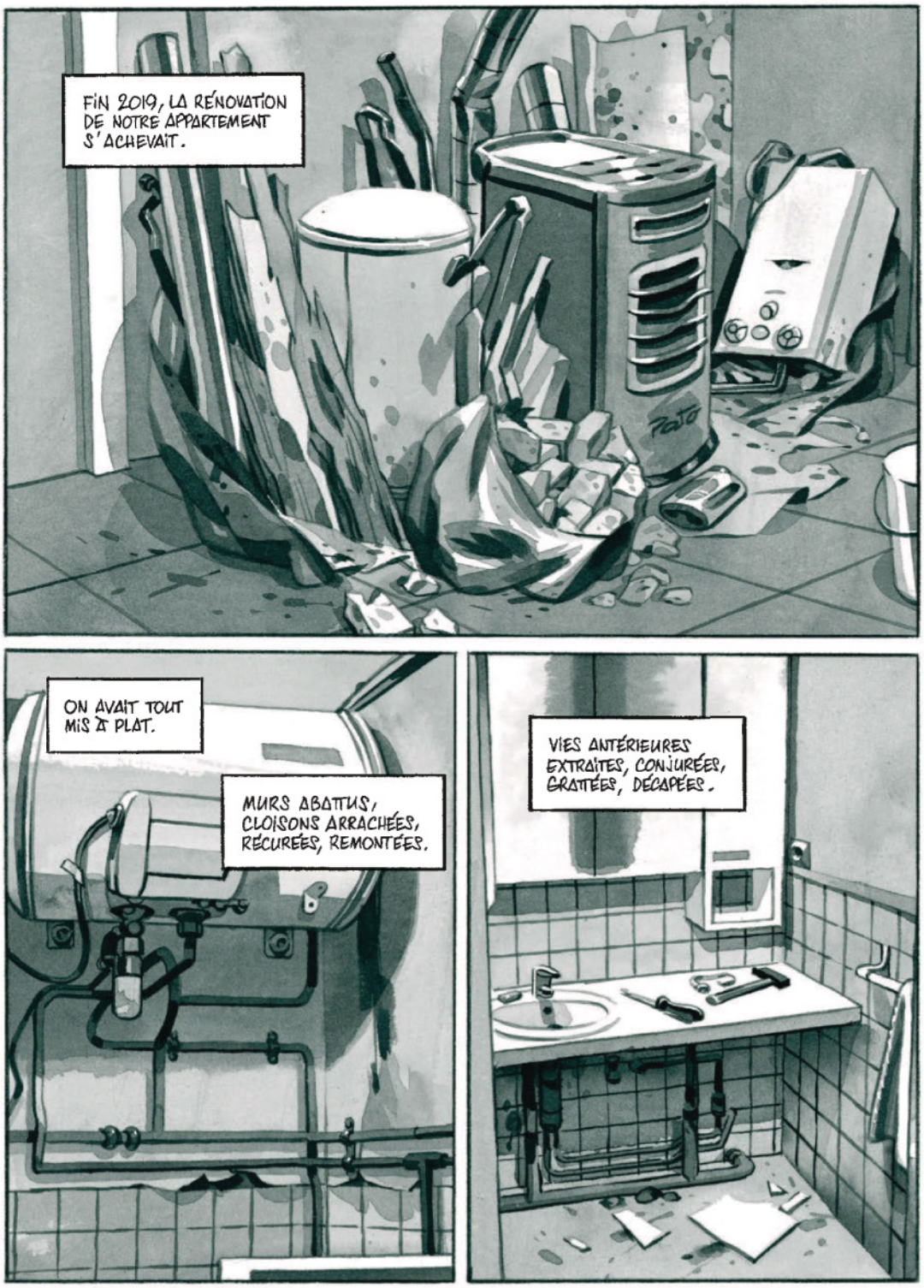
9

CASTERMAN 2024



10

CASTERMAN 2024



12

CASTERMAN 2024

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LES CHEMINS DE DÉSIR
LEWIS TRONDHEIM
128 P., DELCOURT/SHAMPOOING, 13,50 €

C'est toujours un plaisir de retrouver Lewis Trondheim, le père de Lapinot. Ce recueil est le tome 9 de sa collection « Les petits riens » qui, à la manière de Georges Perec, croque l'infra-ordinaire, moments de la vie qui sont à la fois tout et pas grand-chose. Cette fois, Trondheim pérégrine notamment à Singapour, à Vancouver ou à Beyrouth. Une anecdote, un paysage, une rencontre, tout prête à dessin. Il faut le redire car certains l'oublient trop souvent : Trondheim est un merveilleux dessinateur. E.L.

★★★☆☆
CHRONIQUES DU CHÂTEAU FAIBLE (T. 1)
MAZURIE
56 P., FLUIDE GLACIAL, 13,90 €

La bande dessinée traite de tant de sujets, et tant mieux, qu'on ne s'amuse pas tous les jours. Heureusement, Fluide glacial est souvent là ; ici avec *Chroniques du château faible* de Mazurie, l'histoire d'un roi qui se meurt et à qui il faut trouver un successeur : une femme, un tabouret, un enfant inconnu ? Le dessin de Mazurie est stylisé à souhait, les dialogues sont drôles, piquants et référencés pop culture, le récit enchaîne les péripéties sur une page, mais roule au complet du début à la fin. E.L.

★★★★☆
LE ROI MÉDUSE (T. 1)
BRECHT EVENS
288 P., ACTES SUD BD, 32 €

C'est un monde. Un univers. Une plongée dans l'imaginaire. Un voyage en dehors du temps réel qui, pourtant, ressurgit parfois au fil des pages. Le Belge flamand Brecht Evens fait preuve d'un talent graphique impressionnant à travers cette histoire de relation père-fils. Arthur a 10 ans et découvre le monde aux basques de son père qui, un jour, disparaît… Récit libre, dessin inventif, osé, surprenant, hors des normes. Un travail d'artiste. Un second tome est (très) attendu. E.L.

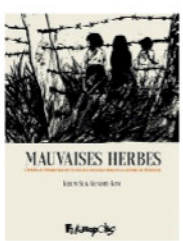
KEUM SUK GENDRY-KIM

Beauté volée

***Mauvaises herbes* plonge dans les horreurs de la guerre et suit les pas d'Oksun, noyée dans la violence humaine. Histoire déchirante et travail graphique exceptionnel.**

Une vie de souffrance. De peine. De misère. Et il faut bien ces 488 pages pour la raconter. Ce qu'a réellement vécu Oksun Lee dit la violence des hommes dans toute son horreur : quand le Japon envahit la Corée, en 1943, la jeune Sun, 16 ans, est vendue comme esclave sexuelle à l'armée japonaise. Ces « *femmes de réconfort* », ignoble euphémisme, ont connu une reconnaissance trop tardive et le comportement des soldats nippons est toujours source de conflit entre les deux pays. Keum Suk Gendry-Kim, auteur de cette bande dessinée, s'en est tenue au drame humain et pas au scandale politique.

Elle rencontre Oksun qui lui raconte sa vie : « *Je n'ai jamais été heureuse* », dit-elle. « Mauvaises herbes » est le surnom de ces femmes battues et violées. Le récit de Keum Suk Gendry-Kim alterne ses visites à Oksun et le récit de la vie de cette femme abandonnée de tous, qui s'agrippe parfois au sourire timide d'une autre de ces mauvaises herbes. Tout le talent de Keum Suk Gendry-Kim est d'avoir réussi à imprimer une dimension romanesque dans cette existence de misère. L'empathie y est d'autant plus forte. Le dessin de l'autrice est à la fois délicat, quand elle s'attache à la silhouette presque invisible d'Oksun, et d'une puissance terrible, noire et charbonneuse, quand elle décrit la violence des hommes et l'effrayante présence de la nature. Ce travail graphique est exceptionnel, salué par l'éminent Joe Sacco, et lauréat de plusieurs prix. Publié en 2018, *Mauvaises herbes* était épuisé. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
MAUVAISES HERBES
KEUM SUK GENDRY-KIM
488 P., FUTUROPOLIS, 30 €

FUTUROPOLIS 2024

TAKEHIKO INOUE

Slam Dunk marque un nouveau panier

La nouvelle version Deluxe, qui sort en librairie ce mois-ci, s'arrache. Ce manga achevé il y a bientôt trente ans au Japon reste un phénomène d'édition.

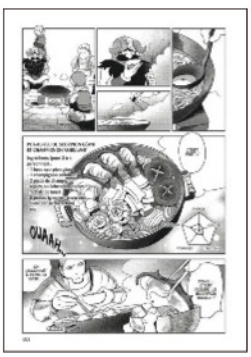
En apparence, le manga *Slam Dunk* raconte l'histoire d'un ado voyou aux cheveux rouges, Hanamichi Sakuragi, qui entre dans le club de basket du lycée Shukoku pour séduire sa camarade Haruko Akagi. Mais en apparence seulement. Car au fil des 31 tomes (écoulés à plus de 170 millions d'exemplaires dans le monde, ce qui en fait le septième manga le plus vendu de l'histoire), le lecteur s'attache à tout un tas de personnages sur fond de romance, et même de questions sociétales. « *C'est un peu réducteur de dire que ce n'est qu'un manga sur le basket* », souligne Nicolas Ducos, directeur commercial et marketing des éditions Kana qui éditent la série de Takehiko Inoue depuis 1999 en France. « *Sa force, c'est aussi sa galerie de personnalités, des racailles qui au départ aiment surtout se taper dessus et qui vont comprendre que c'est en jouant collectif qu'ils triompheront. Et puis c'est bourré d'humour!* » Dans les premiers tomes, le basket est d'ailleurs davantage une trame de fond qu'un véritable élément de l'intrigue. Mais au fur et à mesure, l'auteur prend un malin plaisir à décrire avec minutie chaque match, chaque point disputé. « *C'est un vrai fan de basket américain qui a importé ce sport au Japon. C'est aussi le premier manga sur le sport qui a lancé ce nouveau courant.* »

Le premier tome de la version Deluxe de *Slam Dunk* est ainsi sorti en janvier, le deuxième sortant ce mois-ci et le troisième en mai. Sont prévus 24 volumes avec, à chaque fois, quelques pages en couleurs et une jaquette à l'effigie d'un personnage de la série. « *Il s'en est vendu 2 500 en trois jours en France, 5 500 en trois semaines. C'est une performance! Les jeunes lecteurs continuent de découvrir* Slam Dunk *avec l'édition Star, moins chère, et les fans investissent dans cette version Deluxe!* » Un succès lié aussi à la sortie, l'année dernière, du film *The First Slam Dunk**, adapté par Takehiko Inoue lui-même. Il est devenu le cinquième film d'animation japonais le plus rentable de l'histoire. Précisons également que l'éditeur japonais de *Slam Dunk* se nomme Shūeisha, que l'on retrouve également derrière les phénomènes *Naruto*, *Dragon Ball* ou *One Piece*. En France, les deux précédentes éditions de *Slam Dunk* se sont déjà écoulées à un million d'exemplaires. ■

Mathieu Charrier

* Disponible en DVD (Wild Side) à partir du 6 mars.

★★★★★
SLAM DUNK DELUXE* (T. 2) *(ID.)
TAKEHIKO INOUE
TRADUIT DU JAPONAIS PAR REYDA SEDDIKI, 252 P., KANA, 13,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 MARS.



Dégustez du dragon !

L'anime (réussi !) *Gloutons et Dragons* est arrivée en janvier sur Netflix, mais la série manga doit avant tout se déguster en format livre !

Elle est devenue un classique du manga culinaire. Pourtant, les lecteurs de *Glouton et Dragons* ont peu de chances de reproduire les recettes du livre chez eux ! La trame de l'histoire est assez classique : notre aventurier, Laïos, part dans un immense donjon rempli de monstres à la recherche de sa sœur qui a été capturée puis dévorée par un dragon. Aidé (notamment) d'une magicienne, d'un guerrier et d'un voleur, il doit absolument la retrouver avant que l'animal n'ait terminé sa digestion. Mais notre troupe va devoir se nourrir ! Heureusement, ils font la rencontre de Senshi, un nain qui vit là depuis fort longtemps et qui va leur apprendre, à chaque chapitre, comment cuisiner tel ou tel monstre zigouillé en chemin. Une histoire d'heroic fantasy relevée par un zeste d'humour et agrémentée de plats qui mettent à l'eau à la bouche (oui, oui !), le manga de Ryoko Kui est un mets succulent. ■

M.C.

★★★★☆
GLOUTONS ET DRAGONS* (T. 1) *(DUNGEON MESHI)
RYOKO KUI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR SÉBASTIEN LUDMANN, 192 P., CASTERMAN, 3 €
(OFFRE DÉCOUVERTE)

KANA 2024 – CASTERMAN 2024

3 RAISONS DE RELIRE

RAYMOND GUÉRIN

Une figure de la NRF

Curieux personnage que Raymond Guérin ! Né en 1905, assureur à Bordeaux, il entre en littérature en 1936 avec *Zobain*, récit inspiré de l'échec de son mariage, admiré par Chardonne et Blanchot. Publié chez Gallimard, soutenu par Paulhan et Arland, apprécié par Camus et Sartre, il sera jusqu'à sa mort en 1955 une figure inclassable et attachante de la NRF et du monde littéraire, malgré un sentiment d'illégitimité et un caractère rigide qui lui vaudront bien des déboires.

Des passeurs de choix

Les écrivains oubliés d'hier ressusciteraient-ils sans leurs passeurs d'aujourd'hui ? La redécouverte de Guérin doit beaucoup à Guy Ponsard, qui rééditera plusieurs de ses livres aux éditions Le Tout sur le Tout, ainsi qu'à Jean-Paul Kauffmann, admirateur maniaque de l'auteur, qui lui consacre en 2004 une belle biographie, *31, allées Damour* – l'adresse de Guérin à Bordeaux. C'est lui qui signe la préface de *Retour de Barbarie*, réédité aujourd'hui.

Un document précieux sur l'année 1944

Libéré en décembre 1943 après quarante-deux mois de captivité – une expérience qui nourrira son roman *Les Poulpes* –, Guérin redécouvre Paris et la vie culturelle avec un mélange d'excitation et d'amertume. Puis, dans le Sud-Ouest, il assiste au départ des troupes allemandes et aux excès de la Libération : procès expéditifs, retournements de veste. Mi-témoignage, mi-introspection, son journal constitue un précieux document sur les derniers mois de l'Occupation.

Bernard Quiriny

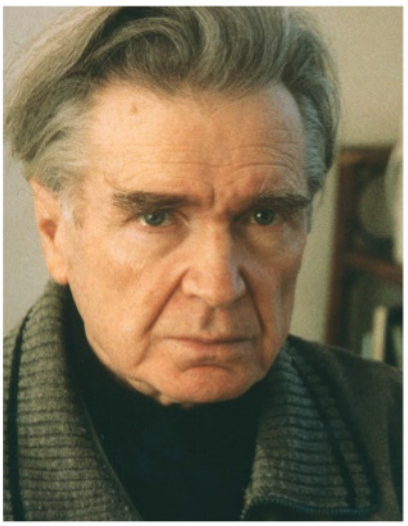
À noter la parution de *Du côté de chez Malaparte*, dans une édition augmentée de textes inédits et de photos prises par l'auteur à Capri.

★★★☆☆
RETOUR DE BARBARIE
RAYMOND GUÉRIN
208 P., FINITUDE, 18 €

EMIL CIORAN

Autoportrait d'un masque

Les lettres du philosophe, réunies dans *Manie épistolaire*, apportent des éclaircissements sur sa vie, moins sur sa personnalité profonde, qui demeure une énigme. Y compris, semble-t-il, pour lui-même…



Dans un texte de 1984, Cioran enjoignait de « *chercher la vérité sur un auteur plutôt dans sa correspondance que dans son œuvre* », celle-ci étant « *le plus souvent un masque* ». À considérer ses 160 lettres écrites entre ses 19 ans et ses 79 ans, choisies parmi un bon millier et réunies dans *Manie épistolaire*, on se demande si cette maxime valait pour lui. Non pas qu'on n'apprenne rien dans sa correspondance, qui fait voler en éclats sa légende. Les nombreuses lettres à ses amis de jeunesse restés « *là-bas* », au pays, montrent combien l'« auteur français » avait gardé « *un fond indiscutablement roumain* », regrettant, sur le tard, d'avoir abandonné son idiome natal, « *un des plus expressifs qui aient jamais existé* ». L'« ermite » connaissait beaucoup de monde à Paris, se lamentant que son temps, entre visites et coups de téléphone, soit « *dévoré par les autres* ». Et le « *penseur privé* » était un « *lecteur impénitent* », au point qu'on peut voir son œuvre comme un commentaire de ses lectures.

Concernant sa personnalité profonde, ses lettres n'apportent en revanche pas grand-chose de plus que son œuvre. On y retrouve des formules très proches de ses aphorismes, comme : « *J'ai un cœur en mi mineur. Tout ce qui est me semble destiné à nourrir une tristesse incommensurable* », « *Je m'enivre du matin au soir d'inachèvements* » ou encore, sur son livre maudit, *La Transfiguration de la Roumanie* : « *Je ne servirai plus aucune cause, même pas le Désespoir.* […] *Tout homme qui veut conserver quelque dignité spirituelle doit oublier sa qualité de contemporain.* » Au-delà, où se trouvait le centre véritable de sa personnalité ? Le mécontentement de soi ? Le tragique de l'existence ? Ou bien n'était-il qu'un dilettante affecté d'un « *démon de la dispersion* » jonglant avec ses sensations ?

En dandy, Cioran ne baissait jamais le masque. La seule fois où il l'ait fait, ce fut un désastre, quand il se prit à 70 ans d'un désir sexuel dévorant pour une Allemande de 35 ans, lui écrivant cette énormité : « *Je voudrais enterrer ma tête sous votre jupe, pour toujours* » ! L'unique dérapage d'une vie placée sous le signe du « mentir-vrai » : Cioran était l'homme qui jouait le rôle du Cioran idéal qu'il s'était créé. ■

Patrice Bollon

★★★★☆
MANIE ÉPISTOLAIRE. LETTRES CHOISIES 1930-1991
CIORAN
ÉDITÉ PAR NICOLAS CAVAILLÈS
320 P., GALLIMARD, 21 €

JACQUES SASSIER/GALLIMARD

Émancipation surréaliste

Cent ans après sa naissance, le surréalisme nous réserve encore de bonnes surprises. La preuve avec ce livre méconnu de Louis Aragon. Écrit en juin 1924, quelques semaines avant le célèbre *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, cet ouvrage injustement négligé n'a été jusqu'ici que peu souvent édité. Le but que se proposent les deux livres est pourtant le même : offrir une genèse au surréalisme et théoriser ce mouvement alors en pleine explosion afin d'en assurer la pérennité.

Moins dogmatique que *Le Manifeste*, plus librement inspiré, *Une vague de rêves* célèbre les pouvoirs du hasard, du fantastique, de l'hallucination. La folie, le désir amoureux ou la révolte ouvrent des voies inexplorées à notre volonté d'émancipation : un nouveau continent est annexé aux territoires de l'esprit. Le surréalisme, cet « *horizon qui fuit* », est présenté comme l'aboutissement des prophéties antiques, des « œuvres-vies » de Nerval, Rimbaud, Apollinaire, mais aussi de la découverte fondamentale de l'écriture automatique. Pour exprimer son engagement aux côtés de ses amis surréalistes, Aragon disait avoir « *lâché les fauves* ». Formule éclatante qui exprime à merveille la passion qui traverse ce texte fondateur. ■ **Serge Sanchez**

★★★★★
UNE VAGUE DE RÊVES
LOUIS ARAGON
72 P., SEGHERS, 11 €

L'angoisse du comique

Eugène Ionesco est le Usain Bolt du théâtre intello. *La Cantatrice chauve,* sa première œuvre, est la pièce la plus longtemps jouée au monde dans la même salle, puisqu'elle est représentée depuis 1957 au théâtre de la Huchette. Mais qu'en est-il du reste de l'œuvre de ce Roumain, émigré très jeune en France et élevé par sa mère avant de retourner dans son pays natal, résumée en une expression – « théâtre de l'absurde » –, qui ne la définit que très partiellement et à laquelle il préférait d'ailleurs celle d' « insolite » ? L'intérêt de cette passionnante édition, *Œuvres,* est de l'ouvrir à ses justes dimensions. Le choix des pièces est orchestré par thèmes plus que par chronologies : « Le poids de la matière » « Face à la mort », « Le monde est un enfer »… Au-delà du jeu avec la répétition, des répliques notables et de la mise à nu des conversations, cette classification met en avant aussi le poids existentiel et politique de l'œuvre de Ionesco : peur de la mort, solitude, interrogations métaphysiques. Une place importante est ainsi faite à Bérenger, héros présent dans deux pièces, *Tueur sans gages* et *Rhinocéros*, et qui apparaît de plus en plus comme le double de l'auteur. Les clowns sont angoissés, dit-on. Les comiques aussi, parfois. ■ **Hubert Prolongeau**

★★★★★
ŒUVRES
EUGÈNE IONESCO
ÉDITÉ PAR MARIE-CLAUDE HUBERT, 1 472 P., QUARTO, 36 €

Tout l'air d'une classique

Maggie Nelson est une émule de Bukowski, de Deleuze, d'Artaud, mais aussi des pensées féministe ou queer. Ceux qui ont aimé *Les Argonautes* retrouveront dans ce recueil de poésie un semblable mélange d'autofiction et de théorie, de même que des préoccupations sur le genre qui font d'elle une représentante emblématique de l'avant-garde américaine. *Quelque chose de brillant avec des trous* a été publié aux États-Unis en 2007, soit huit ans avant *Les Argonautes*. Cet ensemble de textes, dont chacun pourrait être le préambule d'un récit, apparaît comme un assemblage de scènes discontinues d'un journal intime. Volontairement énigmatiques tout autant que d'un réalisme brutal, ils laissent le lecteur désemparé face à des questions lancinantes, inquiétantes : qu'est-ce que la réalité ? Qu'est-ce que l'amour ? Ce monde n'est-il qu'un théâtre d'illusions ? Il y a chez Maggie Nelson une tentation narrative un peu kafkaïenne. Mais l'anxiété, la sensation de solitude, de pourrissement, d'absurdité sordide, brusquement tourne court pour faire place à de précieux instants d'émerveillement. Il y a finalement chez elle quelque chose de classique. ■ **S.S.**

★★★☆☆
QUELQUE CHOSE DE BRILLANT AVEC DES TROUS (SOMETHING BRIGHT, THEN HOLES)
MAGGIE NELSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉLINE LEROY, 112 P., SOUS-SOL, 17 €

BNF/WIKIPÉDIA – ANDRÉ BONIN/GALLIMARD, 1961 – SARAHSTCLAIRRENARD/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

LUCY COOKE

Le mâle qu'on a fait

Dans *Bitch*, la zoologue britannique fait tomber un à un les biais sexistes véhiculés par la biologie. À l'aide d'exemples scientifiques concrets et d'une plume à l'humour piquant, elle fustige le « *grand show des machos* » de sa discipline.

Une « *mythologie sexiste* » s'est incrustée dans les sciences de la biologie. Ce constat anime la zoologue Lucy Cooke tout au long de *Bitch* : elle entend rééquilibrer des décennies d'idées reçues trop bien ancrées. Car, pendant longtemps, la loi de la zoologie était considérée comme naturellement en la défaveur des femelles. À tort. De ses années d'études, Lucy Cooke a retiré la crainte d'être une « *pauvre inadaptée* ». Non en raison des araignées ou des analyses d'excréments qui sont aussi le lot de la zoologie, mais bien du fait même de son sexe féminin : « *Être une femme signifiait tout bonnement une chose : j'étais une loseuse.* » Dans le regard zoologique d'autrefois, sexe féminin rimait avec exploitation : « *Nous étions condamnées pour l'éternité à jouer les seconds rôles auprès des mitrailleurs de sperme vedettes – un petit numéro féminin en marge du grand show des machos.* »

La réalité scientifique est pourtant à mille lieues de ce que suggère un tel biais. D'ailleurs, on apprend même, en lisant Lucy Cooke, que cette réalité plus complexe était connue dès Darwin, lorsque l'évolution commençait à être étudiée. « *En plus de la compétition entre mâles, Darwin savait que la mécanique de la sélection sexuelle nécessitait l'intervention d'un choix de la part des femelles* », explique la zoologue. Si ce n'est qu'un rôle véritablement actif de la part des femelles dans la conception biologique n'était pas du goût de l'ère victorienne. « *La théorie darwinienne de la sélection sexuelle s'étant développée dans un milieu misogyne, il n'est guère étonnant que l'animal femelle en soit surgi déformé, aussi marginalisé et incompris qu'une femme au foyer victorienne.* » Le mal était fait : le biais sexiste s'est ensuite accompagné d'un biais de confirmation, et voilà qu'il devint bien difficile de débarrasser la science de cette déformation. Dès qu'un phénomène nouveau apparaissait, ce cadre erroné s'appliquait, aggravant peu à peu la situation. « *La science, apparaît-il, baigne dans le sexisme involontaire.* »

Lucy Cooke réhabilite, dans son ouvrage, celles qu'elle décrit comme des « *guerrières intellectuelles* » ; celles qui ont étudié le mieux possible les femelles, contre vents et marées. Parmi elles, Jeanne Altmann, à l'origine d'une révolution grâce à l'usage des statistiques : c'est la première scientifique à « *quantifier sérieusement l'impact évolutif des mères et à lui reconnaître toute son importance* ». De même, l'anthropo-

DAVID DUNKERLEY/ALBIN MICHEL

logue Sarah Blaffer Hrdy a démontré pour la première fois que les femelles pouvaient faire preuve d'hédonisme sexuel volontaire – notamment pour créer de la confusion sur la paternité, afin de limiter les infanticides provenant des pères. Ses découvertes ont d'abord rencontré du désintérêt, et même de la moquerie – jusqu'à des attaques copieusement misogynes : « *Allons, Sarah, pour dire les choses autrement – t'es chaude, c'est ça ?* » lui a déclaré un collègue, pendant que le Vatican envoyait un représentant hostile à l'une de ses conférences. Nombre d'années plus tard, les travaux de Hrdy font aujourd'hui autorité.

DES COUPLES D'ALBATROS LESBIENS

Finalement, Lucy Cooke brise toute approche monolithique du sexe féminin dans la nature. Les théories trop universalisantes sont souvent trompeuses, rappelle-t-elle. Encore une fois, la question du regard est importante : des lunettes hétéronormées ne collent pas non plus avec la réalité factuelle. Pour nous le faire comprendre, Cooke nous emmène par exemple à Hawaï, archipel dont les scientifiques ont longtemps admiré les couples durables d'albatros – leur taux de divorce, si l'on peut dire, est le plus faible chez les oiseaux. Mais gare à une interprétation trop rapide : « *Plus d'un tiers de ces couples dévoués unissaient, pour le dire en termes anthropomorphiques, des lesbiennes* », explique la zoologue. Voilà qui met d'ailleurs en avant, à nouveau, la question des biais : il n'était jamais venu à l'esprit des ornithologues de vérifier le sexe des couples. Ils partaient du principe que ceux-ci étaient hétérosexuels. Jusqu'à ce que Lindsay Young et Brenda Zaun songent à une vérification ADN. « *Certaines femelles ne s'unissent jamais à un mâle et forment des couples homosexuels stables qui durent de nombreuses années, si ce n'est toute la vie. Young ne sait absolument pas pourquoi ; leur union semble fonctionner, tout simplement.* »

Bitch met les pieds dans le plat. Lucy Cooke dézingue le mal que le sexisme a pu faire à la connaissance scientifique. Et elle visibilise avec force les chercheuses qui ont navigué à contre-courant de ces biais. Son livre est souvent drôle, mais il faut aussi lui donner ses lettres de noblesse en tant qu'œuvre originale de transmission : grâce à son art de la narration et à son piquant, Lucy Cooke est une vulgarisatrice hors pair. ■

Marcus Dupont-Besnard

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆

BITCH. LE POUVOIR DES FEMELLES DANS LE MONDE ANIMAL (BITCH. A REVOLUTIONARY GUIDE TO SEX, EVOLUTION AND THE FEMALE ANIMAL)
LUCY COOKE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ESTHER MÉNÉVIS
512 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

Pour public à avertir

Parce qu'il ne faut pas laisser le porno faire l'éducation sexuelle des enfants, parce que les parents ne sont pas armés pour la faire, le docteur Nisand, connu pour ses engagements en faveur des femmes, raconte son expérience dans les collèges depuis des années. *Parler sexe* est un outil précieux pour saisir les interrogations et l'ignorance des 13-18 ans sur ces sujets où règnent stigmatisation de l'homosexualité, obsession de la virginité et intoxication à la sexualité de performance. Il indique comment répondre aux questions parfois inattendues de générations formatées par une pornographie omniprésente mâtinée parfois d'interdits religieux. Il rappelle alors que le consentement n'est pas négociable, que le principal organe de l'orgasme est le cerveau et que l'égalité entre les femmes et les hommes est inscrite dans les lois de la République, lois qui passent avant toutes les autres. ■

Aurélie Marcireau

★★★☆☆

PARLER SEXE. COMMENT INFORMER NOS ADOS
ISRAËL NISAND
140 P., GRASSET, 16 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Explorer la parole non dite

« Voulez-vous dire que le secret, c'est ce qui ne se dit pas parce qu'on ne peut pas le dire ou ce qui ne se dit pas parce qu'on ne doit pas le dire ? » Par cette interrogation, Jacques Derrida commence son séminaire retranscrit dans *Répondre – Du secret*, donné à l'EHESS au cours de l'année 1991-1992, première partie d'une longue réflexion développée jusqu'en 2003 et intitulée « Questions de responsabilité ». Le philosophe s'interroge sur la notion de secret et sur son lien, en creux, avec l'absence de réponse ou de responsabilité. Jacques Derrida illustre la parole non dite avec des exemples littéraires. Le refus répété de dire ou plutôt de répondre, littéralement « irresponsable », se retrouve dans le fameux « *I would prefer not to* » du scribe Bartleby, personnage de la nouvelle éponyme de Melville. « *Or vous savez que Bartleby meurt sans que son secret ou que le sens caché, s'il y en avait un, de sa réponse sans réponse soit jamais levé.* » Le secret est aussi analysé chez Baudelaire à travers l'individu devenu « *incognito* » dans « Les foules », à l'image de la fourmi dans une fourmilière. « *C'est que jouir de l'incognito,* [...] *ce n'est pas seulement passer inaperçu comme personnage public et rester privé ou secret,* [...] *c'est aussi, et par là même, pouvoir voir à son aise, voir sans être vu voyant, voir sans être démasqué, voir masqué, derrière un masque ou une jalousie : sans être vu en train de regarder.* » Derrida va cependant à l'encontre du dévoilement freudien ou du diktat de la transparence contemporaine, le secret devenant un enjeu de contre-pouvoir voire de jouissance.

★★★★☆

RÉPONDRE – DU SECRET. SÉMINAIRE (1991-1992)
JACQUES DERRIDA
592 P., SEUIL, 33 €

QUE VAUT ?

LA NOUVELLE BIOGRAPHIE DE MARIE-ANTOINETTE

Des frères Goncourt à Stefan Zweig en passant par Léon Bloy (auteur d'un livre étonnant, *La Chevalière de la mort*), Marie-Antoinette inspire les meilleurs écrivains. Au cinéma, c'est autre chose : le film de Sofia Coppola, sorti en 2006, a imposé auprès du grand public l'image d'une petite fille gâtée, fêtarde et frivole, qui a peu à voir avec la réalité. Dans le sillage d'Emmanuel de Waresquiel *(Juger la reine)*, Charles-Éloi Vial essaie de débarrasser Marie-Antoinette de son vernis kitsch dans une nouvelle biographie appelée à faire référence. Archiviste paléographe de formation, Vial préfère fouiller dans les vieux papiers à la recherche de la vérité que recopier les fausses légendes officielles. En 2018, il avait déjà signé un livre remarquable, *La Famille royale au Temple*, preuve que Marie-Antoinette n'est pas pour lui une tocade éphémère. S'appuyant sur des sources inédites, il peaufine encore son portrait de l'Autrichienne. Certes dépensière dans sa jeunesse, puis mère de famille attentive, elle ne fut ni la Messaline diabolique dépeinte par les révolutionnaires ni la sainte martyre de la Terreur portée aux nues sous la Restauration. Politiquement, et n'en déplaise aux midinettes, elle penchait clairement à droite. La reine n'est pas toujours aimable dans *Marie-Antoinette,* ce qui la rend plus humaine et touchante. Une lecture plus nourrissante que, mettons, les macarons Ladurée.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

★★★★☆
MARIE-ANTOINETTE
CHARLES-ÉLOI VIAL
720 P., PERRIN, 28 €

DANIEL COHEN

L'économiste (presque) absolu

Un livre d'hommages et un essai posthume remettent en lumière la figure vibrionnante de cet essayiste décédé en 2023, pédagogue hors pair et accoucheur-mentor de la nouvelle école française d'économie.

Mort en août dernier d'une maladie rare du sang, Daniel Cohen, qui venait d'avoir 70 ans, était un suractif. Spécialiste mondial des dettes souveraines, il avait aussi occupé pendant trente ans la chaire d'économie de l'ENS, d'où il venait, et avait à ce titre formé toute cette « nouvelle école française » si prisée à l'étranger : Gabriel Zucman, Emmanuel Saez, Pascaline Dupas, etc. – sans oublier Esther Duflo, « notre » Nobel d'économie 2019. En 2006, avec Thomas Piketty, un autre de ses « bébés », il créait la Paris School of Economics (PSE), aujourd'hui la meilleure d'Europe. Et qui n'a pas parcouru l'un de ses best-sellers, *Richesse du monde, pauvretés des nations* (1997), *La Prospérité du vice* (2009), *Homo economicus* (2012), etc. – certains dépassant les 100 000 ventes –, ou l'une de ses innombrables chroniques dans les journaux ?

Daniel Cohen, *« l'économiste qui voulait changer le monde »* (titre du livre d'hommages qui lui est dédié), était aussi celui qui avait sorti la discipline de son statut de *« science lugubre »* – selon le célèbre mot de Carlyl –, ennuyeuse et impénétrable. Bien que mathématicien de formation, il était resté fidèle à l'idée d'une économie politique et sociale, croisant les résultats des recherches académiques les plus obscures avec la sociologie, l'anthropologie, la littérature et… les séries, dont il était un fin connaisseur. Inquiet des déséquilibres de nos sociétés postindustrielles – la baisse de la croissance, la montée des inégalités, le populisme… –, ce grand généraliste se distinguait par ses diagnostics toujours très informés et par ses propositions de solutions concrètes et actuelles.

Ce sont ces qualités que l'on retrouve dans sa *Brève histoire de l'économie*. En 150 pages, il y retrace dix mille ans d'évolution, de la révolution agricole au néolithique à nos temps numériques déshumanisants. Un résumé parfait dans le détail, mais auquel manque une dynamique d'ensemble : aux vastes visions théoriques à la Marx et à la Keynes, qu'il jugeait *« dépassées »*, Daniel Cohen opposait des analyses pragmatiques centrées sur le réel. Mais peut-on agir sur le monde sans, sinon un système, des hypothèses explicatives ? La seule mais grande limite d'un parcours par ailleurs en tout point exemplaire. ■

Patrice Bollon

★★★★★
DANIEL COHEN, L'ÉCONOMISTE QUI VOULAIT CHANGER LE MONDE
COLLECTIF
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

★★★★★
UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE
DANIEL COHEN
PRÉFACE D'ESTHER DUFLO,
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

GÉRALDINE ARESTEANU/ALBIN MICHEL

CLAIRE GANTET

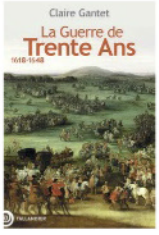
Une Europe en feu

En analysant les particularismes de la fascinante guerre de Trente Ans, l'historienne montre comment celle-ci peut éclairer les conflits contemporains.

Entre 1618 et 1648, l'Europe se déchire dans la guerre de Trente Ans. Un conflit qui a fasciné le Vieux Continent puis le monde, au point d'être un modèle pour définir les stratégies militaires et le cadre diplomatique. L'historienne Claire Gantet montre les exceptions et particularismes de ce conflit : ni tout à fait religieux, ni l'expression de la naissance des nationalismes, ni encore le produit de la volonté de quelques rois désireux de se tailler un empire et de laisser une trace dans l'Histoire. Non, la guerre dépasse toutes ces interprétations.

Elle a pourtant été le théâtre d'affrontements formidables, comme ce 8 novembre 1620 quand se déroule la bataille de la Montagne Blanche, splendide victoire remportée par le général wallon Tilly, battu lui-même plus tard par Gustav-Adolphe de Suède. D'autres grands hommes s'impliquent : Richelieu pousse en sous-main des princes. Christian IV de Danemark s'élance sans l'accord de son peuple… La lutte se recompose sans cesse. Et Claire Gantet de pointer, dans sa *Guerre de Trente Ans*, que tout cela ne s'arrête pas quand est signée la paix de Westphalie en 1648. Pendant deux ans, des bandes de mercenaires mal payés pillent et tuent !

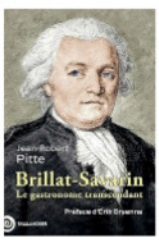
Ce livre imaginatif raconte cette histoire que l'autrice a su de main de maître reconstituer en détail. Une leçon pour l'actualité. De nos jours, les mêmes processus bellicistes se reproduisent. Car dans le monde réel, les clivages sont toujours composites. ■ **Fabrice d'Almeida**



★★★☆☆
LA GUERRE DE TRENTE ANS. 1618-1648
CLAIRE GANTET
640 P., TALLANDIER, 26,90 €

Délicieux Brillat-Savarin

Ma mère était une gastronome. Elle écrivit un livre sur les influences alimentaires montrant comment, d'un pays à l'autre, passent les plats et les plaisirs culinaires. Elle appréciait un maître du goût et de la commensalité : Brillat-Savarin ! Le géographe Jean-Robert Pitte rend hommage à ce brillant mangeur et écrivain, dont on ignore souvent qu'il fit partie des grands juristes de sa génération. *Brillat-Savarin. Le gastronome transcendant* se déguste avec truculence. Une préface d'Erik Orsenna sert de mise en bouche. La biographie de l'éphémère maire de Belley, sa ville natale, de plat de résistance. Entre les pages se glissent des recettes qui sont à la fois entremets, trou normand et dessert. On referme cet ouvrage indispensable l'eau à la bouche, avec le sentiment de savoir désormais ce qu'est une bonne action : tout simplement le partage d'un bon dîner ! **F.d'A.**



★★★★☆
BRILLAT-SAVARIN. LE GASTRONOME TRANSCENDANT
JEAN-ROBERT PITTE
304 P., TALLANDIER, 22,50 €

SDP

ET AUSSI…

★★★☆☆
LE TEMPS DU CHOIX
BETTINA ZOURLI
224 P., PAYOT, 19,50 €

Le sujet a refait surface il y a peu : il faudrait relancer la natalité en France. L'occasion de rappeler que le droit des femmes à disposer de leur corps dans l'expérience de la maternité noue un enjeu aussi politique qu'intime. Alors que la notion de « désir d'enfant », soit choisir quand on souhaite être mère, n'existe que depuis une cinquantaine d'années, ne pas le désirer du tout suscite des réactions indignées et violentes. *Le Temps du choix* soutient d'abord l'idée que celles qui ne veulent pas d'enfants ne sont pas *« des bêtes étranges mais des femmes légitimes, dont le choix est digne »*. L'autrice, Bettina Zourli, évite par ailleurs le piège des caricatures, dans un propos nourri et audacieux qui vise à rassembler autant qu'à libérer. **Eugénie Bourlet**

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

LE LIVRE DE L'AMOUR INFINI. VIE D'APOLLONIOS, HOMME ET DIEU
MAXIME ROVERE
538 P., FLAMMARION, 21,90 €

Difficile d'écrire plus de 500 pages sur la vie très singulière d'Apollonios de Tyane, tant on en sait peu de choses. Hormis le témoignage de Philostrate, et le fait que, certains ayant voulu en faire un concurrent du Christ, il a échappé de peu à l'annulation de sa mémoire. Né en 15 apr. J.-C. en Cappadoce, il fut philosophe et prédicateur néopythagoricien. Ses pérégrinations l'ont conduit en Inde et en Égypte. Revenu à Rome riche de ses multiples rencontres, ce sage, mage mystique et guérisseur, fut tenu pour un homme divin. Tel l'architecte qui veut remettre debout une colonne antique, Maxime Rovere, avec *Le Livre de l'amour infini*, redonne chair et vie à ce thaumaturge, mage et mystique, dans un tableau vivant et moderne. **Jean Montenot**

3 RAISONS DE LIRE

L'Accélération de l'histoire

Avoir l'intelligibilité du monde
Telle une onde sismique, les conflits s'étendent : l'Ukraine, Gaza, et peut-être demain Taïwan et les deux Corée. Fait nouveau, ils s'interpénètrent, au point de modifier les équilibres de puissance et de transformer les théâtres régionaux, toujours au détriment de *« l'Occident collectif »*, selon la formule de Poutine. Le nouveau livre, toujours aussi brillant, de Thomas Gomart, directeur de l'Institut français des relations internationales, analyse les *« nœuds stratégiques d'un monde hors de contrôle »*.

Se pencher sur les cartes
L'Accélération de l'histoire montre qu'il y a urgence à sortir son atlas, pour situer ces « nœuds » où tout peut déraper, surtout si Trump revient à la Maison-Blanche. Ils bordent tous des mers : le détroit de Taïwan, avec une Chine de plus en plus belliqueuse ; le Bosphore, verrou de la mer Noire où s'affrontent au grand jour la Russie et l'Ukraine ; le détroit d'Ormuz, dans le golfe Arabo-Persique, cœur du volcan proche-oriental.

Se réveiller
Les Européens, rivés sur leurs avantages acquis, ne semblent pas réaliser combien la marche du monde leur échappe. Entre cécité et bonne conscience, ils ignorent que le *« temps stratégique »* se fait rare quand tout s'emballe. Et quand bien même leurs dirigeants évoquent la nécessité d'un *« réarmement »*, ils semblent oublier le premier d'entre eux : le réarmement militaire. Or, c'est une vieille loi que la dégradation de la situation géopolitique est toujours plus rapide que l'adaptation des forces armées.

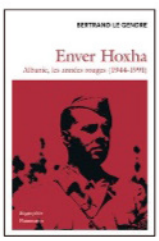
Emmanuel Hecht

★★★★☆
L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE
THOMAS GOMART
176 P., TALLANDIER, 18,50 €

Enver est contre tous

C'est l'un des dictateurs les plus secrets que nous fait découvrir cette biographie enlevée, signée Bertrand Le Gendre : Enver Hoxha (1908-1985), pendant plus de quarante ans maître impitoyable de l'Albanie, petit pays des Balkans effleuré à la lecture du *Sceptre d'Ottokar* de Hergé, et du Nobel de littérature Ismaïl Kadaré, qui ne se vante pas de ses compromissions avec le régime. Francophone passé par la fac de Montpellier, Hoxha aurait pu s'ouvrir au monde. Il a choisi au contraire de s'enfermer dans son réduit montagnard truffé de blockhaus et la graphomanie marxiste. Après s'être fâché avec Tito, Staline et Mao, il fait chanter aux petits Albanais : *« J'aime le Parti autant que ma mère, j'aime le camarade Enver autant que mon père. »* À sa mort, le pays des aigles est l'un des plus pauvres au monde, et l'on recense sous sa férule plus de 40 000 prisonniers politiques et déportés, 7 400 exécutions, 1 130 détenus morts en prison. La séduction suscitée par ce paranoïaque chez le professeur de médecine Paul Milliez, le « billettiste » du *Monde* Robert Escarpit, Annie Ernaux et un groupuscule de maoïstes déçus n'en est que plus étrange. Comme disait Camus, *« la bêtise insiste toujours »*. ■

E.H.

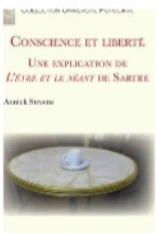


★★★☆☆
ENVER HOXHA. ALBANIE, LES ANNÉES ROUGES (1944-1991)
BERTRAND LE GENDRE
240 P., FLAMMARION, 22,90 €

Pour déchiffrer Sartre

Paru chez Gallimard en 1943, *L'Être et le Néant* n'a pas rencontré le succès qui avait auréolé *La Nausée* en 1938. Il a fallu attendre la Libération pour que le livre devienne un classique de la philosophie, certes plus souvent comme sujet de conversation que comme objet de lecture. De fait, l'ouvrage est abrupt. Sartre y développe une philosophie originale de la liberté, élaborée à partir d'une théorie de la conscience où l'existence humaine est pensée comme projet vers des possibles librement choisis. Ainsi, l'existant humain est pensé comme une liberté en situation. Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage d'Annick Stevens, rédigé à partir de conférences données à l'université, que d'aider à s'orienter dans les analyses sartriennes caractérisées par une sorte de ventriloquie philosophique, Sartre empruntant à la phénoménologie (Hegel, Husserl, Heidegger) des distinctions conceptuelles qu'il plie à sa pensée souvent sans les expliciter. En levant nombre de difficultés lexicales, *Conscience et Liberté* est un *vade-mecum* indispensable aux débutants comme à tous ceux qui ont calé ou se sont perdus en route. Il permet d'apprécier au-delà des morceaux choisis l'originalité de la pensée du premier Sartre. ■

Jean Montenot



★★★☆☆
CONSCIENCE ET LIBERTÉ. UNE EXPLICATION DE L'ÊTRE ET LE NÉANT DE SARTRE
ANNICK STEVENS
450 P., L'ATINOIR/UNIVERSITÉ POPULAIRE, 18 €

ÉRIC GARAULT/PASCOANCO/FLAMMARION – SDP

LAURE DUCOS ▪ MARK BITTMAN

Des usines dans nos assiettes

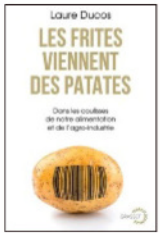
L'ingénieure écologue et le critique culinaire dénoncent les ravages d'une agro-industrie menaçant, par son exploitation intensive de la nature, notre environnement et, par ses produits ultra-transformés gras, sucrés et salés, notre santé.

ALENA SHEKHOVTCOVA

Nous, urbains du XXIe siècle, nous sommes tant éloignés de la nature que, comme l'écrit Laure Ducos, nos enfants peinent à croire que les panés de colin qu'ils adorent sont faits de poisson, et les chips, de pommes de terre… De là le titre de son livre, *Les frites viennent des patates*, sur ce « *complexe agroalimentaire* » qui nous nourrit. Intégré, de la ferme au supermarché, et dominé par une poignée de multinationales, il suit une stricte logique capitaliste de profit hors de toute considération humaine. Dans la production agricole, cela signifie d'immenses étendues de cultures uniques de blé et, de plus en plus, de maïs et de soja pour ces « *usines à animaux* » que sont devenus nos élevages – avec force fertilisants et pesticides qui détruisent les sols et polluent notre eau. À l'autre bout de la chaîne, ce sont la surproduction de viande et ces aliments recomposés à partir de nutriments extraits des récoltes et boostés par ce sucre, ce sel et ce gras qui, en récompensant nos papilles, nous poussent, telles des drogues, à en consommer toujours plus : la *junk food* responsable de ces maladies de mode de vie qui explosent, le diabète, l'hypertension, les cancers, etc.

Dans sa formidable *Histoire aberrante de l'alimentation*, Mark Bittman date le tournant industriel de l'alimentation au début du XXe siècle, quand, à des fins d'hégémonie, les États-Unis ont condamné la vieille agriculture vivrière des pays qu'ils ont submergés de leurs exportations à bas prix. Puis le modèle américain a essaimé partout : les monocultures intensives, la mécanisation, le recours à la chimie, à la biologie, etc. – comme si la nature était une ressource inépuisable. Et Bittman de s'attarder, lui aussi, sur les aliments ultra-transformés, brossant le parcours ahurissant de certaines de ces marques qui n'ont plus aucun rapport avec ce qu'on appelle de la nourriture. Au moins, dira-t-on, le monde est-il sorti ainsi de la faim. Pas vraiment : selon l'auteur, l'agro-industrie gave la partie de l'humanité dite développée de calories et de protéines en excès, tandis que les famines continuent ailleurs.

Mais il n'est pas trop tard pour réagir : Bittman croit en une « *agroécologie* », une agriculture de subsistance écologique, et Laure Ducos en une « *Sécurité sociale de l'alimentation* » poussant l'agriculture, par un changement de nos habitudes alimentaires, à revenir à une exploitation plus durable de cette terre si amochée, qui reste notre seul horizon. ■ **Patrice Bollon**



★★★★☆
LES FRITES VIENNENT DES PATATES. DANS LES COULISSES DE NOTRE ALIMENTATION ET DE L'AGRO-INDUSTRIE
LAURE DUCOS
368 P., GRASSET, 23 €

★★★★★
L'HISTOIRE ABERRANTE DE L'ALIMENTATION (A HISTORY OF FOOD, FROM SUSTAINABLE TO SUICIDAL)
MARK BITTMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VÉRONIQUE GOURDON, 336 P., ACTES SUD, 24 €

Enquête à la marge

Au moment où Trump, il y a de cela sept ans, accède à la présidence américaine, Ted Conover découvre la vallée de San Luis, ses prairies immenses et immuables et ses « *off-gridders* » : des personnes qui vivent en dehors de tous réseaux (eau, gaz, électricité, égouts) et commodités induits par la vie sociale. Exception faite de cette recherche d'un lopin de terre à soi, les gens que le journaliste va côtoyer pendant son enquête vont se révéler bien différents – par leur âge, leur profil, leur parcours. Grande plume du journalisme littéraire, coutumier de l'infiltration incognito dans le milieu qu'il décrit, qu'il soit celui des *hobos* sur les trains de fret, des incarcérés d'une prison d'État ou des clandestins qui passent la frontière Mexique/États-Unis, Ted Conover plonge ici dans une actualité plus aiguë. « *Lancé en plein hiver vers les franges les plus reculées, pour vivre parmi les autosuffisants, les marginaux, les fumeurs, les blessés, les rêveurs et les ermites* », il livre avec *Là où la terre ne vaut rien* un formidable document exempt de toute forme d'attente et de préjugé, collant ainsi au plus près de ces vies isolées. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★★☆
LÀ OÙ LA TERRE NE VAUT RIEN (CHEAP LAND COLORADO. OFF-GRIDDERS AT AMERICA'S EDGE)
TED CONOVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANATOLE PONS-REUMAUX, 336 P., SOUS-SOL, 23,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★★
LE BONHOMME LÉNINE
CURZIO MALAPARTE
304 P., GRASSET/LES CAHIERS ROUGES, 10,50 €

« Pour arriver à devenir ce qu'on appelle un monstre, la condition indispensable, c'est d'être un petit-bourgeois. » **Telle est la thèse de Curzio Malaparte dans cet essai biographique paru en 1932. *Le Bonhomme Lénine* revient sur le *« Genghis Kahn prolétarien »* vanté par la légende soviétique. Mais, selon l'auteur de *Technique du coup d'État*, Vladimir Ilitch n'aurait été qu'un *« honnête fonctionnaire du désordre ».* Provocation ? Au-delà du portrait individuel, un ouvrage passionnant sur le pouvoir.** **Baptiste Liger**

★★★☆☆
À LA RECHERCHE DE CÉLESTE ALBARET
LAURE HILLERIN
512 P., FLAMMARION/LIBRES CHAMPS, 12 €

« Quand je serai mort, vous penserez toujours au petit Marcel, car vous n'en trouverez jamais d'autre que lui »**, aurait prophétisé Proust à sa gouvernante, Céleste Albaret. Entrée à son service huit ans avant qu'il ne décède, elle n'a vécu que pour lui, catapultée dans l'intimité de l'écrivain et de l'élite parisienne. L'ancienne domestique joue plus tard un rôle central dans la postérité du « génie ». Désormais, jusqu'à l'instauration d'un prix littéraire à son nom en 2015, c'est aussi à elle qu'on rend hommage à travers cet ouvrage.** **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
THE GOOD LIFE
ROBERT WALDINGER, MARC SCHULZ
528 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,70 €

Qu'est-ce qui vous rend heureux ? Cette question universelle interroge même la science. À tel point que cela a donné lieu à l'une des études les plus longues et étonnantes de l'histoire : des chercheurs de Harvard ont suivi l'épanouissement en tant qu'adultes de 724 personnes et de leurs 1300 descendants, pendant quatre-vingts ans. *The Good Life* en retrace les points clés, du déroulé aux enseignements. Alors, comment définir une vie heureuse ? Petit indice : les relations humaines occupent la plupart des chapitres. **M.D.-B.**

RÉMY MARION

Seigneur de la banquise

En spécialiste des ours polaires, l'auteur est allé à la rencontre de cet animal devenu un symbole du défi écologique.

L'ours polaire est devenu un symbole singulièrement médiatisé, celui des espèces menacées par la crise écologique. Mais que connaît-on vraiment sur ce seigneur du Grand Nord ? Peu de gens peuvent aussi bien répondre à cette question que Rémy Marion. Photographe, conférencier, auteur d'ouvrages scientifiques, il a exploré les régions polaires et s'est spécialisé dans la compréhension des ours blancs – et sur la diffusion des savoirs à leur sujet. Sa bibliographie, d'ailleurs, se distingue par l'omniprésence de cet animal. Jusqu'à collaborer récemment avec un illustrateur, Olivier Lavigne, dans *L'Ours, l'autre de l'homme* (2023), où les traits d'humour servent à évoquer leur alimentation, leur langage, leur physiologie, leurs relations familiales.

L'ours polaire, vagabond des glaces épouse plutôt les codes du récit d'exploration. L'auteur nous emmène sur le terrain, et ce périple prend même une dimension temporelle : Rémy Marion nous fait voyager dans la grande histoire de l'ours, à la découverte de ses origines. Quant au futur, il s'agit là encore d'un sujet. Si l'ours polaire est un symbole médiatique, il n'est pourtant pas l'espèce la plus menacée des pôles ; d'autres sauvetages s'avèrent encore plus urgents, pour des animaux moins connus du grand public.

Dans toute cette intimité avec ce majestueux super-prédateur, Rémy Marion nous implique en tant qu'humains : il est question de notre relation avec cet animal sauvage et ainsi, plus largement, de nos liens avec la nature. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

★★★☆☆
L'OURS POLAIRE, VAGABOND DES GLACES
RÉMY MARION
320 P., ACTES SUD, 22,50 €

De la subversion mathématique

Michel Broué, agitateur de certitudes ? *Pour voir clair* n'est pas tant un ouvrage de vulgarisation qu'une ode à la méthode scientifique. Celui qui a dirigé le département de mathématiques à l'École normale supérieure ne voit pas, en cette méthode, qu'une grille rationnelle d'analyse du monde, mais une profonde liberté – celle d'un esprit critique qui perçoit les conventions régissant notre quotidien. Si Michel Broué aime tant les maths, explique-t-il, c'est justement parce qu'elles rappellent sans cesse que le monde réel est traduit par notre cerveau, nos sens, notre imagination. La méthode scientifique invite à *« interroger nos certitudes, à débusquer les attitudes de pensée dans lesquelles nous baignons »*. Au fil d'éléments biographiques, le mathématicien raconte sa vision d'une subversion fertile. ■ **M.D.-B.**

★★★☆☆
POUR VOIR CLAIR. ZIGZAGS ENTRE LES MATHÉMATIQUES, L'ART, LA POLITIQUE ET LA VIE
MICHEL BROUÉ
272 P., SEUIL, 21 €

DICK HOSKINS

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Jeux (olympiques) »

Voilà, quand même, l'une des plus étonnantes histoires de notre temps. Il était une fois une drôle de tradition antique, nichée dans un bois verdoyant du Péloponnèse, au pied d'une colline. Drôle non pas parce qu'on y rendait hommage à Zeus en courant, sautant, lançant ou luttant – les religions polythéistes affectionnaient ces démonstrations qui, loin d'être de simples « activités physiques et sportives », étaient vécues comme complémentaires des cérémonies proprement religieuses –, mais parce que, pendant la durée de ces jeux, organisés tous les quatre ans, les cités grecques arrêtaient de se faire la guerre : ceux qui ont compris que ce que nous appelons aujourd'hui le sport est, au fond, une symbolisation de la guerre pourraient à cette occasion y trouver la preuve ultime de leur intuition. Quand, après plus de mille ans d'existence, les chrétiens prirent le pouvoir, le destin de ces jeux-là fut celui de tous les cultes « païens » (bons pour les ploucs, « *pagani* ») : un quelconque empereur Théodose les abolit.

Moyennant quoi, comme la planète entière le sait aujourd'hui, si les religions païennes en question ont, paraît-il, disparu corps et âme, l'époque contemporaine a, de la manière la plus imprévisible, recréé – plutôt que ressuscité, puisqu'il ne s'agissait pas de ce que l'on appellerait aujourd'hui un projet « néopaïen » – ce rituel. Celui-ci n'avait pas besoin d'être si modifié que cela pour redevenir un festival athlétique de périodicité quadriennale.

L'imprévisibilité dont il s'agit vient de ce que le fondateur n'était ni un Grec ni un Anglais mais un Français, qu'il n'était ni un anarchiste ni un socialiste féru d'internationalisme, mais un aristocrate mondialiste. Pas un aristocrate conservateur, nostalgique de l'ancien ordre des choses, mais l'un de ces jeunes héritiers d'une noblesse désormais confrontée à la montée des « masses », séduits par le modèle social anglais – celui-là même qui était en train d'inventer le *sport* en ne le limitant plus seulement aux courses hippiques et qui allait bientôt inventer le *scouting* sous l'égide de Baden Powell.

L'idée est de forger une nouvelle humanité et, pour commencer, une nouvelle élite, libérée des déterminismes sociaux anciens, sur la base d'exercices physiques, placés sous l'égide du dépassement de soi et du *fair-play*. L'olympisme à la manière 1892 – l'année où Pierre de Coubertin lance solennellement la formule, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne – est plus révolutionnaire qu'on ne l'imagine aujourd'hui, dès lors qu'on se rappelle deux choses : le projet n'est soutenu par aucun État, même l'État français – les Jeux de 1900 se tiendront à Paris, dans l'indifférence la plus totale des pouvoirs publics –, et la petite poignée d'enthousiastes réunis autour de Coubertin prêche l'amitié internationale au moment même où les nations du monde entier communient dans le souverainisme le plus aigu, celui qui conduira à la Grande Guerre.

> IL N'EST PAS EXCLU QUE LE XXIe SIÈCLE AIT UN JOUR LA PEAU DES JO

Dans ces conditions, il faut retourner l'argumentation anti-olympique qui met en avant, pêle-mêle, la misogynie de Coubertin, l'accaparement nationaliste de certains pays organisateurs ou l'accaparement financier de certains dirigeants du CIO : le plus extraordinaire dans cette histoire, c'est, bien au contraire, que ce projet farfelu ait réussi à traverser un siècle dont la réalité, entre xénophobies et totalitarismes, a si résolument tourné le dos aux valeurs chevaleresques du baron.

Il n'est pas exclu que le XXIe siècle ait un jour la peau des JO, si commerciaux et si peu écologiques. La manière dont les Japonais ont, en 2021, torpillé leurs propres Jeux, non comme on l'a parfois dit à l'époque par sursaut écologique mais par réflexe xénophobe et, plus particulièrement, anti-chinois, augure mal de la suite, sans parler des contre-projets de la grande centrale anti-JO de ces années 2020 qui s'appelle le terrorisme islamiste. En tout cas, ce jour-là, soyons en sûrs, ce ne seront ni le « sport commercial » ni le « sport spectacle » qui auront perdu la partie, mais l'une des rares utopies mondialistes encore en état de marche. ■

AUDREY SOVIGNET

Sachons sacher !

Gilles-William Goldnadel.

Point besoin de passer chez Sosh : il suffit d'écouter, aux étranges lucarnes, Gilles-William Goldnadel, qui en use une fois par émission, pour progresser dans le maniement de ce tour à nul autre pareil. Plus curieux, en effet, que ce « Je ne sache pas que… » au sein d'une langue française qui, en matière de bizarreries, ne donne pourtant pas sa part aux chiens, tu meurs !

D'abord, un subjonctif dans une principale, ça ne court pas les mails (nous voulons parler des allées bordées d'arbres, mais l'image s'accommoderait tout autant des courriels)… Ensuite, vous en chercherez, des expressions qui, comme celle-ci, ne se conçoivent qu'à la première personne du singulier ! Quelques francs-tireurs ont bien testé, via l'indéfini, la troisième (« *On ne sache pas* que M. de Boutiaguine eût besoin de se faire masser ! », relève Grevisse dans *La Semaine sainte* d'Aragon) ; voire la première du pluriel (déniche le même sous la plume du fameux Lucien Febvre : « La remarque ne nous paraît pas superflue. *Nous ne sachions pas* qu'on l'ait jamais faite en ces termes. ») Mais tout ça sonne tellement comme un solécisme de Georges Marchais revu par Thierry Le Luron que l'on serait tenté de fuir à toutes jambes.

C'est tellement vrai que le grand Victor Hugo n'aurait pas hésité, toujours selon les auteurs du *Bon Usage*, à opter pour une forme davantage calquée sur la première personne : « *Nous ne sachons pas* qu'on ait fait des mots nouveaux ! » Barbarisme difficilement défendable, comme le note André Goosse ? Simple archaïsme, au dire de son prédécesseur, qui remarquait dans une édition antérieure que cette variante avait jadis eu cours ?

En tout cas, la tournure (est-il bien utile de le signaler dès lors que Me Goldnadel l'a visiblement adoubée ?) est de celles qu'un autre Maître, grand éleveur de nourrains devant l'Éternel, n'eût pas rechigné à juger « de bon aloi ». À elle seule, elle vous décernerait presque un brevet de langage recherché, c'est dire ! Nos grammairiens s'accordent à supposer qu'elle doit beaucoup à la locution plus courante « que je sache », laquelle instille une goutte de réserve dans ce qui vient d'être dit. On retrouve là ce qui a toujours été la vocation du subjonctif, à savoir d'atténuer le propos, en faisant en sorte qu'il ne soit pas pris au pied de la lettre. En ce sens, notre « je ne sache pas » fleure bon l'esthétique classique et son souci du juste milieu, dont la litote reste le plus sûr étendard.

Tout au plus nous hasarderons-nous à remarquer qu'au fil des ans la formule s'est teintée d'ironie. Quand un Goldnadel susurre quelque chose comme « *Je ne sache pas* que le service public s'en soit fait l'écho », il s'agit moins d'une précaution de langage que d'un euphémisme persifleur. On se dit là que, pour peu qu'il l'entreprenne, il devrait être encore plus facile à un grammairien de faire aimer le subjonctif qu'à la SNCF le train ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE LES AVENTURES D'ONOMASTIX

Vous croyiez, par Toutatis ! que Jacques Lacroix serait tenté de plier les Gaules après le succès de ses *Irréductibles mots gaulois dans la langue française* ? C'était là mal le connaître ! Non content d'avoir prouvé, au rebours de plus d'une idée reçue, que le fonds celte de notre lexique n'était pas aussi maigrichon qu'on veut bien le dire (tous les chemins, il s'en faut, ne viennent pas de Rome !), il revient en effet à la charge avec *Le Grand Héritage des Gaulois* et la ferme intention de démontrer que la langue de nos ancêtres est toujours dans nos murs, au point souvent de les nommer : ils seraient, au total, quelque 10 000 toponymes à nous parler du temps d'Astérix, avec en sus toute la rigueur scientifique que l'on est en droit d'attendre de l'interprète, professeur agrégé et docteur de l'université de Bourgogne. Lisez-le de ce pas, et vous vous apercevrez que ces petits villages gaulois que nous pensions bien connaître ne sont, la plupart du temps, pas même reconnus de nous, et les grandes villes pas davantage ! Mais ça, c'était avant Jacques Lacroix… ■ **B.D.**

LE GRAND HÉRITAGE DES GAULOIS
JACQUES LACROIX
256 P., YORAN, 15 €

JOËL SAGET/AFP

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Rebellion ou rébellion ?

Force est d'avouer qu'en la matière il y a de quoi balancer : si l'accent est exclu dans l'adjectif *rebelle* et le verbe *se rebeller*, il est de rigueur dans le substantif *rébellion* ! Attraction sournoise – faute d'être fondée – de *révolte* et de *révolution* ? Répugnance naturelle de notre langue, comme le supposait Paul Dupré dans son *Encyclopédie du bon français* (1972), à « laisser un mot attendre l'accent de la dernière syllabe trop longtemps » ? Ou encore faut-il voir là l'incertitude (prétendument glorieuse) de l'orthographe lexicale ? Allez savoir ! Des plus modestement, on se contentera de rappeler ici qu'une querelle de famille du même ordre oppose la *ténacité* au *tenace*, la *réclusion* au *reclus* et la *réplétion* au *replet*. Voilà qui semblerait donner raison à Dupré : plus long est le mot, plus l'accent tend à s'inviter ! Cela ne consolera guère, c'est à craindre, les éternels rabat-joie qui souligneront que cette syllabe initiale *re-* est, plus que toute autre en français, source inépuisable de dilemmes : quel saint prier pour retenir qu'il sied d'écrire *rehausser*, *renégat*, *retable*, *reviviscence*, mais *régurgiter*, *répréhensible*, *réséquer* et *réversion* ? Fort heureusement, nos dictionnaires se sont finalement résolus à accepter *refréner* et *réfréner*, *repartie* et *répartie*. C'est toujours ça de gagné, vous ne trouvez pas ? ■ **B.D.**

NORMA GABRIELA GALVN/PEXELS – COTTONBRO STUDIO/PEXELS – PASCAL ITO/FLAMMARION

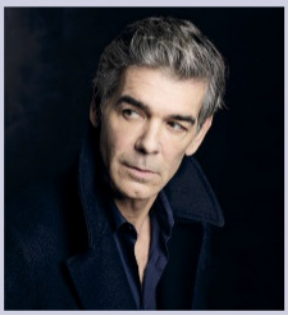
➔ LE VOCABLE DU MOIS

Uniforme

Curieux comme, au sein d'une famille de mots, certains dérouillent quand d'autres semblent passer davantage entre les gouttes de l'opprobre ! On ne s'est jamais montré tendre avec l'*uniformité*, dont « naquit un jour l'ennui », du moins si l'on en croit le fabuliste Antoine Houdar de la Motte. Le verbe *uniformiser* n'a pas vraiment meilleure presse : difficile de ne pas penser à celui qui s'en réclame comme à un autocrate désireux de ne plus voir une tête dépasser, avec un Big Brother en toile de fond pour le seconder dans ses desseins liberticides ! En revanche, et à en juger par la tentation (suffisamment partagée pour que le gouvernement en recommande l'expérimentation) de son port à l'école, l'*uniforme* s'en tire un peu mieux. Le doit-il au sens premier de l'adjectif, lequel remonte au XIVe siècle ? Il n'était alors aucunement question d'un quelconque alignement sur autrui, mais d'une homogénéité, d'une cohérence interne… Est-ce dû au traditionnel « prestige » dudit uniforme qui, s'il uniformise certes au sein d'un groupe, aide aussi à se démarquer de tous les autres ? Difficile à dire. En tout cas, rien n'est joué. Si, au XVIIe siècle, *uniforme* a bien voulu dire « concordant, unanime », il ne serait rien de moins que prudent de rappeler aux optimistes que cette acception est depuis très longtemps tombée en désuétude. Une désaffection prémonitoire ? ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

XAVIER DE MOULINS*



« Insurrection »

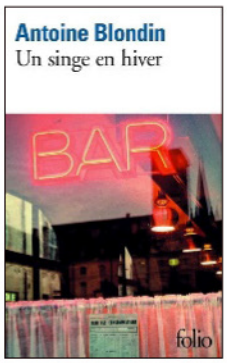
« L'insurrection, c'est l'état de révolte, et d'espoir, qui m'est nécessaire en tant que lecteur et auteur, notamment parce que c'est celui dans lequel je me trouve quand je débute mon histoire. Lorsque j'écris un roman, je ne sais jamais si je vais pouvoir aller au bout. J'entre dans une zone d'inconfort, de pari, une guérilla entre le texte, les personnages et moi-même. Écrire se transforme en laboratoire dans lequel j'ose inverser des propositions au dernier moment ou changer ma focale comme bon me semble. Il faut gagner cette insurrection pour entrer dans une forme de sécurité qui est malheureusement très courte, car après l'écriture vient la publication. Voilà un autre aspect du mot qui me lance également dans une grande lessiveuse. À mon sens, cette insurrection littéraire représente l'intranquillité avec un fantasme d'apaisement au bout du chemin. Ce mot est aussi le moteur de la création. Il ouvre les possibilités de visiter des thématiques d'écriture autrement. Nous avons toutes et tous des marottes qui nous poursuivent – de mon côté la séparation ou le deuil – et l'état d'insurrection permet de continuer la visite d'une thématique littéraire sans jamais prétendre avoir fait le tour de la question. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

* Dernier ouvrage paru : *La Fin d'un monde* (Flammarion)

Une bonne correction

Dans le droit fil de notre dossier de février sur « les écrivains et l'alcool », cet extrait d'*Un singe en hiver,* d'Antoine Blondin. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées. Les repérerez-vous ?



« Dans un angle, une armoire de campagne couchée sur le flanc, hallucination d'un maquignon qui revient de la foire, avait dû jadis servir de zinc ; sa tranche poussiéreuse supportait encore de faux magnums d'*Oxygénée* ou de *Lilet*, autre cauchemard. À l'extrémité, un taillis de porte-manteaux, baptisés perroquets, mélangeait des ramures piteuses.
Gabriel Fouquet, assis derrière un guéridon, avait déposé sa tête dans le berceau de son coude. Ce fut elle que Quentin aperçut d'abord, exangue, humide ; le jeune homme avait l'air de la tenir sous son bras. Devant lui s'alignait un seau à Champagne qu'il avait déniché derrière une crédance, un jeu de verres complet, depuis la choppe à bière jusqu'au dé-à-coudre, quelque flacon en carton offert par les agents de publicité, dont l'un s'était renversé, entraînant dans sa chute une flûte et un ballon à dégustation. Par bonheur, les vraies boissons étaient enfermées à l'office, dans une chambre-forte dont Suzanne possédait la combinaison. »

Le mot mystère

Nous savons bien que nous n'avons pas nos pareils pour… pécho un mec ! Mais était-ce une raison pour que la nouvelle orthographe nous accrochât à un vulgaire hameçon ? Voilà ce qui s'appelle tomber de pigeonnants en pigeonnés… Nous aurez-vous reconnus ?

À la guerre comme à la guerre !

En ce mois de mars qui doit son nom au dieu de la Guerre, rendre chacun de ces soldats à son pays d'origine serait la moindre des choses !

A. cipaye ;
B. evzone ;
C. goumier ;
D. janissaire ;
E. mamelouk ;
F. palikare ;
G. pandour ;
H. papalin.

1. Albanie ;
2. Égypte ;
3. Grèce ;
4. Hongrie ;
5. Inde ;
6. Maroc ;
7. Turquie ;
8. Vatican.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Du 16 au 24 mars aura lieu la Semaine de la langue française et de la francophonie 2024. Parmi les dix mots qui lui serviront de support cette année, l'expression « aller aux oranges ». Que signifie-t-elle dans le jargon sportif, selon vous ?

A. atteindre la mi-temps et rentrer aux vestiaires ;
B. se frotter, dans les tribunes, à des supporteurs néerlandais ;
C. rendre visite, à l'hôpital, à l'adversaire que l'on a fauché ;
D. commettre, au football, une faute passible d'un carton rouge.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction

cauchemar (en dépit de *cauchemarder* et de *cauchemardesque*) – **portemanteaux** (le mot est aujourd'hui soudé) – **exsangue** (conformément à l'étymologie : « privé de son sang ») – seau à **champagne** (le nom commun qui désigne le vin de Champagne se passe de majuscule) – **crédence** – **choppe** (rien à voir avec l'*échoppe*) – **dé à coudre** (traits d'union superflus, qu'il s'agisse du fourreau de protection ou du verre à boire de petite taille) – **quelques flacons** en carton **offerts** (il ne s'agit pas ici d'« un flacon quelconque » mais de plusieurs, en témoigne le « dont l'un » qui suit) – **chambre forte** (pas de trait d'union, au contraire de *coffre-fort*).
À noter que le célèbre apéritif mentionné dans le texte s'écrit aussi (et même plus souvent) « Lillet » !

Le mot mystère

Les **appas**, bien sûr ! Lesquels ont longtemps désigné, chez Molière notamment, les charmes naturels de la femme, en particulier sa poitrine, que les soubrettes d'alors mettaient en valeur dans de pigeonnants soutiens-gorge. Las ! par la… faute des Rectifications orthographiques de 1990, qui les ont alignés sur la forme *appât(s)*, ce brillant passé s'est achevé en queue de poisson. De quoi inspirer à Stromae un nouveau tube, cette fois intitulé « *Appas, où t'es ?* »

À la guerre comme à la guerre !

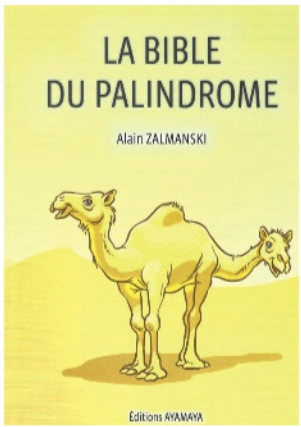
A5, B3, C6, D7, E2, F1 (ou 3), G4, H8.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Réponse A. Allusion aux oranges rafraîchissantes qui attendent les joueurs à la pause !

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	N	U	D	I	S	T	E	S
12	O	V	A	I	R	E	■	T
11	I	■	■	R	■	P	I	N
10	T	E	T	A	S	■	V	E
9	A	R	E	N	E	S	■	M
8	S	I	N	E	C	U	R	E
7	I	A	■	C	A	N	A	L
6	V	S	■	S	L	A	N	G
5	O	S	E	■	■	■	A	N
4	R	E	I	N	E	S	■	A
3	P	C	■	E	C	N	A	R
2	M	E	N	D	I	A	N	T
1	I	N	C	E	N	D	I	E

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Ésope reste ici et se repose »
Poésie, très secrète poésie
Alain Zalmanski, *La Bible du palindrome*, Ayamaya, 2023

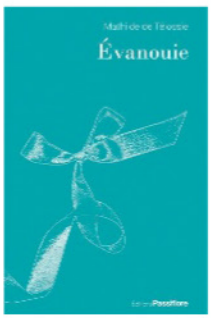
Faces levées
Avec les fées
Sylvain Tesson, Équateurs, 2024

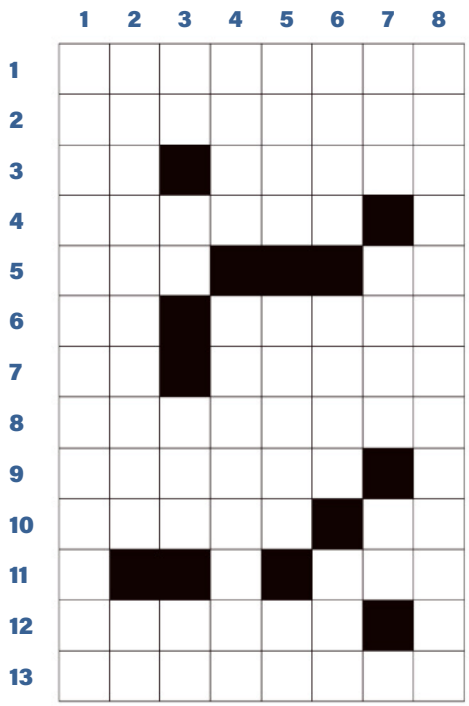
La Scala de Milan
Demain la Callas !
Jean-Jacques Groleau, *Maria Callas*, Actes Sud, 2023

« J'ai formé le projet de te raconter ma vie. »
Mémoires d'Hadrien
De rimes, d'harmonie
Marguerite Yourcenar, Gallimard, 1977

Astrid Monet
Nom d'artiste
Loin du noir océan, Fayard, 2024

Évanouie
Inavouée
Mathilde de Télossie, Passiflore, 2023





Horizontalement

1. Ça s'arrose ! **2.** Mi-figue mi-raisin, notamment. **3.** D'où partent les ordres. Point du jour, vu de l'est. **4.** Sont à la tête de rayons. **5.** Se lance. Pige. **6.** Contre. Une lady distinguée ne devrait pas l'employer. **7.** Menace ou espoir, il y a de quoi hésiter… Cours artificiel, en partie en tout cas. **8.** Travail de tout repos. **9.** On y est sur le sable. **10.** Aspiras. Cale qui doit son nom à sa forme. **11.** Arbre à pommes. **12.** Appareil reproducteur. **13.** Sous la Révolution, auraient été catalogués comme sans-culottes.

Verticalement

1. Génération spontanée. **2.** Petit bagage. Aperçu. **3.** C'est dans le coin. C'est-à-dire. Sans bavures. La moitié d'un édam. **4.** Ce fut le paradis. Version archaïque d'histoires pour le cinéma. **5.** Toujours cité dans le Sud. Attachés. Conclusion d'un discours. **6.** En. Orifice naturel. Fuite de gaz. **7.** La mémoire de l'audiovisuel. N'aime pas les contraintes. Romains. **8.** Actes de constriction.

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art du portrait
5. Le portrait en creux

Le portrait en creux, c'est l'art de dire sans dire. Au lieu de décrire directement les caractéristiques positives ou négatives d'un individu, il se concentre sur ce qui reste non exprimé, omis ou suggéré. Son impact réside dans le fait que parfois le silence parle davantage que les cris, et ce qui n'est pas montré occupe une place plus significative que ce qui est exhibé. Subtilement l'implicite devient explicite. Le voile qui dissimule le visage d'une jeune fille raconte autant sur son identité que la partie exposée… Cette approche trouve également son utilité dans le domaine de la psychologie, où les praticiens mettent l'accent sur les aspects négatifs et les zones de développement d'une personne plutôt que sur ses compétences positives. Dans le monde du management, elle est exploitée pour évaluer les performances au sein d'une organisation. Mieux vaut demander à un employé d'évoquer ce qu'il ne souhaite pas que d'énoncer crûment ses préférences ; cela permet de recueillir des vérités tout en respectant sa pudeur.

Le portrait en creux intrigue. « *Assis au coin du bar, ses yeux scrutaient les lignes d'un livre élimé, les épaules courbées sous le poids d'une force inconnue. Les passants l'ignoraient. S'il relevait la tête, aucune expression n'habitait ses iris gris.* » Ce contre-portrait crée une dynamique, incitant le lecteur à en savoir davantage, à percer le mystère. Ce style de représentation encourage l'interprétation et invite l'imagination à combler les vides et les silences. Une variante du portrait en creux consiste dans le portrait ironique, celui qui dit le contraire de ce qui est. Je me suis amusé à utiliser cette technique au cours d'une longue nouvelle, *La Rivale,* où Maria Callas est uniquement peinte par sa concurrente, une cantatrice qui la déteste et qui n'a jamais compris ce que l'on admirait chez la diva grecque. Présente à la *Traviata* mise en scène par Visconti, elle s'indigne : « *Le chant avait disparu derrière les personnages, on suivait l'histoire comme un mélo projeté sur l'écran dans une salle de quartier, Violetta en strass et satin noir figurait la gentille et innocente victime, Germont le grand méchant, Alfredo l'étalon à cause duquel chaque femme se perd. Autour de Carlotta, les spectateurs se passionnaient tant pour l'action qui se déroulait sur les planches qu'ils sortirent leurs mouchoirs dès le deuxième acte, y compris son compagnon. Elle fulminait en silence. Sacrebleu, ce n'est pas ça, l'opéra ! L'opéra, ce sont de belles notes qui jaillissent de beaux gosiers, du plaisir, rien que du plaisir, tels un plat savoureux ou un vin pétillant, pas cette douleur, cette atmosphère de drame, cette sentimentalité poisseuse, cet érotisme hystérique. Au lieu d'assister à un agréable divertissement, elle endurait quelque chose de monstrueux, d'une expressivité excessive. Un phénomène insoutenable. Une maladie.* »

> PARFOIS LE SILENCE PARLE DAVANTAGE QUE LES CRIS

Enfin, il est possible de mixer les deux techniques, celle du portrait en creux et celle du portrait plein afin d'approfondir le personnage et de dramatiser sa présentation. Ainsi ce petit garçon qui interpelle Dieu : « *Je m'appelle Oscar, j'ai dix ans, j'ai foutu le feu au chat, au chien, à la maison (je crois même que j'ai grillé les poissons rouges) et c'est la première lettre que je t'écris parce que, jusqu'ici, à cause de mes études, j'avais pas le temps. Je te préviens tout de suite : j'ai horreur d'écrire.* […] *Écrire, c'est rien qu'un mensonge qui enjolive. Un truc d'adultes. La preuve ? Tiens, prends le début de ma lettre, j'aurais pu aussi bien mettre : "On m'appelle Crâne d'œuf, j'ai l'air d'avoir sept ans, je vis à l'hôpital à cause de mon cancer et je ne t'ai jamais adressé la parole parce que je crois même pas que tu existes." Seulement si j'écris ça, ça la fout mal, tu vas moins t'intéresser à moi. Or j'ai besoin que tu t'intéresses.* » *(Oscar et la Dame rose)*

Mon conseil : présentez, si le personnage s'y prête, un portrait en creux, ou un mixte de plein et de creux, afin de susciter une attente chez le lecteur et de stimuler son imagination. Ce choix apporte du mouvement à un texte, ce « mouvement » tellement important pour les auteurs du XIXe siècle et qui semble aujourd'hui une notion disparue. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MARS

Prenez la plume au mois de mars et participez à l'un de nos ateliers d'écriture proposés à distance en format mixte, mêlant échanges d'e-mails et visioconférence.

AU PROGRAMME :

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 29 février à 18 heures

→ **Perfectionner sa nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 7 mars à 18 h 30

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 8 mars à 18 heures

→ **Écrire à partir d'un fait divers**
avec Frédérique Anne
● Samedi 9 mars à 10 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 17 mars à 15 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 19 mars à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/
Questions : *ateliers@lire.fr*

NADINE MICHAU – SHUTTERSTOCK

« Il y a toujours, avant le langage, une forme d'émotion »

Dans cet essai profond et érudit, Tanguy Viel ausculte la mémoire et la façon dont l'écriture la travaille, usant de somptueuses images mentales pour décrire le processus créatif de l'écrivain.

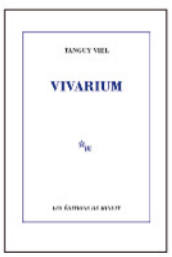
À lire votre essai, *Vivarium*, on se demande parfois si les mots précèdent la pensée ou si c'est l'inverse…
Tanguy Viel. Pour moi, le début de la pensée, c'est l'émotion. Je crois qu'il y a toujours au départ, avant même le langage, une forme d'émotion, un sentiment, une intensité très organique qui entre en nous. Mais très vite, pour saisir, pour conserver, pour comprendre cette émotion-là, il faut la capturer dans un mot ou un début de phrase. Et c'est là qu'il se passe cette chose surprenante : quand on commence à creuser dans ce mot ou dans cette phrase, on se rend compte qu'elle s'ouvre de l'intérieur, qu'elle se déplie, qu'elle se nuance et, en dernier ressort, qu'elle augmente l'émotion grâce à l'écriture. C'est peut-être ce qui a fait dire à Proust que la vie écrite est plus intense que la vie vécue.

Avez-vous souhaité dessiner ici votre ligne éthique d'écriture ?
T.V. Si, par éthique, on entend une certaine inquiétude à se placer devant les choses, alors oui, c'est une question centrale dans ce livre. Quelle position j'occupe en écrivant ? Est-ce un luxe bourgeois ? Est-ce un combat militant ? Est-ce un sanctuaire protégé du monde ? Je peux employer le mot « éthique » quand l'écriture produit une certaine suspension du monde, une réponse un peu évasive mais sûre de son lieu. Le contraire d'un passage en force.

Dans un chapitre passionnant, vous parlez de l'urgence paradoxale de sortir de soi pour écrire. Qu'est-ce qu'elle signifie ?
T.V. Pour certains d'entre nous, c'est un danger permanent que le gouffre de soi-même, le petit vortex dans lequel on croit

consister en tant qu'individu. Comme si on cherchait toujours à comprendre de quelle substance on était fait et que, plus on cherchait cela, plus on tombait dans le vide. D'où l'intérêt de regarder dehors, de sortir, d'aller se promener, et surtout d'accueillir sa propre identité comme la somme de toutes ces choses venues du dehors. Ce fut beaucoup cela, pour moi, le mouvement de ce livre, aller vers la vie, vers la matière et lui donner une épaisseur en moi. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



VIVARIUM
TANGUY VIEL
144 P., MINUIT, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

José Vieira, la mémoire des Français du Portugal

Il est l'auteur d'une trentaine de documentaires sur l'immigration portugaise. À 66 ans, il publie son premier livre, inspiré de ses carnets de réalisateur.

Sa priorité, maintenant, est d'écrire. Après avoir relaté l'immigration portugaise dans une trentaine de films – dont *La Photo déchirée* et *Le Printemps de l'exil* –, José Vieira raccroche. Il y a des choses qu'un film ne peut ni dire ni montrer, confie par téléphone le cinéaste né en 1957 au Portugal et arrivé en France dans le bidonville de Massy, à l'âge de 7 ans. Même avec cette voix off poétique qui fait sa marque. Cette « *frustration* » est à l'origine de son premier livre, qui paraît aux éditions Chandeigne dans la nouvelle collection « Brûle-frontières ». L'ouvrage est intitulé comme l'un de ses films : *Souvenirs d'un futur radieux*. Il est en fait composé de cinq textes, dont certains portent d'autres titres de films, comme s'ils en constituaient la part manquante. José Vieira veut mettre de la littérature là où il y a une absence de récits. Un comble pour une immigration portugaise en France qui concerne 700 000 personnes dans les années 1950-1970. « *On ne peut pas expliquer ce silence en se référant uniquement à quarante-huit ans de fascisme au Portugal,* affirme-t-il. *Ce qui est sûr, c'est que la plupart d'entre nous viennent d'un monde paysan où, souvent, il y a de l'analphabétisme, et où l'on ne parle pas.* » Où l'on ne peut pas faire d'histoires, au risque de ne pas faire Histoire.

José Vieira fait donc le chemin inverse dans son livre. Au centre du premier texte, « Les années d'avril », il y a la figure de son père taiseux. « *Un roi déchu* » depuis que son exil provisoire est devenu durable. Le « *péché originel* » de ce forgeron portugais, débarqué seul à la gare d'Austerlitz avec l'adresse du bidonville de Massy en poche, est d'avoir fait venir femme et enfants. En France, ces derniers apprennent une autre culture, et contestent sa conception chrétienne du monde sur fond de révolutions : Mai 68 en France, et celle des œillets au Portugal, qui a entraîné la chute du dictateur Salazar en avril 1974.

PERDRE LA LANGUE

Dans « Nous sommes venus », José Vieira raconte comment il fait des films pour « *rompre cette amnésie, peupler cette absence de récits, d'images, de bruits de l'Histoire* ». Lui-même n'a qu'un bref souvenir de son voyage vers la France. En 2018, il part à la frontière d'Hendaye et tombe sur de jeunes migrants subsahariens. Les clandestins portugais ont fait le « *salto* » pour « *sauter les frontières* » ; les migrants d'aujourd'hui font « *Boza* ». « *Ils viennent, nous sommes venus. Nous sommes de la même histoire* », écrit le cinéaste. Dans « Une saison dans la boue », il se revoit enfant au bidonville de Massy, à la fois honteux de vivre dans une cahute sans électricité et d'arriver crotté à l'école, et heureux de s'inventer une existence de cow-boy dans un décor de Far West. « Souvenirs d'un futur radieux » mêle une réflexion sur la vision optimiste de l'avenir dans les années 1960 et l'installation d'un camp de Roms à Massy aujourd'hui. « *Ils sont les étrangers absolus nommés Roms. Nous étions des étrangers réduits à une force de travail et nommés Portugais* », écrit Vieira. Enfin, « L'île des absents » décrit l'impossible retour au pays de l'enfance, à la langue de l'enfance.

« *Je me suis demandé dernièrement à partir de quel moment j'ai commencé à rêver et à penser en français,* lâche-t-il avant la fin de notre entretien. *Bien sûr, je parle portugais, mais je ne sais exprimer tous les sentiments dans cette langue.* » Ainsi du mot « *ternura* », qu'il a découvert en lisant Fernando Pessoa. Ça veut dire « tendresse ». À l'inverse, il y a des mots qu'il n'arrive pas à dire en français, comme « maman » ou « mère ». Pour lui, ce sera toujours « *mãe* ». ■ **Gladys Marivat**

SOUVENIRS D'UN FUTUR RADIEUX
JOSÉ VIEIRA
144 P., CHANDEIGNE, 18 €

DR/ÉDITIONS CHANDEIGNE

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

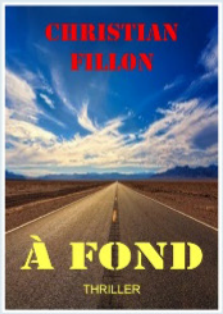
DIEU INVENTION OU RÉALITÉ

BERNARD NILLES , B NIL

PUBLIÉ PAR AMAZON K D P

Le thème de ce livre est d'une grande ambition puisque l'objectif est d'apporter une réponse sur l'existence ou non de Dieu, en s'appuyant sur la science. L'univers a-t-il toujours existé ? Pourquoi existe-t-il quelque chose plutôt que rien? Comment la matière inerte a pu devenir vivante ? La vie est éphémère; peut-elle devenir éternelle ? Les religions ont-elles des réponses crédibles sur Dieu ? Les croyances en tous genres sont persistantes et s'opposent à la raison et à la science. La vie existe-elle ailleurs dans l'univers ? Autant de questions qui permettront de répondre au titre de ce roman.

→ ISBN : 9791094729250
175 PAGES - BROCHÉ ET KINDLE



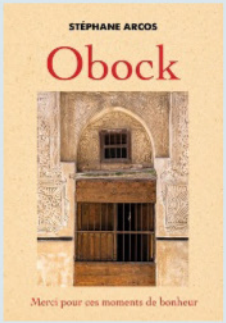
À FOND

CHRISTIAN FILLON

LIBRINOVA

Ils sont trois. Walter Six, meurtrier à 18 ans et désormais libre, Marc Hammond, flic opportuniste proche de la retraite, et Elisa Ganz, femme d'affaires brillante mais menacée. Trois parcours marqués par l'ambition, la violence et les pulsions de chacun, mais aussi par une même quête désespérée, celle d'un ailleurs meilleur. Sur fond de chasse à l'homme, un thriller monstrueusement humain !

→ ISBN : 9791040537854 - 343 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



OBOCK

STÉPHANE ARCOS

LIBRINOVA

Le narrateur a trouvé dans une vieille malle les carnets de voyage d'un lointain parent qui s'interroge sur le monde du XIXe siècle. Entre Occident et Orient, découvrez les récits et les idées de ce voyageur narrateur, critique de notre société, qui a rencontré, entre autres personnages fascinants, Arthur Rimbaud et Camille Claudel. Une plume poétique et mystérieuse, avec une touche de spiritualité, de romance et d'aventure !

→ ISBN : 9791026297802 - 98 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

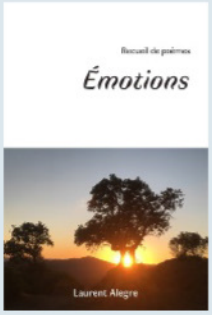
LE GRIS D'HIVER

ODILE VAUBAN

LIBRINOVA

Charles Deutsch a consacré sa vie au droit, et, depuis la mort de son épouse, il mène une vie plutôt solitaire. Il sympathise pourtant avec Carole, une avocate qui ne le laisse pas indifférent. Mais il ne se doute pas qu'il vient de mettre le doigt dans un engrenage troublant… Entre soupçons, accusations et trahisons, le moindre faux pas risque de faire basculer son existence et celle de ses proches. Un thriller raffiné, tout en subtilité !

→ ISBN : 9791040515036 - 199 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



ÉMOTIONS

LAURENT ALEGRE

LIBRINOVA

Dans ce recueil de poèmes tout en émotions, Laurent Alegre nous embarque pour un voyage dans le temps et l'espace, au gré de ses observations, ou de son imagination. Un ouvrage accessible et fluide qui aborde avec justesse des thèmes universels tels que l'écriture, la maladie, la religion ou encore la persistance des souvenirs.

→ ISBN : 9791040535515 - 106 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

VIVRE PUISSANCE 2

PHILIPPE CREVOISIER ET AURORE ROBIN

LIBRINOVA

Pourquoi existe-t-il un décalage entre nos désirs et nos actions ? Comment peut-on aligner ces deux éléments pour atteindre une véritable satisfaction? Ce livre vous guide vers une existence épanouie en stimulant le plein épanouissement de vos capacités et en assurant la cohérence entre vos actes et vos valeurs profondes. Découvrez enfin comment activer vos ressources internes afin de réaliser pleinement vos véritables aspirations !

→ ISBN : 9782958870812 - 308 PAGES BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

DU NOUVEAU AU 18E (T1)

LAETITIA GAILLARD

AMAZON

Le 18e Fighter Squadron est une unité de l'air-force américaine, dont la mission est de former la flotte américaine aux tactiques des chasseurs ennemis. En août 2000, à quelques jours du déploiement de l'unité en Turquie pour l'opération «Northern Watch», le groupe s'apprête à accueillir une nouvelle pilote de 22 ans, à peine sortie de formation. Du jamais vu et des problèmes en perspectives…
Découvrez le premier d'une série de sept romans actuellement disponibles !

→ ISBN : 9781792836220 - 87 PAGES BROCHÉ ET KINDLE

LE ROI DES PETITS INSTANTS

MALCO LAMANDIN

LIBRINOVA

Après une vie de voyages, Louise et Vasco profitent de leur retraite au pays des fêtes foraines. Mais, lorsque le diagnostic d'Alzheimer tombe, Vasco comprend qu'il va perdre la femme qu'il aime, bribe par bribe. Il décide alors de devenir le roi de ses derniers instants. Avec leur fidèle cabot, les deux vieux cowboys nous entraînent dans un western poignant et savoureux, une lutte pour l'amour et la liberté !

→ ISBN : 9791040528104 - 322 PAGES BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

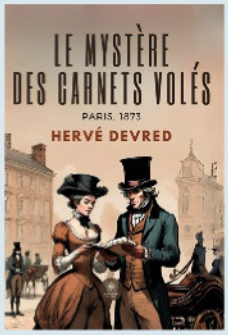
ET TOUT LE MONDE S'EST TU

AMADEA MILLER

LIBRINOVA

Ce recueil de poèmes lève le voile sur l'effroyable huis-clos de la violence conjugale, dont les enfants sont bien trop souvent témoins et victimes. Il condamne fermement l'oppression et le secret qui règnent au sein de nombreux foyers, tout en retraçant le chemin de croix d'une vie brisée, et d'une femme qui cherche à avancer doucement, sans ciller, vers la paix. Un témoignage passionné sur la force de l'espoir !

→ ISBN : 9791040535553 - 28 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE MYSTÈRE DES CARNETS VOLÉS

HERVÉ DEVRED

LE LYS BLEU

1873, le second Empire a été renversé mais la France hésite entre monarchie et république. Albert Poncalet, une «mouche» au service de la police politique de Napoléon III, a été assassiné et ses archives contenant des informations compromettantes sur le gouvernement et son président ont été volées. Paul, un jeune provincial, est chargé de l'enquête, le plongeant dans les arcanes politiques de cette "belle" époque. Saura-t-il déjouer les pièges tendus sur son chemin ?

→ ISBN : 9791042210250 - 203 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MES ARDENNES PERDUES

JEAN GROFFIER

LIBRINOVA

Quand la Première Guerre mondiale éclate et que leur père part au front, Jean et son frère sont envoyés dans les Ardennes, pour vivre chez leur tante et leur oncle. Malgré les combats qui se rapprochent, les enfants vivent des jours heureux qui resteront gravés en eux toute leur vie. Le magnifique témoignage d'une époque révolue, un cri d'amour à cette terre verdoyante, à la croisée des langues et des cultures !

→ ISBN : 9791040536888 - 178 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?

contact@lire.fr / 01 47 00 03 23

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

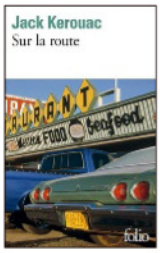
Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Niccolò Ammaniti	*La Vie intime*	Grasset	83	★★★★☆
Louis Aragon	*Une vague de rêves*	Seghers	95	★★★★★
Paul Auster	*Baumgartner*	Actes Sud	82	★★★★☆
Solvej Balle	*Le Volume du temps (t. 1)*	Grasset	85	★★★★☆
Mathieu Belezi	*Moi, le glorieux*	Le Tripode	70	★★★★☆
Mathieu Belezi	*Le Temps des crocodiles*	Le Tripode	70	★★★★☆
Mark Bittman	*L'Histoire aberrante de l'alimentation*	Actes Sud	101	★★★★★
Michel Broué	*Pour voir clair*	Seuil	102	★★★☆☆
Marion Brunet	*Nos armes*	Albin Michel	72	★★★☆☆
Stephen Carrière	*Maintenant*	Phébus	72	★★★☆☆
Hannelore Cayre	*Les Doigts coupés*	Métailié	76	★★★★☆
Dahlia de la Cerda	*Chiennes de garde*	Sous-sol	84	★★★★☆
Cioran	*Manie épistolaire. Lettres choisies (1930-1991)*	Gallimard	94	★★★★☆
Daniel Cohen	*Une brève histoire de l'économie*	Albin Michel	98	★★★★★
Collectif	*Daniel Cohen, l'économiste qui voulait changer le monde*	Albin Michel	98	★★★★★
Ted Conover	*Là où la terre ne vaut rien*	Sous-sol	101	★★★★☆
Lucy Cooke	*Bitch*	Albin Michel	96	★★★★☆
Angie David	*La Renommée*	Léo Sheer	74	★★★☆☆
Jonathan Dee	*Sugar Street*	10/18	86	★★★☆☆
Jacques Derrida	*Répondre – du secret*	Seuil	97	★★★★☆
Joël Dicker	*Un animal sauvage*	Rosie & Wolfe	60	★★★☆☆
Antoine Dole, Magali Le Huche	*Les Rois de l'univers*	Actes Sud Jeunesse	87	★★★★☆
Laure Ducos	*Les frites viennent des patates*	Grasset	101	★★★★☆
Benoît Duteurtre	*Le Grand Rafraîchissement*	Gallimard	73	★★★★☆
Brecht Evens	*Le Roi Méduse (t. 1)*	Actes Sud BD	92	★★★★☆
Percival Everett	*Châtiment*	Actes Sud	86	★★☆☆☆
Marion Fayolle	*Du même bois*	Gallimard	73	★★★★☆
Ian Fleming	*Les Villes électriques*	Arthaud	62	★★★★☆
Dalibor Frioux	*Vies électriques*	Grasset	74	★★★★☆
Claire-Lise Gaillard	*Pas sérieux s'abstenir*	CNRS	31	★★★★☆
Claire Gantet	*La Guerre de Trente Ans*	Tallandier	99	★★★☆☆
Nicolas Garma-Berman	*La Fille aux plumes de poussière*	Pocket	75	★★★☆☆
Keum Suk Gendry-Kim	*Mauvaises herbes*	Futuropolis	92	★★★★☆
Thomas Gomart	*L'Accélération de l'histoire*	Tallandier	100	★★★★☆
Raymond Guérin	*Retour de Barbarie*	Finitude	94	★★★☆☆
Romesh Gunesekara	*Récifs*	Zoé	86	★★★☆☆
Dany Héricourt	*Ada et Graff*	Piccolo	75	★★★☆☆
Laure Hillerin	*À la recherche de Céleste Albaret*	Flammarion/Libres Champs	102	★★★☆☆
Delphine Horvilleur	*Comment ça va pas ?*	Grasset	64	★★★★☆
Nancy Huston	*Francia*	Actes Sud	71	★★★☆☆
Takehiko Inoue	*Slam Dunk Deluxe (t. 2)*	Kana	93	★★★★★
Eugène Ionesco	*Œuvres*	Quarto	95	★★★★★
Gaëlle Josse	*À quoi songent-ils, ceux que le sommeil fuit*	Notabilia	72	★★★☆☆
Sam Knight	*Le Bureau des prémonitions*	Sonatine	84	★★★★☆
Ryoko Kui	*Gloutons et Dragons (t. 1)*	Casterman	93	★★★★☆
Ronald Lavallée	*À la lisière du monde*	Presses de la Cité	76	★★★★☆
Bertrand Le Gendre	*Enver Hoxha*	Flammarion	100	★★★☆☆
Marceline Loridan-Evens	*On arrive dans la nuit*	Flammarion	65	★★★★☆
Curzio Malaparte	*Le Bonhomme Lénine*	Grasset/Les Cahiers rouges	102	★★★★★
Rémy Marion	*L'Ours polaire, vagabond des glaces*	Actes Sud	102	★★★☆☆
Mazurie	*Chroniques du château faible (t. 1)*	Fluide glacial	92	★★★☆☆
Tiffany McDaniel	*Du côté sauvage*	Gallmeister	85	★★★★★
Rosa Montero	*La Bonne Chance*	Zoé	86	★★★☆☆
Maggie Nelson	*Quelque chose de brillant avec des trous*	Sous-sol	95	★★★☆☆
Eshkol Nevo	*Turbulences*	Gallimard	84	★★★☆☆
Israël Nisand	*Parler sexe*	Grasset	96	★★★☆☆
Christophe Ono-dit-Biot	*Trouver refuge*	Folio	75	★★★☆☆
Camille de Peretti	*L'Inconnue du portrait*	Calmann-Lévy	74	★★★☆☆
Sladjana Nina Perković	*Dans le fossé*	Zulma	83	★★★★★
Benoît Philippon	*Papi Mariole*	Albin Michel	75	★★★★☆
Jean-Robert Pitte	*Brillat-Savarin. Le gastronome transcendant*	Tallandier	99	★★★★☆
Marisha Rasi-Koskinen	*Regarde*	Rivages	77	★★★★☆
Shelley Read	*Va où la rivière te porte*	Robert Laffont	77	★★★☆☆
Harold Rogers	*Tropicália*	Calmann-Lévy	85	★★★☆☆
Jean Rolin	*Les Papillons du bagne*	P.O.L	73	★★★☆☆
Jean-Christophe Rufin	*D'or et de jungle*	Calmann-Lévy	6	★★★☆☆
Agathe Ruga	*Rendez-vous à la Porte dorée*	Flammarion	52	★★★☆☆
Lydie Salvayre	*Depuis toujours nous aimons les dimanches*	Seuil	71	★★★★☆
Leonardo Sciascia	*Le Contexte*	Folio	86	★★★★☆
Ryoko Sekiguchi	*L'Appel des odeurs*	P.O.L	36	★★★☆☆
Annick Stevens	*Conscience et liberté*	L'Atinoir	100	★★★☆☆
Tui T. Sutherland	*Les Royaumes de feu – Légendes. Tueurs de dragons*	Gallimard jeunesse	87	★★★☆☆
Olga Tocarczuk	*Le Banquet des empouses*	Noir sur Blanc	77	★★★★☆
Lewis Trondheim	*Les Chemins de désir*	Delcourt	92	★★★☆☆
Beata Umubyeyi Mairesse	*Le Convoi*	Flammarion	72	★★★★☆
Beata Umubyeyi Mairesse	*Culbuter le malheur*	Mémoire d'encrier	72	★★★★☆
Charles-Éloi Vial	*Marie-Antoinette*	Perrin	98	★★★★☆
Robert Waldinger, Marc Schulz	*The Good Life*	Livre de Poche	102	★★★☆☆
Bettina Zourli	*Le Temps du choix*	Payot	99	★★★☆☆

MATHIAS MALZIEU

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne. Pour ne rien vous cacher, c'est le premier livre que j'ai terminé – ça devait être en CM2. J'ai toujours été sensible à ce que l'on appelle le « steampunk ». C'est un mouvement qui me passionne car il renvoie à une époque où l'expertise était limitée et où, par conséquent, se mêlaient savants, charlatans et poètes. Pour moi, *Le Tour du monde…* est vraiment une histoire implacable contre les complotistes ! »



LE ROMAN QUI A CHANGÉ VOTRE VIE?

« L'ouvrage à l'origine d'une foule de passions est sans conteste *Sur la route* de Jack Kerouac. C'est après sa lecture que je suis parti en autostop l'été suivant, ma guitare dans le dos, et que j'ai composé mes premières chansons. Je les jouais pour gagner de l'argent, je vendais aussi des beignets sur la plage et faisais des taureau-piscine dans les arènes de Palavas. C'est ainsi que j'ai pu me payer un ampli, une autre guitare, un micro et son pied – au fond, le vrai début de Dionysos. Et Kerouac m'a entraîné à me plonger, ensuite, dans Ginsberg, Bukowski, Brautigan… »

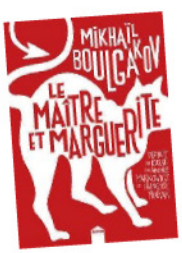
LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER?

« J'avais un gros a priori contre les grands classiques français qu'on nous forçait à lire. C'est ainsi, par esprit de résistance adolescente, que j'ai raté Victor Hugo, qui m'a ensuite émerveillé. Et soudain, il y a eu *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, qui venait en écho à mes propres lectures. J'ai même demandé à l'examinateur du bac de français d'être interrogé sur ce recueil. Et j'ai eu une super note *[rires]* ! »

Révélé avec son groupe Dionysos, ce grand fan de Boris Vian a su imposer son univers décalé en librairies. Au moment où tous ses ouvrages sont réunis en un seul volume (*L'Extraordinarium*), discussion littéraire avec ce dandy barbu aux goûts éclectiques, en revenant en train du Festival du film fantastique de Gérardmer.

L'OUVRAGE QUE VOUS AVEZ LE PLUS OFFERT?

« Je cite souvent Boris Vian et *L'Écume des jours*. Mais j'ai également plusieurs fois offert *Demande à la poussière* de John Fante, *Eureka Street* de Robert McLiam Wilson et *De si jolis chevaux* de Cormac McCarthy. Il y a eu également *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman et *Ariel* de Sylvia Plath. »



ENFIN, VOS DERNIÈRE LECTURES?

« Je suis dans *Le Maître et Marguerite* de Mikhail Boulgakov, dont j'ai plusieurs fois repoussé la lecture. Ma compagne, d'origine ukrainienne, m'a affirmé que la traduction d'André Marcowicz était très bonne. Mais j'aimerais bien mettre en avant le travail de Florent Oiseau, dont j'ai apprécié *Les fruits tombent des arbres*. Oiseau, c'est un peu John Fante dans le bus 69, dans le 20e arrondissement. Il trouve le charme dans le "presque rien", sans jamais être misérabiliste. Il ne joue pas dans la performance démonstrative et me rappelle ces musiciens qui, avec deux notes, réussissent à vous saisir. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

L'EXTRAORDINARIUM
MATHIAS MALZIEU
1 600 P., LE LIVRE DE POCHE, 29,90 €

À noter qu'à l'occasion de ses 30 ans Dionysos est en tournée dans toute la France, et le 4 avril au Zénith de Paris.

STUDIO HARCOURT PARIS/LIVRE DE POCHE

Ma collection

Un message
Un timbre
Une émotion

Un bouquet de roses sur vos plus belles lettres d'amour

Découvrez toute la série du timbre Cœur 2024 auprès de Philaposte.
Tel : +33 (0)5 53 03 19 26
et sav-phila.philaposte@laposte.fr

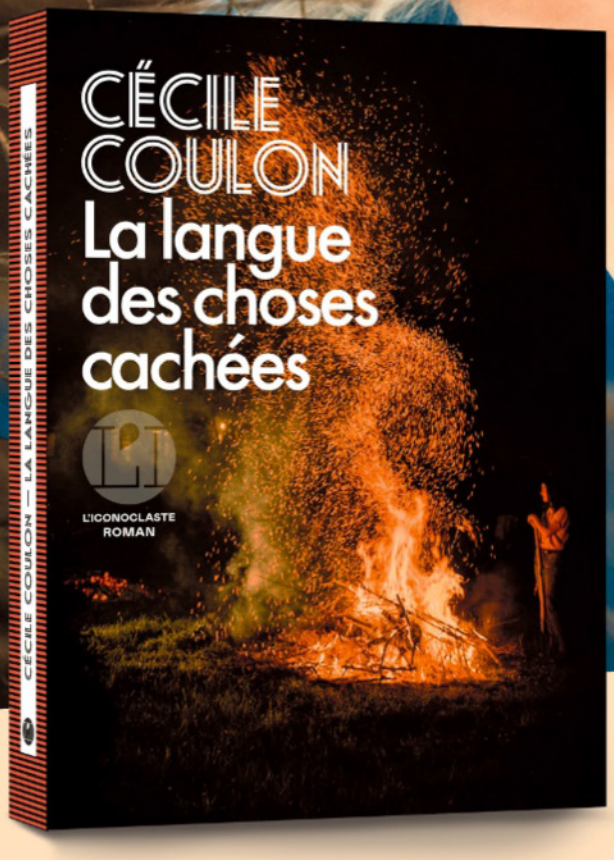
LA POSTE

La Poste – SA au capital de 5 857 785 892 euros – 356 000 000 RCS Paris – Siège social : 9 RUE DU COLONEL PIERRE AVIA – 75 015 PARIS. Bloc et timbres : Création et mise en page © Lancôme. Philaposte février 2024.

CÉCILE COULON

« Autrice, poétesse, marathonienne et surdouée de la littérature »

Le Parisien



« Un conte écrit à la manière de Grimm avec une mise en lumière signée Caravage »

L'OBS

© Laura Stevens

L'ICONOCLASTE